













UN

**PÈLERINAGE EN ESPAGNE**

ÉTUDES ET RÉCITS

## OUVRAGES DU P. BLOT

<b>Un Pèlerinage en Espagne pour le III<sup>e</sup> centenaire de sainte Thérèse.</b> Etudes et Récits. 4 forts vol. in-12, se vendant séparément, franco, chacun. . . . .		3 50
I. <i>Le voyage au tombeau de sainte Thérèse.</i>		
II. <i>La messe de sainte Thérèse et les messes de pèlerinage.</i>		
III. <i>Saint Ignace et sainte Thérèse, les méthodes d'oraison.</i>		
IV. <i>Le corps et le cœur de sainte Thérèse.</i>		
<b>La dévotion au Saint-Esprit, préservatrice de la tristesse et du découragement, du désespoir et du suicide.</b> 1 vol. in-12, franco. . . . .	2	»
<b>Au ciel on se reconnaît,</b> lettres de consolation, 33 <sup>e</sup> édition. 1 vol. in-18. Prix, franco. . . . .	1	»
<b>L'agonie de Jésus,</b> traité de la souffrance morale. 3 vol. in-12. Prix. . . . .	7	50
<b>Les auxiliatrices du Purgatoire,</b> 5 <sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12. Prix, franco. . . . .	2	50
<b>Notre-Dame du mont Carmel,</b> 1 vol. in-12. . . . .	2	»
<b>Le plus ancien mois de Marie,</b> par le P. JACOLET. traduit et enrichi d'exemples nouveaux, 5 <sup>e</sup> édit. 1 vol. in-32	1	»
<b>Le jour de Marie,</b> par le P. AURIEMMA, complété, 13 <sup>e</sup> éd. 1 vol. in-32. . . . .	»	50
<b>La communion réparatrice en union avec Marie</b> 25 <sup>e</sup> édition. 1 vol. in-32. . . . .	»	20
<b>La sainte Messe réparatrice,</b> 20 <sup>e</sup> édition, in-32. . . . .	»	10
<b>Indulgences qu'on peut gagner chez soi tous les jours,</b> 7 <sup>e</sup> édition, in-32. . . . .	»	10
<b>La voix d'une Mère,</b> les meilleurs conseils d'une mère à son enfant, 1 vol. in-18. . . . .	1	»
<b>Le Cœur agonisant,</b> salut des moribonds. 1 vol. in-18.	1	»
<b>Le Cœur agonisant,</b> consolation des affligés. 1 vol. in-18	1	50
<b>Le Mois de la sainte agonie.</b> 1 vol. in-18. . . . .	1	»
<b>Le Mois du Cœur agonisant.</b> 1 vol. in-18. . . . .	1	»
<b>Un Mois au jardin des Olives.</b> 1 vol. in-18. . . . .	1	»

### ÉPUIÉS

- Le Cœur eucharistique** ou le Cœur de Jésus dans le saint Sacrement. 2 vol. in-12, honorés d'un bref du Pape.
- Joie et Piété,** poésies de famille, publiées avec introduction. 2 vol. in-12.
- Les deux Révolutions,** celle qui perd et celle qui sauve. Brochure in-8<sup>e</sup>.
- Marie réparatrice et l'Eucharistie.** 1 vol. in-18.



UN  
PÈLERINAGE EN ESPAGNE

POUR LE  
III<sup>e</sup> CENTENAIRE DE SAINTE THÉRÈSE

ÉTUDES ET RÉCITS

Par le P. BLOT

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE  
DOCTEUR EN THÉOLOGIE, EXAMINATEUR SYNODAL, ETC.

---

TOME DEUXIÈME

LA MESSE DE SAINTE THÉRÈSE  
ET LES MESSES DE PÈLERINAGE



PARIS  
RENÉ HATON, ÉDITEUR  
35, RUE BONAPARTE, 35

—  
1890



# APPROBATION

ÉVÊCHÉ  
DE  
CARCASSONNE

Carcassonne, le 29 mai 1890.

MON BIEN VÉNÉRÉ PÈRE,

Vous vous proposez de publier prochainement le second volume de votre *Pèlerinage en Espagne*, et vous avez bien voulu m'en ménager la lecture par avance : je viens de le parcourir, entre deux tournées pastorales, et je suis encore sous le charme des impressions les plus suaves et les plus édifiantes.

Votre savant commentaire du propre de la *Messe de sainte Thérèse*, vos profondes et si pieuses considérations sur les ressemblances de l'ange du

Carmel avec le saint des saints, avec la divine victime de l'autel, tout en initiant le lecteur aux mystérieuses leçons de notre liturgie et aux secrets de la théologie mystique, sont aptes à développer en son âme, avec une dévotion plus tendre pour la vierge d'Avila, un désir plus ardent d'imiter ses vertus.

L'intéressante lettre que vous avez consacrée aux messes de pèlerinage sera, sans nul doute, appréciée, savourée, par les nombreux chrétiens qui de nos jours se plaisent, à l'exemple de nos pères, à s'organiser en pieuses caravanes et à se rendre, *dévots voyageurs*, aux lieux bénis et sanctifiés par la naissance, l'habitation, la mort ou les apparitions du Sauveur Jésus, de la Vierge Marie, ou des saints. A ceux qui feront de votre livre un *vade-mecum*, sont réservées de bien douces et surnaturelles jouissances.

Je me rappelle, mon bon Père, qu'à la suite d'une retraite pastorale prêchée par vous au clergé de mon diocèse, un vénérable chanoine, dont le témoignage en matière d'éloquence est prépondérant, n'hésita pas à vous décerner le titre de nouveau Bernard, de *docteur melliflue* : de votre plume, aussi bien que de vos lèvres, sortent des

rayons de miel, qui assurent à votre apostolat par l'écrit les mêmes fruits qu'à vos prédications.

Veillez agréer, mon très révérend Père, la nouvelle expression de mes sentiments affectueux et dévoués en Notre-Seigneur.

† FÉLIX-ARSÈNE,  
*Évêque de Carcassonne.*

---

COUVENT DES CARMES DE PARIS.

Pendant qu'on imprimait cette approbation épiscopale, le T. R. P. Prieur, obligé subitement de partir pour assister au loin une carmélite mourante, écrivait à l'auteur :

« Je comptais vous dire combien j'avais goûté votre second volume, et les vœux que je fais pour qu'il soit lu beaucoup par les ecclésiastiques. Vos études liturgiques sur la sainte messe en général, et sur le propre de celle de sainte Thérèse en particulier, m'ont si fort intéressé que je voudrais vous l'exprimer autrement que par ces quelques lignes écrites à la hâte. Je m'en dédommagerai après ce pénible voyage... »

---

## PRIÈRE AUX LECTEURS

Par oubli ou distraction, dans la dix-septième lettre, qui est de beaucoup la plus longue, les divisions et subdivisions ne furent d'abord marquées par l'imprimeur, ni aussi souvent ni aussi nettement qu'elles auraient dû l'être : il fallut continuer de même pour la régularité de l'impression, et l'uniformité du texte. Il en résultera pour le lecteur une fatigue et une obscurité plus grandes, parce que les lieux de repos ne sont pas suffisamment indiqués à son esprit, que sa marche est mal éclairée, et que les choses principales se détachent moins bien du fond.

Pour obvier en partie à cet inconvénient, l'auteur supplie humblement ses bienveillants lecteurs de parcourir d'abord la table des matières, comme font les hommes sérieux qui veulent apprécier un livre. Puis, qu'à chaque lecture de cette dix-septième lettre, ils daignent commencer par lire la section de la table qui s'y rapporte : ils y verront toutes les divisions et subdivisions très distinctement notées, avec un clair résumé de ce que chacune d'elles contient. Leur mémoire en sera soulagée, et leur cœur satisfait.

Cette table est à la fin du volume, et va de la page 588 à la page 599.



UN  
PÈLERINAGE EN ESPAGNE

POUR LE  
TROISIÈME CENTENAIRE DE SAINTE THÉRÈSE

ÉTUDES ET RÉCITS

---

QUINZIÈME LETTRE

LE PROPRE DE LA MESSE

LES MOTIFS

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Le plus grand des disciples de sainte Thérèse, le seul qui soit docteur de l'Église universelle, saint Liguori, ne recommande rien tant aux prêtres, que de bien dire la messe; selon lui, l'oraison et la conformité qui caractérisent l'école thérésienne, y sont des préparations aussi efficaces que nécessaires.

Pour démontrer d'abord la suprême importance de la messe même, il enseigne non seulement qu'elle procure à Dieu le plus grand hon-

neur qui puisse lui être rendu, mais encore qu'elle est l'œuvre ou l'action qui brise le plus les forces de l'enfer, qui procure le plus puissant suffrage aux âmes du purgatoire, qui apaise le plus la colère divine contre les pécheurs, et qui fait le plus de bien aux hommes sur la terre<sup>1</sup>. Pour démontrer ensuite l'importance relative des accessoires, tels que la fidélité aux rubriques et la dévotion du célébrant, il cite votre bienheureuse Mère, il cite son héroïque ami, qui établit parmi les franciscains, comme elle parmi les carmes, une réforme désignée par la privation de chaussure. « Sainte Thérèse disait : Pour la moindre des cérémonies de l'Église, je suis prête à mourir mille fois, *à morir mil muertes*<sup>2</sup> ... On lit dans la *Vie* de saint Pierre d'Alcantara : Les messes ferventes qu'il célébrait, produisaient plus de fruit, que tous les prédicateurs de la province où il était<sup>3</sup> ».

Je désire donc pouvoir consacrer quatre lettres, inégales en étendue, inégales en intérêt, à l'étude comparative de la messe de votre séraphique Mère : deux aux paroles qui la distinguent de toute autre, qui en constituent le propre, deux aux lieux de pèlerinage, où il nous est plus agréable de la célébrer et de l'entendre. Pour me restreindre, je ne considérerai ni la nature du sacrifice, ni les paroles

1. *La messe à la hâte*, n° 1, œuvres ascét. t. XIV, p. 448.

2. *Ibid.*, n° 11, 2, p. 457. — *Vie par elle-même*, ch. 33 — *Escritos*, T. I. p. 101.

3. *Ibid.* p. 461. — *Vita di san Pietro d'Alcantara*, da Francesco Marchese, Venise 1703, l. IV, ch. 13 n° 2, p. 174.



ordinaires qui l'accompagnent, moins encore les rites à observer et la ferveur à montrer par le prêtre, qui veut que l'autel soit sa première chaire, et la messe son plus fécond apostolat.

Malgré ces nombreuses omissions, vous vous plaindrez peut-être que je sois long à parler de la messe, comme je suis long à la dire. Mais oubliez-vous que le Sauveur a promis d'être avec nous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles (Matth. XXVIII, 20), sans doute pour nous donner sa protection et recevoir notre culte, mais aussi pour nous être un sujet inépuisable d'études, toujours anciennes et toujours nouvelles? Pars donc, ô ma plume, va, cours, vole, parle de Jésus, parle de Thérèse, explique deux accessoires de ce mystère de foi, de ce sacrement d'amour, qui les unit le plus ici-bas. Que si quelqu'un t'accuse de longueur, qu'il prie Dieu de t'arrêter en t'enflammant!

Le travail préparatoire du propre d'une messe fut, paraît-il, rarement publié, puisque celui dont je vais vous entretenir, est le seul qui ait passé sous mes yeux<sup>1</sup>. En 1719, l'ordre de Notre-Dame du Mont-Carmel obtint du Saint-Siège un indult, qui lui accordait une messe spéciale de sainte Thérèse. La demande en avait été faite à la Congrégation des Rites, par le procureur général des carmes déchaussés d'Espagne et d'Italie, qui fut appuyé par le cardinal Tolomei. Le travail fait

<sup>1</sup> *Analecta juris pontificii*, livraison 236, p. 534-539.

alors, l'information présentée, ouvre un nouveau champ à nos études. On y voit avec quels soins minutieux, et pour quels motifs édifiants, la sacrée Congrégation choisit ou accepte, conserve intacts ou modifie un peu les différents textes, qui forment le propre d'une messe. Rien de mieux raisonné, rien de plus habilement agencé, rien de plus capable de justifier une habitude que j'ai prise, celle de recommander à tous la méditation du missel.

## I. — L'INTROÏT.

Le mot *introït*, qui signifie *entrée*, peut venir de l'usage de mettre l'autel au milieu d'une enceinte, formée par une balustrade, et de la nécessité d'*entrer* dans cette enceinte pour offrir le sacrifice ; on donne ce nom à l'antienne, dit le cardinal Bona, parce qu'elle est chantée pendant que le prêtre entre à l'autel, *intra ad altare*<sup>1</sup>. Peut-être aussi, le commencement de la messe se nomme-t-il *introït*, dans les liturgies occidentales, parce qu'il est comme un exorde ou préambule. En ce sens, il doit contenir un bref résumé, un abrégé rapide, de ce qui est développé dans les autres parties du propre, telles que la collecte, l'épître,

1. *Rerum liturgicarum*, lib. II, cap. III, n° 1. *Opera omnia*, Anvers, 1677, p. 502.

l'évangile. Les exemples en sont presque innombrables dans le missel romain. L'introït des saints apôtres André, Barthélemy, Barnabé, Jacques le Majeur, Jude, Matthias, Simon et Thomas : *Mihi autem nimis honorati sunt amici tui, Deus*, extrait du psaume CXXXVIII, insinue clairement cette ample dignité, à laquelle le Seigneur les éleva, et qui est expliquée dans la suite par l'épître, où ils sont appelés les ministres de Jésus-Christ, les dispensateurs des mystères de Dieu, et par l'évangile où il leur est promis qu'ils seront assis sur douze trônes, pour juger les douze tribus d'Israël. Il en est de même dans presque toutes les messes, soit au propre, soit au commun des saints.

Tout introït comprend aujourd'hui une antienne et un verset, après lequel on dit un *Gloria Patri* et on répète l'antienne. L'usage de cette antienne paraît remonter jusqu'au pape saint Célestin I<sup>er</sup>, mort en 432; on attribue à saint Grégoire le Grand l'usage du verset, qui est toujours tiré d'un psaume. Mais l'antienne fut parfois composée à dessein, comme celle de l'Assomption : *Gaudemus omnes in Domino...* Pour la messe votive de la très sainte Vierge, depuis la Purification jusqu'à l'Avent, le commencement de l'antienne est emprunté au poète Coelius Sedulius, qui florissait dans la première moitié du V<sup>e</sup> siècle, et qui fit le *Poème pascal* où se lisent les vers suivants, dont la réminiscence ou le parfum embaume plus d'un passage de notre liturgie :

Salve, sancta parens, enixa puerpera regem,  
 Qui cœlum terramque tenet per sæcula, cujus  
 Numen et æterno complectens omnia gyro  
 Imperium, sine fine manet; quæ ventre beato  
 Gaudia matris habens cum virginitatis honore,  
 Nec primam similem visa es, nec habere sequentem,  
 Sola sine exemplo placuisti femina Christo<sup>1</sup>.

D'autres fois, l'antienne est bien un texte de l'Écriture sainte, mais pris ailleurs que dans les psaumes, comme on le voit par la messe de votre bienheureuse Mère, dont l'antienne ou le commencement de l'introït, est le vingt-neuvième verset du chapitre quatrième du troisième livre des Rois. L'Église y étend à la vierge d'Avila, malgré son humilité, ce que l'Esprit-Saint avait dit du roi Salomon dans toute sa gloire : « Le Seigneur lui donna la sagesse et une prudence prodigieuse, avec un cœur si vaste, qu'il pouvait s'appliquer à autant de choses qu'il y a de grains de sable sur le bord de la mer. »

Vous avez là en abrégé, ma révérende Mère, comme dans une introduction ou un préambule, tout ce qui est réuni et développé dans l'oraison, l'épître et l'évangile ; vous avez là en peu de mots, comme dans un résumé mis au commencement, tout ce que le contexte de la messe vous donnera successivement et bientôt. Ajoutez ce qui ne pourrait guère se dire pour une autre : cette antienne est parfaitement conforme à la bulle de canonisa-

1. Sedulius, *Carmen paschale*, l. II, vers 63-69, Migne, P. L., t. XIX, p. 599.

tion. Grégoire XV y disait de sainte Thérèse, en 1622 : « Aspirant plus haut et s'élevant au-dessus de son sexe par sa grandeur d'âme (un des sens de *latitudinem cordis*), elle ceignit ses reins de courage, fortifia son bras, et forma une armée de vaillants qui combattit, avec les armes spirituelles, pour la maison du Dieu des armées, pour sa loi et pour ses commandements. En vue d'une œuvre si grande, le Seigneur la remplit abondamment de l'Esprit de sagesse et d'intelligence (c'est le *sapientiam et prudentiam multam nimis*), et il l'enrichit des trésors de sa grâce<sup>1</sup>... »

Quant au verset, qui est le premier du psaume XCVII, *Cantate Domino...*, il confirme et corrobore ce que nous apprend l'antienne, en nous invitant à chanter au Seigneur un cantique nouveau, *quia mirabilia fecit*, parce qu'il a opéré des merveilles dans sa servante. Quelles choses merveilleuses, en effet, et vraiment étonnantes, que celles qui ont été écrites si sagement, et si virilement accomplies par une vierge ignorante et faible, qui n'avait du moins ni le prestige de la science ni celui du pouvoir !

Chaque matin, le commencement de la messe ne ressemble à celui d'aucun autre office de la journée, et l'éclat ou la solennité de l'introït donne raison au pape Innocent III, qui enseigne que l'Église y célèbre l'entrée de son divin Époux en ce monde<sup>2</sup>.

1. *Histoire de sainte Thérèse*, t. II, p. 470, où la traduction de la bulle est trop libre, pas assez littérale.

2. *De sacro altaris mysterio*, l. II, cap. v et xviii, P. L. t. 217, p. 803 et 808.

L'antienne est l'écho des cris lointains des patriarches, sous la loi de nature; le verset nous fait entendre les soupirs enflammés des prophètes, sous la loi écrite; la doxologie prolonge jusqu'à nous les chants des anges, et les applaudissements des apôtres, après que cette entrée du Sauveur fut devenue un fait accompli, sous la loi de grâce. Nous nous associons à toutes ces voix, et les paroles que l'Église y mêle, sans les prendre dans l'Écriture, sont, suivant un liturgiste, comme des saillies de dévotion dont elle se sert pour exciter ses enfants à la piété, comme des étincelles du feu divin qu'elle jette dans nos cœurs pour nous embraser, comme des aides pour relever notre faiblesse, et des consolations pour empêcher l'ennui<sup>1</sup>.

Mais en même temps que nous célébrons dans l'introït la première entrée du Rédempteur, nous fêtons toutes celles qui en sont la conséquence ou le corollaire : l'entrée des pécheurs dans la vie de la grâce, l'entrée des justes dans la vie de la gloire, l'entrée de l'Emmanuel lui-même dans nos églises par la consécration eucharistique, son entrée dans nos cœurs par la communion sacramentelle, son entrée dans le ciel par sa glorieuse ascension. Or nulle part il n'entra seul, partout il voulut avoir un cortège : à sa naissance un cortège de célestes esprits, chantant l'introït de cette messe solennelle, de ce long sacrifice qu'il venait offrir sur la

1. Grimaud, *La Liturgie sacrée*, 1<sup>re</sup> p., ch. xiv, Paris, 1678, t. I, p. 250-260.

terre ; à son ascension un cortège de bienheureux, célébrant et partageant son triomphe éternel ; dans le sanctuaire un cortège d'âmes ferventes, dans le cloître un cortège d'épouses fidèles, dans le paradis un cortège de vierges héroïques, qui le suivent partout où il va, comme saint Jean nous le révèle (Apoc. XIV, 14). Et dans ce cortège, quelle place occupait votre Mère durant sa vie ? Quelle place occupe-t-elle après sa mort ? La réponse, c'est l'introït de sa messe : la place de Thérèse parmi les vierges est celle de Salomon parmi les rois, parce que le Seigneur lui a fait les mêmes dons, *Dedit ei Dominus...*

Pendant qu'elle chante avec toutes les saintes vierges un cantique nouveau, *canticum novum* (Apoc. XIV, 3), dans l'immensité des cieux, pour célébrer l'Agneau qui respandit sur le trône de sa gloire, elle nous attire nombreux et joyeux, elle nous réunit justes ou pécheurs, dans nos temples étroits, autour de cet Agneau voilé sur le trône de son humilité ; puis elle nous dit : Célébrez-le, vous aussi, chantez-lui un cantique nouveau, *canticum novum* (Ps. XCVII, 1), parce qu'il fit pour moi des choses admirables, et qu'il va en faire de plus admirables encore en redescendant, pour m'honorer, sur l'autel de son sacrifice, en m'exaltant de toute la hauteur dont il va s'abaisser par la messe !

Peut-être ne penserez-vous pas comme moi, ma révérende Mère, mais la vérité est que je ne puis éveiller tous ces souvenirs, écouter toutes ces voix, faire tous ces rapprochements, sans ressentir

une douce émotion, sans m'écrier : Qu'elle est donc sublime l'idée que l'Église nous donne de la réformatrice du carmel, dans cet introït qui est vraiment une entrée, c'est-à-dire un portique grandiose, par lequel nous pénétrons dans les magnificences et les beautés de cette fille du roi, dont l'Esprit-Saint nous a dit : « Toute sa gloire vient du dedans (Ps. XLIV, 14.) ! » Elle transpire, elle brille aussi au dehors, et, après un pareil début, nous devons nous attendre aux plus éclatants éloges. Notre attente ne sera pas trompée : la suite de la messe va les prodiguer à la séraphique Thérèse de Jésus.

## II. — LA COLLECTE.

Le mot *collecte* ne désigne ici ni une levée de deniers, ni une quête pour une œuvre ; il ne désigne pas non plus, comme autrefois, l'assemblée des fidèles et la messe<sup>1</sup>, mais uniquement chacune des trois oraisons propres à chaque messe, et plus particulièrement la première. Elle est ainsi nommée du latin *colligere*, lier avec, assembler, réunir, suivant le pape Innocent III et Guillaume Durand, évêque de Mende, soit parce qu'elle est dite sur le peuple qui vient de s'assembler dans l'église, *super populum collectum*, soit parce

1. Voyez Bona, *Rerum liturgicarum*, l. I, cap. III, n° 2 ; l. II, cap. v, n° 3, p. 334 et 516.



que le prêtre, qui est l'ambassadeur des fidèles près de Dieu, réunit les demandes de tous en une seule prière, comme en une collection et un abrégé, *petitiones omnium in unum colligit*, pour les présenter toutes ensemble au Seigneur<sup>1</sup>. Cette prière se termine par le nom du Fils, et s'adresse au Père, rarement au Fils lui-même, jamais au Saint-Esprit, non parce qu'il est considéré plutôt comme don que comme donateur<sup>2</sup>, mais parce que la messe représente l'oblation que le Fils a faite de lui-même au Père<sup>3</sup>.

Presque toutes les collectes furent rédigées par d'illustres personnages, par saint Basile, saint Hilaire, saint Ambroise, par les saints papes Gélase I<sup>er</sup> et Grégoire le Grand. Elles sont conçues en fort peu de paroles, pour ne pas distraire notre attention, et cependant très riches de sens pour élever et satisfaire l'esprit, pleines de feu et de ferveur pour échauffer le cœur<sup>4</sup>. C'est ce qui a fait dire qu'elles méritent encore le nom de *collectes*, parce que les esprits et les cœurs s'y *recueillent*, pour élancer vers Dieu leurs pensées et leurs affections, ou parce qu'elles sont un composé, ou résumé très bref, des paroles de l'Écriture et de la tradition<sup>5</sup>. Ce nom ne viendrait-il point aussi de ce que le prêtre, qui auparavant tenait les mains

1. Innocent III, *Da sacro altaris mysterio*, l. II, cap. 27, P. L. t. 217, p. 814; Guillaume Durand, *Rationale divinorum officiorum*, l. IV, cap. xv, n° 13; Lyon, 1574, t. I, folio 115.

2. Durand, n° 11.

3. Bona, l. II, cap. v, n° 5, p. 519.

4. Grimaud, *La Liturgie*, 1<sup>re</sup> p., ch. XVIII, t. I, p. 325, 326.

5. Bona, l. II, cap. v, n° 3, p. 516.

jointes, même en disant *oremus*, les ouvre dès qu'il prononce le premier mot de l'oraison, les étend de part et d'autre, puis les rejoint en concluant, comme s'il tenait le peuple dans ses mains et le pressait entre ses bras, ainsi qu'une gerbe d'épis ou de fleurs, pour l'offrir à Dieu avec sa prière, *per Dominum Nostrum*, par Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Quoiqu'il en soit, la collecte a généralement deux parties distinctes : la première rappelle succinctement la fête, résume le mystère qu'on célèbre, expose en peu de mots le sens de la messe qu'on va lire ; la seconde exprime un vœu, formule une demande, qui est l'esprit de la fête, un fruit du mystère, une intention de la messe. Ainsi se divise la collecte de sainte Thérèse, qui était depuis longtemps dans le missel romain, au jour de sa fête, et à laquelle on ajouta seulement, en 1719, les mots *et Matris nostræ*, pour se conformer à l'usage suivi par les autres familles religieuses, dans les offices et les messes propres de leurs fondateurs. On y rappelle d'abord les joies de sa fête, on y demande ensuite l'aliment de sa doctrine avec le sentiment de sa dévotion. Sous ce rapport, quelle évidente connexion entre l'introït et la collecte ! Ici la doctrine de la sainte est appelée une nourriture, et sa dévotion une lumière ; là on nous a révélé d'où lui vinrent [et cette grande intelligence, qui fait que sa doctrine nous nourrit, *nutriamur*, et cette largeur de cœur qui fait que sa pieuse dévotion nous instruit, nous forme et perfectionne, *erudiamur*.

Les traductions s'accordent assez bien, sur la première et plus grande partie de cette collecte : « Exaucez-nous, ô Dieu notre Sauveur, afin que, comme nous nous réjouissons de la fête de la bienheureuse Thérèse, votre Vierge et notre Mère, ainsi nous fassions notre nourriture de l'aliment de sa céleste doctrine. » Mais elles ne s'accordent pas sur la suite, sur la fin. Un professeur traduit : « et que nous y puisions les sentiments d'une tendre dévotion <sup>1</sup>. » Un historien fait cette paraphrase : « Nourrissez-nous de cette doctrine qui, en éclairant l'intelligence de ses splendeurs, embrase le cœur des saintes ardeurs de la charité... Oui, nourrissez nos âmes de ces grandes et fortes pensées de la foi, qu'elle méditait le jour et la nuit; donnez-nous ce pain de l'oraison, qui seul peut nous soutenir le long du chemin <sup>2</sup>. »

Le sens précis et littéral me paraît être : « Et que le sentiment d'une pieuse dévotion nous instruisse. » Paroles fort belles, pour qui se souvient que le sentiment n'est pas toujours aveugle, qu'il a parfois des yeux, que la dévotion ou la piété est pour le chrétien un sixième sens, et que les saints eux-mêmes ont dit : L'amour est un œil, aimer c'est voir. Et quand est-ce que le sentiment nous guide, nous éclaire et nous instruit le mieux ? quand il est le plus pieux et le plus dévoué, quand la dévotion va jusqu'où elle pourrait aller en nous, jusqu'où elle allait dans le séraphin du carmel,

1. Stanislas Spis, *Du culte que l'Église rend à sainte Thérèse dans la messe du 15 octobre*, Lille, 1883, p. 7.

2. *Histoire de sainte Thérèse*, ch. xxxiii, t. II, p. 467, 468

jusqu'au dévouement le plus intelligent, jusqu'à la charité la plus lumineuse.

A cette pensée, savez-vous ce qui me remplit de joie et augmente ma confiance? C'est la certitude que l'Église même prie par ma bouche, par la bouche aussi de tous les autres prêtres, quand nous récitons la collecte. Au nom, par les mérites, par le sang de son royal Époux, elle conjure le Seigneur d'accorder aux pères plus encore qu'aux enfants, aux ministres du sanctuaire plus encore qu'aux fidèles, ce pain de la doctrine et cette lumière de la charité, qu'il donna si abondamment à votre sainte Mère, moins pour la glorifier et l'élever au-dessus des autres, que pour nous aider à comprendre qu'il ne les refuse pas aux plus humbles, mais qu'il l'a constituée dépositaire ou distributrice de ces dons, afin de les communiquer par elle à quiconque les sollicite avec persévérance. Quel honneur! Quelle mission! Est-il une oraison de docteur, est-il une oraison d'apôtre, où l'Église demande pour ses religieux, ses prêtres et ses pontifes, des choses plus grandes et des qualités plus précieuses, que celles qu'elle voudrait obtenir pour tous, à l'exemple et par l'intermédiaire d'une pauvre carmélite?

Si celui que nous invoquons dans la collecte, notre Père céleste, daignait mettre le comble à nos vœux, il nous accorderait en outre, par surcroît, ce *piæ devotionis affectus*, ce sentiment d'une dévote piété, dont le sens peut s'étendre, selon moi, et va même sûrement jusqu'à désigner cette onction, qui nous pénètre et nous charme en chacune

des pages de la séraphique Thérèse. Ah ! que l'onction nous est nécessaire, ou du moins utile, dans nos discours et nos écrits, pour toucher les âmes et attendrir les cœurs, pour porter les uns au repentir et les autres à la dévotion !

### III. — L'ÉPÎTRE.

L'épître est une page de la sainte Écriture, des livres canoniques, qui est lue après la collecte, et qu'on appelle ainsi parce qu'elle est tirée des lettres des apôtres, surtout de saint Paul, l'apôtre par excellence, souvent sur la semaine et généralement le dimanche. On disait même autrefois *lire l'Apôtre*<sup>1</sup>. Ce fut saint Jérôme qui, sur les instances du pape Damase I<sup>er</sup>, choisit et disposa les épîtres<sup>2</sup>. On les lit avant l'évangile, parce que les apôtres qui les écrivirent, avaient pour mission d'être les précurseurs du divin Maître, de lui préparer la voie dans les cœurs, de les disposer à mieux écouter sa parole. Ajoutez qu'elles figurent les patriarches et les prophètes, qui précédèrent la loi de grâce comme l'ombre précède la lumière, la crainte la charité, l'ébauche le chef-d'œuvre, le précepte les conseils, et comme la prédication de saint Jean précéda celle de Jésus-Christ<sup>3</sup>. C'est même pour mieux représenter saint Jean, que

1. Bona, cap. vi, n° 1, p. 522.

2. *Ibid.*, n° 2, p. 524.

3. Innocent III, cap. xxix, p. 816.

l'épître est tirée quelquefois de l'Ancien Testament ; car le fils d'Élisabeth fut l'intermédiaire entre les prophètes et les apôtres : comme ceux-là il annonça le Christ futur, comme ceux-ci il le montra déjà venu<sup>1</sup>.

Si les auditeurs ou assistants restent assis durant l'épître, tandis qu'ils se tiendront debout durant l'évangile, c'est pour réserver à la parole du Maître une plus grande marque de respect, qu'à la parole des disciples, et pour se mettre en état de l'écouter avec plus d'attention. Ils témoigneront par cette attitude qu'ils sont prêts à le suivre, comme Mathieu le suivit ; mais en attendant ils manifestent, en restant assis, le repos d'esprit et la confiance salutaire que son avènement leur assure<sup>2</sup>.

Pour sainte Thérèse, l'épître est empruntée à l'Ancien Testament, au VII<sup>e</sup> chapitre de la *Sagesse* dont elle prend huit versets, depuis le septième jusqu'au quatorzième inclusivement. Ce n'est pas une petite gloire pour votre Mère et pour vous, pour tout votre ordre, qu'elle ait la même épître, non seulement que saint Philippe de Néri, fondateur comme elle et canonisé en même temps qu'elle, mais encore que le prince des théologiens, l'incomparable docteur de l'Église, saint Thomas d'Aquin. Un tel rapprochement est d'autant plus honorable pour la *mistica doctora*, qu'il n'est pas fortuit, qu'il était commandé par un choix fait avant le propre de sa messe.

1. Durand, cap. xv, folio 117, n<sup>o</sup> 3 et 5.

2. Grimaud, 1<sup>re</sup> p., ch. XIX, t. I, p. 348.

La Sacrée Congrégation avait depuis longtemps assigné ces versets de la *Sagesse*, pour leçons du premier nocturne dans l'office propre de sainte Thérèse, et la règle semble exiger qu'aux fêtes plus solennelles, où l'on ne prend pas les leçons de l'Écriture occurrente, l'épître de la messe soit tirée du même endroit que les premières leçons de l'office. Les exemples en sont nombreux; vous en avez un à l'Ascension, dont les leçons et l'épître sont également empruntées au commencement des *Actes des Apôtres*.

Dans l'épître de l'angélique docteur et du docteur mystique, les pensées sont à peu près les mêmes que dans une des épîtres du commun des docteurs, qui est tirée du XXXIX<sup>e</sup> chapitre de *l'Ecclésiastique*. Rien ne m'y frappe autant que la vérité de ces paroles, mises dans la bouche de l'ange de l'école et de la réformatrice du carmel : « C'est sans feinte que j'ai appris la sagesse, et c'est sans jalousie que je la communique, et n'en cache pas la richesse. »

#### IV. — LE GRADUEL.

Les paroles qui suivent immédiatement l'épître, paraissent avoir été mises dans la forme où nous les avons, comme les introïts, par les papes Célestin I<sup>er</sup> et Grégoire le Grand. On les nomme *graduel*, du latin *gradus* degré, parce qu'on les chantait, soit en un lieu élevé d'un ou de plusieurs

degrés, comme le devant de l'autel ou le pupitre, soit pendant que le diacre montait les marches de l'ambon ou du jubé<sup>1</sup>. Ce nom vient aussi peut-être de ce que le graduel est une sorte d'engagement, à nous avancer *graduellement* dans la vertu, à nous élever de degré en degré jusqu'à la perfection, à répondre par nos œuvres à la prédication apostolique<sup>2</sup>.

De là même cet autre nom de *Répons*, parce que ces paroles sont la réponse des auditeurs à saint Jean, qui les invite à la pénitence, aux apôtres qui les invitent à la pratique du christianisme, et parce qu'elles figurent la réponse des disciples au divin Maître, qui les appelait à le suivre. On ne les répète pas, de même qu'ils ne se firent point répéter cet appel. Elles ont du rapport avec les répons, qu'on a chantés à matines après les leçons; une seule voix les commence, et toutes les autres voix lui répondent; on dirait des applaudissements, donnés par le chœur à ce qu'il vient d'entendre. Du moins le graduel correspond ordinairement à l'épître de chaque messe : il est triste ou joyeux comme elle<sup>3</sup>.

Au propre de votre admirable fondatrice, ma révérende Mère, le graduel est tiré du LI<sup>e</sup> chapitre de l'*Ecclésiastique*, dont il met trois versets sur ses lèvres, les 23<sup>e</sup>, 24<sup>e</sup> et 25<sup>e</sup> : « *Danti mihi...* Je donnerai la gloire à celui qui me donne la

1. Bona, cap. vi, n° iv, p. 526.

2. Innocent III, cap. 31, p. 817. — Grimaud, chap. xx, p. 352.

3. Durand, cap. xix, folio 120, n° 6. — Grimaud, chap. xx, p. 353, 354.



sagesse. Je fus zélée pour le bien, et je ne serai point confondue. Mon âme combattit pour atteindre la sagesse; et je m'y confirmai en faisant ce qu'elle ordonne. » Ces paroles indiquent quatre degrés ou quatre conditions, pour parvenir à l'acquisition de la sagesse. Corneille de la Pierre, après avoir expliqué littéralement ces versets, conclut ainsi au point de vue moral : Apprenez par ce texte que, pour acquérir la sagesse et la vertu, il faut premièrement résolution généreuse et ferme propos, secondement ardeur et zèle, troisièmement lutte et combat, en même temps que mortification des concupiscences, quatrièmement force d'âme, constance et persévérance dans l'étude et la pratique de la vertu<sup>1</sup>. Mais sainte Thérèse n'a-t-elle pas réuni ces quatre conditions, monté ces quatre degrés ?

Au premier degré : dans l'épître elle nous a dit elle-même combien elle avait désiré et demandé la sagesse, quelle énergique volonté elle avait eue de l'acquérir; ici elle promet de rendre gloire et louange au Père des lumières, de qui descend tout don parfait, parce qu'il la lui a communiquée très abondamment. Au second degré, elle manifeste son ardeur et son zèle pour l'acquisition de ce trésor, son amour enflammé pour le bien et l'honnête que la sagesse lui proposait; elle affirme qu'elle se dira hautement disciple de cette sagesse, qu'elle ne rougira jamais d'en faire profession, quand même elle serait pour cela réputée

1. *Commentaria in Scriptur. Sacr.*, édit. Vivès, t. X, p. 562.

vile et méprisable par les hommes. Au troisième degré, elle parle des luttes de son âme, des violents combats qu'elle a livrés à toutes ses concupiscences, pour les dompter pleinement et se mettre ensuite, libre et dégagée, au service de la sagesse. Au quatrième degré, elle rappelle son application à mettre en pratique les enseignements de la sagesse, la fermeté qu'elle montra toujours, la force qu'elle ne cessa de déployer pour persévérer dans cette pratique.

A ces pensées des liturgistes de 1719, souffrez que j'ajoute les réflexions récentes d'un chanoine de Cracovie, qui explique l'Écriture sainte à l'Université jagellonne. « A combien juste titre la sainte Église place ces paroles du Sage, sur les lèvres de la vierge séraphique ! Quel honneur ne rendait-elle pas à tous ceux qui lui enseignaient les voies de la perfection et de la divine sagesse ! Presque à chaque page de ses écrits elle parle, avec la plus grande vénération, de ces fidèles serviteurs de Dieu, dont la science lui avait été si utile, et elle laisse à ses filles, comme par testament, l'ordre d'estimer beaucoup la doctrine et la science divines, dans tous ceux avec lesquels elles auront des rapports spirituels ; et quand le choix d'un confesseur dépendra d'elles en quelque manière, de préférer les prêtres savants, quoique moins adonnés aux choses spirituelles, à ceux d'une piété plus grande, mais d'une instruction médiocre. Cette vierge héroïque a désiré ardemment le bien, toutes sortes de bien, la gloire de Dieu, la prospérité de son Église et le salut de

toutes les âmes. Elle s'est mise grandement en peine, elle a soutenu des difficultés et des travaux inouïs pour toute cause sainte ; aussi n'a-t-elle pas été confondue dans son attente, ni frustrée du fruit de ses labeurs. Le Seigneur lui a donné la force et le courage d'exécuter les entreprises les plus difficiles<sup>1</sup>. »

## V. — LES ALLELUIA ET LE VERSET.

Au graduel de sainte Thérèse s'ajoute trois fois l'alleluia, cri de reconnaissance et de joie, emprunté de l'hébreu comme amen, hosanna, et autres acclamations. Trois langues durant la messe, à l'autel, comme trois langues au Calvaire, sur le titre de la croix : l'hébreu, le grec et le latin (Joan. XIV, 20)<sup>2</sup>. La liturgie exhale ainsi un parfum d'antiquité, qui la rend plus vénérable, et elle emploie des idiomes étrangers, pour exprimer des choses étrangères aux préoccupations du temps. L'alleluia vient du ciel plutôt que de la terre<sup>3</sup>, et signifie : Louez Dieu avec enthousiasme, avec effusion de cœur.

L'Église militante aime à le faire retentir, pour mieux ressembler à l'Église triomphante, où tous les saints se plaisent à le répéter, comme un accent de joie après la tristesse, comme un chant de victoire après le combat (Tob. XIII, 22 ; Apoc.

1. Stanislas Spis, *Du culte...*, p. 13, 14.

2. Innocent III, cap. 33, p. 820.

3. Bona, cap. vi, n° 5, p. 527.

XIX, 1, 4, 6). De même nous le répétons après le graduel, pour célébrer la gloire dont le corps jouira à son tour, après que l'âme en aura joui d'abord dans le ciel<sup>1</sup>. Si nous faisons sur la fin, en plusieurs notes, cette traînée de voix qui se nomme pneume ou neume, et qui paraît être ce que l'Écriture appelle *jubilus*, jubilation, c'est pour marquer cet excès d'allégresse, auquel les paroles ne peuvent suffire, et cette éternité de bonheur qui dépasse toute imagination<sup>2</sup>.

Aussi le verset qui sépare les deux premiers alleluia du troisième, n'exprime-t-il jamais rien de pénible, mais toujours quelque chose de doux et d'agréable<sup>3</sup>. Il signifie que les louanges doivent être entremêlées de bonnes œuvres; il récapitule ce qui a été dit auparavant, et annonce ce qui sera dit bientôt; il fait que nous allons directement du graduel à l'évangile, et que l'Ancien Testament prélude exactement au Nouveau. Le nom même de verset, *versus*, *versiculus*, lui convient d'autant mieux que dans l'original il forme une sorte de vers, puisqu'il est choisi dans quelque'un de ces psaumes, qui sont de véritables poésies hébraïques, mesurées et cadencées.

Comme on avait mis les paroles du graduel dans la bouche de votre bienheureuse Mère, on y met encore les alleluia et le verset.

Ces alleluia sont une invitation réitérée, qu'elle nous adresse du séjour de la gloire, du milieu des

1. Innocent III, cap. 33, p. 819.

2. Bona, cap. VI, n° 5, p. 528.

3. Durand, cap. 20, folio 122, n° 6.

séraphins, à chanter joyeusement avec elle les louanges de Dieu, à unir nos voix à la sienne pour remercier le Seigneur, malgré les pénitences qu'il nous faut faire, malgré les afflictions qu'il nous faut supporter en cette vallée de larmes. Le pape Innocent III l'a dit, chaque alleluia est une goutte de cette joie, dont surabonde la Jérusalem d'en haut, *velut quoddam gaudii stillicidium*, goutte qui tomba sur l'âme des patriarches et des prophètes, goutte qui est tombée plus pleinement dans la bouche des apôtres<sup>1</sup>, et qui ne demande qu'à tomber dans la nôtre. Or, quelle fut une des prières de votre sainte fondatrice, une de ses élévations à Dieu ?

« Ames célestes, intercédez pour nous auprès de ce Dieu infiniment riche en miséricorde ! Qu'il laisse tomber dans nos cœurs une goutte de vos délices, et dans nos esprits un rayon de la claire connaissance que vous possédez ! Vous-même, ô mon Dieu, daignez nous donner une idée de ce poids éternel de gloire, que vous préparez à ceux qui combattent avec un mâle courage, durant le rêve de cette misérable vie. O âmes aimantes et embrasées de l'amour de votre Dieu, obtenez-nous de concevoir ce que vous ressentez, en voyant clairement que votre bonheur est éternel, et de quel plaisir toujours nouveau vous enivre la certitude, que ce bonheur n'aura jamais de fin<sup>2</sup>. »

Mais de même que la joie qui déborde du ciel,

1. Innocent III, cap. 32, p. 819.

2. Sainte Thérèse, *Elévations*, III<sup>e</sup> élév., p. 576.

tombe sur nous aujourd'hui, ainsi elle rejailit de nos cœurs jusqu'au ciel par l'alleluia, qui ravit l'âme et l'enlève vers ces hauteurs, où la vie est sans mort, le jour sans nuit, le plaisir sans douleur, la sécurité sans aucune appréhension, et la tranquillité sans nulle fatigue<sup>1</sup>.

Le verset nous indique un motif de gratitude et d'allégresse : les lumières que Dieu nous donne, et les bonnes pensées qu'il nous inspire. Elles nous permettent de nous appliquer, après la réformatrice du carmel, le cent-trentième verset du psaume CXVIII : « *Declaratio*, la manifestation de vos paroles éclaire, Seigneur, et elle donne de l'intelligence aux plus petits. » Thérèse de Jésus en est une preuve, et on a pu dire : « Aucun livre humain, fût-il le mieux écrit, ne lui donnait autant de lumière, de force et de paix que les paroles de la sainte Écriture<sup>2</sup>. » Elle-même fait cet aveu : « Les paroles de l'Évangile m'ont toujours plus portée au recueillement, que les ouvrages les mieux écrits<sup>3</sup>. »

Rappelez-vous, ma révérende Mère, son lumineux commentaire de la prière des petits et des humbles, l'oraison dominicale, et méditez ce qu'elle écrit : « J'admire comment, en si peu de paroles, elle renferme tout ce qu'on peut dire de la contemplation et de la perfection. On n'a plus besoin, ce semble, d'aucun autre livre, il suffit d'étudier

1. Innocent III, cap. 32, p. 819.

2. Spis, *Du culte...*, p. 15.

3. *Chemin de la perfection*, ch. xxii, p. 131.

celui-ci<sup>1</sup>. » Lisez encore ce passage de sa *Vie* : « Notre-Seigneur a daigné lui-même m'instruire, avec tant d'amour et de tant de manières, que je n'ai eu que très peu ou presque pas besoin de livres. Ce divin Maître a été le livre véritable, où j'ai vu les vérités. Bénédiction et louange sans fin à ce livre vivant, qui laisse imprimé dans l'âme ce qu'on doit dire et faire, de telle sorte qu'on ne peut l'oublier<sup>2</sup> ! »

## VI. — LE TRAIT ET LES VERSETS.

A cause des commémorations mensuelles et votives, que les carmes et les carmélites peuvent faire de leur séraphique Mère, durant tout le cours de l'année, on choisit et détermina, en 1719, le trait pour la Septuagésime jusqu'à la veille de Pâques, et les versets pour le temps pascal.

A l'alleluia on substitue le trait, ordonné par le pape Téléphore et nommé ainsi de *tractus*, *trahere*, tirer avec peine ou traîner la voix, parce que le chant simple et grave s'y traîne dans une sorte d'uniformité de ton, pour signifier les gémissements de l'Église et les soupirs des saints, en ce temps de misère et dans ce lieu d'exil. Si parfois le trait a des paroles joyeuses, c'est pour signifier, avec les pleurs de tristesse que font répandre les deuils et les maux de ce monde, les larmes de joie que fait couler la considération du bonheur du ciel,

1. *Ibid.*, ch. xxxviii, p. 235.

2. *Vie par elle-même*, ch. xxvi, p. 313, 314.

auquel nous aspirons<sup>1</sup>. Il représente l'anxiété des patriarches durant leur longue attente, l'affliction des Juifs durant les soixante-dix ans de la captivité de Babylone, rappelés par les soixante-dix jours de la Septuagésime<sup>2</sup>, et les larmes des fervents chrétiens dans la vie active et la vie contemplative.

Pour sainte Thérèse, le trait a été choisi dans le LIV<sup>e</sup> chapitre d'Isaïe, en prenant quelques paroles des versets 6 à 14, et en changeant peu de chose aux douloureuses expressions du prophète : *Ut mulierem derelictam...* Le Seigneur m'appela comme une femme abandonnée, dont l'esprit est dans la douleur. Il dit : « J'ai détourné mon visage de vous pour un moment, mais je vous ai regardée ensuite avec une compassion qui ne finira jamais. Pauvre désolée, qui avez été si longtemps battue par la tempête et sans aucune consolation, vous serez fondée dans la justice et vous ne craindrez plus. » N'y a-t-il pas un accord plein et parfait, entre ces paroles d'Isaïe appliquées à votre sainte Mère, et ce qui est dit d'elle dans la IV<sup>e</sup> leçon du bréviaire ? « Pendant dix-huit ans, tourmentée par les plus graves maladies et par des tentations variées, elle mérita très constamment dans le camp de la pénitence chrétienne, sans être aucunement réconfortée par l'aliment de ces consolations célestes, dont la sainteté abonde ordinairement sur la terre même. »

Mais les cantiques de joie et les chants d'allé-

1. Grimaud, 1<sup>re</sup> p., ch. xx, p. 365, 366.

2. Durand, cap. 21, folio 123, n<sup>o</sup> 1-3.



gresse conviennent au temps pascal ; voilà pourquoi le trait est alors remplacé par des versets pris, l'un dans l'Apocalypse, l'autre dans Isaïe, tous deux nous invitant à nous réjouir, et tous deux s'adaptant parfaitement à la vierge d'Avila. Le premier dit : « Réjouissons-nous et rendons-lui gloire, parce que les noces de l'Agneau sont venues, et que son épouse s'est préparée (Apoc., XIX, 7). » Il a d'autant plus d'à-propos que le Seigneur prit Thérèse pour épouse, en lui donnant sa main droite, et que l'Église chante dans l'hymne très élégante des matines, en la seconde strophe *Sponsique voces* : « Elle entendit les paroles de l'Époux : Viens, ma sœur, du sommet du Carmel aux noces de l'Agneau... » Le second verset dit : « Elle a tressailli joyeuse et louant Dieu ; la gloire du Liban lui a été donnée, ainsi que la beauté de la montagne du Carmel et de la plaine de Saron (Isaï., XXXV, 2). » Il désigne allégoriquement, selon les interprètes, les ornements de la grâce et les richesses spirituelles ; or, combien votre réformatrice n'en fut-elle pas comblée, n'en a-t-elle pas resplendi sous la règle antique des carmes !

## VII. — L'ÉVANGILE.

Aussitôt que les évangiles furent écrits, on prit l'habitude d'en lire des fragments<sup>1</sup>, en chaque as-

1. Bona, cap. VII, n° I, p 529.

semblée des chrétiens réunis pour le sacrifice. Le premier fut celui de saint Mathieu, sept ans après l'Ascension<sup>1</sup>. On lit l'évangile au côté gauche de l'autel, parce que Jésus-Christ est venu appeler les pécheurs au repentir, dit Innocent III, qui enseigne au même endroit que le prêtre représente la personne du Sauveur<sup>2</sup>. Dans les messes solennelles, pour honorer la majesté et la sainteté des évangiles, pour leur témoigner plus de respect et de vénération, ce n'est pas un simple lecteur qui en lit un passage, c'est le diacre. Encore ne le fait-il qu'après avoir demandé la bénédiction du célébrant, parce que pour annoncer la bonne nouvelle on a besoin, comme les apôtres, d'en recevoir la mission, d'être visiblement envoyé. Aux messes basses, le prêtre ne lit lui-même la suite du saint évangile, qu'après s'y être préparé en s'inclinant et en priant humblement, pour que Dieu purifie son cœur et ses lèvres, se mette sur ses lèvres et dans son cœur.

Puis il fait le signe de la croix sur son front, sa bouche et sa poitrine, pour nous dire : Je ne rougis pas de la croix de mon Maître, mais je tiens du fond de mes entrailles à ce que je prêche de la voix, à Jésus et Jésus crucifié<sup>3</sup>. Autrefois, les fidèles se signaient de même; ils se tiennent encore debout, avec le même respect que s'ils allaient écouter leur Seigneur et leur Dieu, afin de protester de leur disposition, et de leur

1. Grimaud, II<sup>e</sup> p., ch. 1, tome II, p. 3.

2. Innocent III, cap. 35, p. 820.

3. *Ibid.*, cap. 43, p. 824.

promptitude à exécuter tous ses ordres, à faire ce qu'il va leur dire <sup>1</sup>.

Le livre des saints évangiles représente ou figure Jésus-Christ qui y parle : voilà pourquoi le célébrant le baise, et le faisait autrefois baiser au peuple; voilà pourquoi dans les conciles on le place sur un trône; voilà pourquoi on le touche pour prêter serment, comme si Dieu était présent dans ces pages, et se rendait garant de la fidélité <sup>2</sup>.

Pour chaque messe, le choix de la suite ou du passage à lire est fait, non par un individu, mais par une congrégation romaine, ou plutôt par l'Église même, qui le préfère à d'autres tantôt à cause du fait historique qu'il raconte, comme pour la résurrection de Notre-Seigneur, tantôt à cause de l'allégorie qu'il contient, comme pour l'Assomption de la très sainte Vierge, tantôt à cause d'une pensée qu'il énonce, comme pour l'Exaltation de la Croix, tantôt à cause de tout l'ensemble, comme pour la Circoncision <sup>3</sup>. Les motifs de convenance sont nombreux et variés, au point que plus d'une fois l'office restant le même, l'évangile d'abord choisi a été remplacé par un autre <sup>4</sup>. Le propre de sainte Thérèse en est un exemple.

En 1719, les carmes proposèrent un évangile, tiré du VII<sup>e</sup> chapitre de saint Jean, et commençant par ces mots : *Jam die festo mediante*; il décrit l'admiration des Juifs pour l'enseignement de

1. Bona, cap. VII, n° III, p. 532.

2. *Ibid.*, n° IV, p. 533.

3. Durand, cap. 24, n° 37, folio 131, 132.

4. Bona, cap., VII, n° V, p. 534.

Jésus, dont ils ne pouvaient s'expliquer l'instruction, puisqu'il n'avait pas étudié, *mirabantur Judæi*. Quand et pourquoi la Congrégation des Rites préféra-t-elle un autre évangile, comprenant les six derniers versets du XI<sup>e</sup> chapitre de saint Matthieu, et ne contenant que des paroles prononcées par Jésus lui-même? Personne ne m'ayant fourni à ce sujet aucun document, je suis porté à croire que la préférence de la Sacrée Congrégation s'explique, moins par le contenu de l'évangile, que par une coïncidence providentielle. Sainte Thérèse mourut le même jour que saint François, et par là le ciel ne suggérait-il pas la pensée de choisir, pour la réformatrice du carmel, l'évangile assigné depuis longtemps au patriarche d'Assise? Il avait déjà mis entre eux de nombreuses ressemblances, et je vous en ai signalé plusieurs dans ma VI<sup>e</sup> lettre, en citant un tertiaire italien et un prêtre français<sup>1</sup>. J'aurais pu en ajouter d'autres : non contente de fêter leur mort, l'Église fête leurs mystérieuses blessures, les stigmates de l'un, la transverbération de l'autre, et elle nous permet de les appeler tous deux des séraphins. Voici une nouvelle ressemblance : le même évangile.

Avec quelle perfection François et Thérèse ne justifient-ils pas ces paroles du Maître : *Confiteor tibi, Pater?*... Je vous bénis, mon Père, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux plus petits!... Nul ne connaît le Père que le Fils, et

1. Tome I<sup>er</sup>, p 186-188.

celui à qui le Fils voudra le révéler... Prenez mon joug sur vous et apprenez de moi, parce que je suis doux et humble de cœur...»

Pour ne parler que de votre Mère, les auditeurs de Rote disent dans leur seconde relation faite à Paul V. «Après avoir lu ses livres, les plus illustres théologiens de tous les ordres admirent la sagesse de la bienheureuse Thérèse. Sa facile explication des impressions mystiques, les jette dans un tel étonnement, qu'ils voient une rareté dans le genre de sagesse, qu'une simple vierge a montré en rédigeant, d'une manière méthodique, si claire et si concise, ce que les Pères avaient dit de la théologie mystique en termes obscurs. Ils enseignent qu'elle a été donnée à l'Église par Dieu même, pour maîtresse de la doctrine spirituelle, et que cette doctrine chez elle n'est point de l'homme, moins encore de la femme, mais vraiment de Dieu. Quelques-uns ajoutent qu'elle n'est pas une science acquise, mais une doctrine infuse et dictée par l'Esprit-Saint; d'où vient qu'elle a été et qu'elle est de la plus grande utilité pour l'Église, et très féconde en merveilleux effets<sup>1</sup>. »

Ne pouvons-nous pas étendre jusqu'à la *mística doctora*, toute proportion gardée, plusieurs choses qui semblent propres à la Sagesse incarnée? Comme cette divine Sagesse dit d'elle-même : «Je suis la lumière du monde (Joan., VIII, 12)», ne dit-elle pas à ses apôtres : «Vous êtes la lumière du monde (Matth., V, 14)?» L'Église ne craint pas

1. *Acta Sanctorum*, t. LV, p. 380, n° 1196.

d'appliquer cette parole aux docteurs, dans l'évangile de leur messe commune, quoique saint Paul ne les range qu'après les apôtres, qu'après les prophètes (I Cor., XII, 28).

Comme les prophètes, comme les apôtres, ce ne fut pas en fréquentant les écoles, en recherchant les hommes savants, en se livrant à de longues années d'études, que Thérèse parvint à ce haut degré de connaissances mystiques et de science du salut. Ce fut en prenant Jésus-Christ pour son unique maître, *magister unus* (Matth., XXIII, 10), aussi bien que pour son unique époux, *uni viro* (II Cor., XI, 2); ce fut en portant son joug, en imitant sa douceur et son humilité; ce fut en méditant, priant et faisant oraison. Oui, ma révérende Mère, ce fut principalement par son application à l'oraison, que son âme s'ouvrit et s'agrandit, pour recevoir ces torrents de céleste doctrine et de divine lumière, qu'elle n'a cessé, qu'elle ne cessera de répandre sur nous. De même que le Maître dit un jour au chef de ses apôtres : « Tu es bienheureux parce que ni la chair, ni le sang ne t'ont révélé que je suis le Christ, mais mon Père qui est aux cieux » (Matth., XVI, 17); ainsi nous, pauvres disciples, nous pouvons dire tous les jours à votre réformatrice : « Vous êtes bienheureuse, car aucun homme ne vous a enseigné votre doctrine, mais le Père vous a révélé ces secrets, et vous pouvez répéter après saint Paul : « Ce n'est point de l'homme que j'ai reçu ou appris, c'est par la révélation de Jésus-Christ (Gal., I, 12). »

Ce n'était pas la première fois que la Congrèga-

tion des Rites, en approuvant et concédant le propre d'une messe, substituait un nouvel évangile à celui qu'on lisait précédemment, qui était déjà dans l'office. Dès le 21 avril 1646, elle avait accordé l'office et l'oraison pour saint Ignace, le glorieux fondateur de la compagnie de Jésus, avec des leçons propres pour le second nocturne, mais en maintenant l'évangile du commun : *Sint lumbi vestri...* Moins de trente ans plus tard, le 30 juillet 1675, la messe propre de saint Ignace fut accordée, et l'évangile fut très convenablement changé : pour l'office comme pour la messe on prit celui qui commence par *Designavit Dominus...* Un pareil changement n'était pourtant pas une petite affaire, puisqu'il était introduit dans le bréviaire romain, et par là même devenait sensible à toute l'Église.

Le propre de sainte Thérèse n'est pas encore obligatoire pour le monde entier, et au romain l'évangile reste celui du commun des vierges : *Simile erit regnum...* Mais, depuis plus de cent soixante ans, la messe propre de votre séraphique Mère n'en est pas moins autorisée, en beaucoup d'endroits, avec un nouvel évangile, qui avait été jusque là réservé aux hommes. Outre la fête de saint François, on le trouve dans le bréviaire pour un confesseur non pontife, pour un abbé ; dans le missel pour l'apôtre saint Mathias, et pour saint Paul, premier ermite ; au propre de votre ordre, pour saint Spiridion et sainte Madeleine de Pazzi, une réformatrice aussi.

Cette attention de l'Église est si glorieuse pour

votre fondatrice, que je ne puis l'omettre, et qu'elle me rappelle les paroles que Mgr Pie, le futur cardinal, prononça au carmel de Poitiers, le 30 août 1863, lorsqu'il reçut la profession de Xavérine de Maistre, petite-fille de l'illustre et vaillant écrivain : « Joseph de Maistre, si je ne me trompe, a rangé quelque part sainte Thérèse parmi *les grands hommes* de l'histoire. Peut-être n'a-t-il pas su qu'en cela il parlait la langue même de cette sainte qui, dans une de ses lettres, exprime le vœu que les filles du carmel ne soient pas des femmes, mais des hommes, des hommes par l'énergie de leur cœur, et par la valeur en quelque sorte martiale de leur âme. Ma chère sœur, c'est à cette virilité que vous êtes appelée; en ce siècle où il y a si peu d'hommes, l'Église se glorifiera du moins d'en posséder encore dans la descendance de Thérèse<sup>1</sup>. »

Oui, la sainte avait écrit, le 30 mai 1582, à la vénérable Anne de Jésus, qui était alors prieure de Grenade et devait fonder plus tard les carmels de France et Belgique : « Faites réflexion que vous inaugurez notre ordre dans un royaume nouvellement conquis, et qu'ainsi vous êtes plus strictement obligées, vous et vos filles, à vous comporter non en femmelettes, mais comme des hommes vaillants et courageux, *mas obligadas á ir como varones esforzados, y no como mujercillas*<sup>2</sup>. »

1. Vie de la R. M. Thérèse de Jésus (Xavérine de Maistre), II<sup>e</sup> p., ch. II, Poitiers, 1882, p. 246.

2. *Lettres*, trad. Bouix, 1861, t. III, p. 508. — *Escritos*, carta 388, t. II, p. 326.



## VIII. — L'OFFERTOIRE.

Le mot offertoire, du verbe *offerre*, offrir, signifie un acte et des paroles. Quel acte, quel instant? Est-ce celui de la grande oblation, de l'offrande sublime que Notre-Seigneur fait de lui-même par la consécration et l'élévation? Non, c'est l'acte, c'est le moment de cette petite oblation faite du pain et du vin, de ces modestes offrandes apportées au prêtre par les assistants, comme une préparation extérieure et visible au sacrifice mystique de la loi nouvelle. A ce moment-là commençait la messe des fidèles; car autrefois ceux qui ne l'étaient pas encore, les catéchumènes, sortaient après l'évangile. Quelles paroles? celles qu'on chante pendant qu'on offre, suivant un usage postérieur au IV<sup>e</sup> siècle. On les chante, dit Innocent III, parce que la messe est un sacrifice de louange, et que Dieu aime qu'on lui donne avec joie (II Cor., IX, 7)<sup>1</sup>. Ces paroles varient comme les fêtes.

L'offertoire propre de votre Mère est emprunté au XX<sup>e</sup> chapitre de Jérémie, verset neuvième, et fait répéter par la sainte ce qu'avait dit le prophète : *Factus est in corde meo...* il s'est allumé au fond de mon cœur un feu brûlant, qui s'est renfermé dans mes os, et j'ai défailli ne pouvant le supporter. » Pour justifier l'application de ces pa-

1. Innocent III, cap. 53, p. 831.

roles, disaient ceux de vos pères qui préparèrent cette messe, il suffit de jeter les yeux sur le groupe admirable, exécuté à Rome par le fameux Jean-Laurent Bernini, et placé dans l'église Sainte-Marie de la Victoire, dont il fait l'ornement et la richesse. Malgré les critiques dont il est l'objet aujourd'hui, et dont je vous parlerai prochainement, on aime à l'y considérer, et on recherche l'estampe qui en fut tirée un an après la mort de Bernin, en 1681. C'est la transverbération.

Les deux personnages sont représentés sur un nuage épais, Thérèse assise à la droite du spectateur, l'ange à gauche et debout. Le messager céleste regarde la sainte avec un sourire compatissant; son bras gauche s'allonge vers elle, et sa main en soutient légèrement le manteau, tandis que sa droite brandit un long dard, et s'apprête à frapper de nouveau le cœur. La sainte, comme évanouie, a les yeux fermés, la tête penchée un peu en arrière, appuyée sur l'épaule gauche, et le bras pendant. Plus on regarde ce marbre célèbre, mieux on comprend que, si Jérémie avait entrevu, dans une lumière prophétique, la mort de cette vierge très aimante, il ne l'eût pas prédite à la postérité par un autre oracle, par d'autres paroles. Or, nulle part on ne pouvait mieux placer que dans l'offertoire cette mention de l'amour de Thérèse pour Jésus, de la charité qui tant de fois la fit s'offrir tout entière en victime.

Pour faire cesser les tentations et les tourments d'une seule âme, elle s'offrit à les endurer à sa place, fut prise au mot durant un mois, et se

serait dévouée de bon cœur à souffrir plusieurs années encore<sup>1</sup>. Continuellement occupée à prier pour les défenseurs de l'Église, elle s'écriait : « Et que m'importe à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire, si par mes prières je sauve une seule âme ; si surtout, en travaillant à l'avancement spirituel de plusieurs, je procure à mon Dieu une plus grande gloire ? Méprisez, mes filles, des peines qui ont un terme, dès qu'il s'agit de rendre un service plus signalé à Celui, qui a tant souffert pour l'amour de nous<sup>2</sup> ». Enfin, suivant l'expression du bréviaire, elle succomba dans Albe à l'intolérable incendie du divin amour, plutôt qu'à la violence de la maladie<sup>3</sup>.

### IX. — LA SECRÈTE.

Aussitôt après qu'il s'est tourné vers les assistants pour leur dire, avec un profond sentiment de son insuffisance ou un vif regret de ses fautes, comme au *confiteor* de l'introït : « *Orate, fratres*, priez, mes frères », le prêtre récite la collecte ou oraison nommée secrète, *secretata*, parce qu'il la dit à voix basse, ou la petite secrète, *secretella*, pour la distinguer de la grande, qui comprend tout le canon<sup>4</sup>. S'il parle tout bas à Dieu, c'est pour prier avec plus de dévotion, rappeler le mystère

1. *Vie*, ch. xxxi, p. 383.

2. *Chemin de la perfection*, ch. iii, p. 22.

3. Bréviaire, 15 octobre, leçon vi.

4. Durand, cap. 32, folio 147, n° 5, et cap. 27, n° 1, folio 137.

des sacrifices anciens, et figurer le silence de Jésus en sa passion.

Suivant Yves de Chartres, la secrète représente l'oraison de Notre-Seigneur au jardin des Olives, durant cette agonie où il sua du sang, où il s'offrit en victime pour les péchés de tous<sup>1</sup>. Il commençait secrètement en son Cœur le sacrifice, qu'il achèverait le lendemain publiquement sur la croix. On pourrait même dire que l'*orate fratres* réitère, rappelle, la recommandation qu'il avait faite à ses apôtres en arrivant à Gethsémani, et qu'il leur répéta en les réveillant : *Orate*, priez (Luc, XXII, 40, 46). Dès sa jeunesse, la future réformatrice du carmel aimait à méditer ce douloureux mystère, et on s'en est souvenu en composant la secrète de sa messe : « Seigneur, que notre dévotion plaise à votre Majesté par les prières de la bienheureuse Thérèse, qui lui fut si agréable en faisant de son cœur un holocauste plein de moelle. » Ce cœur-holocauste, n'est-ce pas le cœur qui agonise par sympathie pour le divin agonisant ? N'est-ce pas le cœur qui est transpercé par amour pour le Cœur entr'ouvert du crucifié ?

Mais ces mots *plein de moelle* sont du roi David au quatorzième verset du psaume LXV : *holocausta medullata offeram tibi*, je vous offrirai en holocaustes des victimes pleines de moelle et de suc, c'est-à-dire grasses et choisies. Dans la secrète, où ils se lient à l'offertoire, ils ont un sens trop-

1. Yves de Chartres, *Sermo V, sive opusculum de convenientia veteris et novi sacrificii*. Migne, P. L., t. 162, p. 533, 534.

logique ou figuré, qui est fort étendu. Ils signifient, selon saint Hilaire, les martyrs qui offrirent et sacrifièrent leur corps avec un esprit de foi, avec un cœur plein d'amour, pour convertir les idolâtres et avoir des imitateurs<sup>1</sup>. Ils désignent, selon Bellarmin, les sacrifices d'actions de grâces et de louanges que les saints, dans le ciel, offrent à Dieu du plus intime de leur cœur<sup>2</sup>. Ils indiquent, suivant un bref commentaire attribué à saint Jérôme, le corps même de Jésus-Christ, *corpus Christi*<sup>3</sup>, et par là, selon le P. Berthier, cette adorable eucharistie qui, mieux que l'agneau pascal, est sacrement et sacrifice; holocauste unique qui ne se multiplie pas en se renouvelant, qui est partout et sera toujours le même. Nous y trouvons le moyen le plus parfait d'honorer Dieu, et tout à la fois de nourrir nos âmes, d'obtenir les grâces dont nous avons besoin, de satisfaire pour nos péchés<sup>4</sup>.

Sans exclure les autres sens, je préfère celui-ci, parce qu'en général la secrète se rapporte au sacrifice, qui va s'accomplir sur l'autel. Or, non seulement la vie de votre sainte Mère fut une agonie, fut un martyre, fut un holocauste, où le cœur se montra tout à la fois prêtre et victime, immolant tout et se donnant lui-même; mais encore aujourd'hui, pendant que l'âme offre à

1. Saint Hilaire de Poitiers, *Tractatus in LXV psalmum*, n° 24. P. L., t. IX, p. 433, 434.

2. Bellarmin, *Explanatio in Psalmos*, Ps. LXV, 14; Vivès, 1868, t. I, p. 419.

3. *Breviarium in Psalmos*, Ps. LXV, P. L. t. 26, p. 1007.

4. *Scripturæ Sacræ cursus completus*, Migne, t. XV, p. 697.

Dieu dans le ciel un riche sacrifice d'action de grâces, ce même cœur de chair reste auprès de nous, excitant notre attention et fixant nos regards, comme une généreuse victime, comme une aimable hostie, qui ne demande qu'à être immolée de nouveau avec l'hostie pure, sainte et immaculée, avec le pain de vie et le calice du salut. Ne vous ai-je pas déjà montré la ressemblance du cœur séraphique avec le Cœur eucharistique<sup>1</sup>?

## X. — LA PRÉFACE.

Plus hymne que prière, la préface est un majestueux prologue, qui dispose les assistants à l'action principale, au sacrifice, dont tout ce qui précède n'a été qu'une préparation. Elle rappelle l'entrée triomphale du Sauveur dans Jérusalem, et l'hymne qu'il dit au Cénacle après l'institution du saint Sacrement<sup>2</sup>. On y remercie d'avance le Seigneur, du sacrifice eucharistique, pour mieux l'offrir, pour mieux se préparer à la consécration : de même que Jésus avait rendu grâces à son Père avant de l'établir, et avant d'opérer cette multiplication des pains, qui en fut la figure ou le présage.

Outre le nom de *præfatio*, qui convient à un préambule, on donna parfois à la préface celui d'*immolatio*, à cause de l'immolation très prochaine de la grande victime; celui d'*inlatio*, élé-

1. Lettre VI, t. I, p. 189-191.

2. Innocent III, cap. 61, p. 835, 836. — Durand, cap. 33, fol. 148, n° 7.

vation, parce que tous les cœurs y sont invités à s'élever jusqu'au Seigneur; celui de *contestatio*, appel en témoignage<sup>1</sup>, parce que le témoignage du prêtre s'ajoute au témoignage du peuple, et que toutes les hiérarchies angéliques sont prises à témoin de la sainteté, de la puissance et de la gloire de Dieu, qui se manifestent dans le mystère qu'on célèbre, ou dans le saint que l'on fête.

La préface date des temps apostoliques; mais tandis que l'Église grecque et la liturgie arménienne n'en eurent jamais qu'une seule, l'Église latine en compta jusqu'à deux cent-quarante. Toutefois, dans les missels postérieurs au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, on n'en trouve plus que neuf, auxquelles il faut ajouter la préface commune, qui est fort ancienne et vient du pape Gélase ou Grégoire, et la préface de la Vierge qui ne remonte qu'au pape Urbain II, au concile de Clermont<sup>2</sup>. Quelques ordres religieux en ont une propre pour leur fondateur. Vous n'en avez pas pour saint Élie, mais vous en avez une pour sainte Thérèse. Depuis quand?

Elle ne se trouve pas dans le propre de 1719, ni dans les missels antérieurs. Parce qu'elle rend le plus solennel témoignage au fait de la transverbération du cœur de votre Mère, elle n'a dû être composée qu'après que ce fait, ce transpercement, eut été non seulement reconnu, mais fêté par l'Église. L'office accordé à votre réforme pour

1. Bona, cap. x, n° 1, p. 551.

2. Bona, cap. x, n° 11 et 111, p. 554. — Grimaud, cap. vi, t. II, p. 97.

cette fête, par Benoît XIII, le 25 mai 1726, ne contenait que l'oraison et les leçons. Peu d'années après, le même pontife autorisa un office complet, pour fêter la transverbération le 27 août. Mais il mourut en 1730, et un vieux propre de 1735 ne contient pas encore la préface. Je n'ai pu savoir l'année précise, où elle fut composée et approuvée.

Toujours est-il, ma révérende Mère, qu'on ne pouvait glorifier d'une manière plus éclatante votre admirable réformatrice, que par cet appel en témoignage, par cette *contestatio*, où l'on prend à témoin de ses mérites passés, de son indicible amour, des prodiges de sa vie et de sa mort, les anges, les archanges, les trônes, les dominations, toute la milice céleste. On y dit que Notre-Seigneur « daigna enrichir la bienheureuse Thérèse de la science des saints et des ardeurs de la divine charité; l'embraser plus véhémentement par la vision d'un ange, qui lui transperçait le cœur avec un dard enflammé; et montrer, en lui donnant sa main droite, qu'il se l'unissait par un mariage spirituel. Cet incendie de charité consumant la vie de la sainte, son esprit, qu'on aperçut sortir sous l'apparence d'une colombe, monta à un sublime degré de la gloire du ciel. »

Par cette seule préface, l'héroïque vierge d'Avila reçoit, sur toute la terre, des hommages bien supérieurs à ceux qui furent prodigués à Judith, l'héroïne de Béthulie, lorsque le pontife et les prêtres de l'ancienne loi accoururent auprès d'elle, la comblèrent de bénédictions, aux applaudissements du peuple, et s'écrièrent tous d'une voix unanime, *una*



*voce dicentes*, expression reproduite par l'Église romaine à la fin de la préface de la Trinité : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple (Judith, XV, 10)! »

## XI. — LA COMMUNION.

Anciennement, pendant que le prêtre distribuait aux fidèles le pain des anges, le chœur chantait un ou plusieurs psaumes, tels que le XXII<sup>e</sup> : *Dominus regit me*, et le XXXIII<sup>e</sup> : *Benedicam Dominum*. Aujourd'hui encore, en certaines églises, si la communion dure longtemps, on chante quelquefois des psaumes, des hymnes et des cantiques. Dès que la communion était finie, le chœur entonnait le verset et l'antienne ; on ne chante plus autre chose, et pour entonner, on n'attend pas toujours que la communion des fidèles soit terminée. Cette antienne nommée *communio* signifie, suivant Innocent III, la joie que les apôtres éprouvèrent de la résurrection de leur bon Maître, et qu'ils se communiquèrent réciproquement<sup>1</sup>.

Pour sainte Thérèse, c'est le premier verset du psaume LXXXVIII : *Misericordias Domini*, je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur... Pourquoi ce choix ? pour trois motifs. D'abord il convient qu'après avoir été rassasiés de

1. Innocent III, lib. VI, cap. x, p. 912. — Durand, cap. 56, folio 205.

cette nourriture salubre, que le Seigneur compatissant et miséricordieux a donnée largement à ceux qui le craignent, nous proclamions ses miséricordes d'une voix qui ne se taise pas, *incessabili voce*<sup>1</sup>. Ensuite est-ce qu'un vif sentiment de dévotion ne faisait pas monter assidûment, du cœur de votre bienheureuse Mère à ses lèvres, cette protestation d'humilité et de reconnaissance : « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur? » Puisque nous avons demandé dans la collecte qu'elle nous instruisît, n'est-il pas très convenable que nous suivions, dès maintenant, ses préceptes et ses exemples? Enfin, dans le verset de l'introït nous fûmes invités, par le roi-prophète, à chanter au Seigneur un nouveau cantique; comment répondons-nous à cette invitation? en nous hâtant de promettre, avant de franchir le seuil de l'église, de quitter le lieu saint, que nous chanterons un cantique d'éternelles actions de grâces.

A cette antienne s'ajoute durant tout le cours de l'année, aussi bien que dans le temps pascal, le mot *alleluia*. Il semble que tel soit l'usage, lorsque le verset exprime la joie et loue Dieu, comme dans la messe propre de saint Philippe de Néri, ou dans la première et la seconde messe du commun de plusieurs martyrs. N'ont-elles pas raison de chanter l'alleluia, à l'issue de la messe qu'elles ont entendue par honneur pour sainte Thérèse, toutes ces âmes qui ont obtenu par son intercession la grâce de pouvoir dire avec elle : « En con-

1. Hymne *Te Deum*.

sidérant le tendre amour que Dieu me portait, je sentais renaître mon courage; et si bien souvent je me suis défiée de moi, jamais je ne me suis défiée un seul instant de sa miséricorde<sup>1</sup> ? »

## XII. — LA POSTCOMMUNION.

Après la communion, le célébrant chante ou récite la troisième collecte ou oraison, nommée au temps de saint Grégoire *oratio ad complendum*, oraison pour compléter<sup>2</sup>, pour terminer, parce que aussitôt après on congédiait, on congédie encore l'assistance, en l'avertissant que la messe est dite. C'est une action de grâces et une prière. Toutes les liturgies ont leur action de grâces, parfois longue et admirable, et toutes aussi ont une prière pour ceux qui ont fait la communion sacramentelle, et même pour ceux qui n'ont communiqué que spirituellement. Elle s'étend aux communicants du monde entier<sup>3</sup>, parce qu'ils ne forment, malgré leur dispersion sur toute la surface du globe, qu'un seul corps, le corps de Jésus-Christ dont ils sont les membres, et qu'une seule famille, l'Église dont ils sont les enfants. Quoique beaucoup de fidèles ne communient plus à la messe qu'ils entendent, la postcommunion est restée la même, afin de nous rappeler ce qui se faisait autrefois, de rallumer l'ancienne ferveur, et d'exciter en nous

1. *Vie écrite par elle-même*, ch. ix, p. 99.

2. Bona, l. II, cap. xx, n° II, p. 606.

3. Grimaud, III<sup>e</sup> p.. ch. vi, p. 188, 189.

une légitime émulation, pour rivaliser de sainteté avec la primitive Église<sup>1</sup>.

Cette dernière oraison, suivant Innocent III, signifie la bénédiction que Jésus donna à ses disciples avant de monter au ciel<sup>2</sup>; elle signifie de plus, selon Durand, cette prière que notre unique médiateur ne cesse de faire pour nous, en plaidant tous les jours notre cause devant son divin Père<sup>3</sup>; elle signifie encore la persévérance des apôtres eux-mêmes à prier, à espérer, à combattre et à se dévouer, après que leur adorable Maître eut disparu à tous les regards<sup>4</sup>. Cette idée de persévérance dirigea les religieux, qui composèrent la postcommunion de votre séraphique Mère, puisqu'ils y demandent que nous persévérions, au delà même du temps, à chanter la miséricorde : « Seigneur, notre Dieu, nous demandons que la famille qui vous est soumise, et que vous avez nourrie du pain céleste, puisse, par l'intercession et l'exemple de la bienheureuse Thérèse, chanter éternellement vos miséricordes. »

Si brève qu'elle soit, cette oraison est le complément de toutes nos prières, le couronnement de toutes nos demandes. Puisque nous ne suffisons ni à nous-mêmes ni par nous-mêmes, nous y conjurons instamment le Seigneur de nous faire accomplir dans la patrie, au terme, ce qu'il nous a donné de promettre durant l'exil, sur la voie, ce

1. Bona, l. II, caput 20, n° II, p. 606.

2. Innocent III, l. VI, cap. XI, p. 912.

3. Durand, cap. 57, n° 2, folio 206.

4. *Ibid.*

que nous lui avons dit à la communion. Elle sort ainsi de ce qui précède, comme le fruit sort de la fleur, et elle fait un délicieux contraste avec les sentiments que vous exprimiez, ma révérende Mère, comme tous les pieux communicants, avant de recevoir le Dieu qui voulait entrer en vous et reposer sur votre cœur.

Vous vous frappiez la poitrine, en répétant trois fois les paroles d'un centurion païen : « Seigneur, je ne suis pas digne... » Un instant après, un cri sortait de votre bouche, celui des esprits célestes : « Louez Dieu ! », et une promesse était faite, celle de chanter éternellement ce qu'ils chantent. Que s'est-il donc passé entre le *Domine non sum dignus*, et l'alleluia ou le *cantabo* ? Sous la forme d'une nourriture qui nous assimile, plutôt que nous ne l'assimilons, sous l'apparence d'une blanche hostie, l'espérance substantielle et personnifiée, le divin Seigneur auquel le prophète disait : Vous êtes mon espérance (Ps. XC, 9), est descendu au dedans de vous, pour y transplanter sur le sol même de votre indignité, d'autant mieux arrosé par la grâce qu'il est plus humble, une des plus belles fleurs du ciel, une des plus salutaires et des plus odorantes, l'immarcessible confiance en Dieu. A peine a-t-elle répandu en nous son parfum, que nous chantons avec les saints sur leurs trônes de gloire les miséricordes du Seigneur, et que nous redisons avec Job sur son fumier : « Quand même il me tuerait, j'espérerais encore en lui (Job, XIII, 15). »

Espérer en Dieu quand même, ce fut pour sainte Thérèse un des plus heureux fruits de l'as-

sistance à la messe, et elle a fort à cœur que ses filles sachent le cueillir souvent. Chaque fois qu'elles vont de leur cellule à la chapelle, avec la tristesse dans l'âme ou le trouble dans l'esprit, elle se tient à l'entrée et redit intérieurement à chacune, comme le servant au prêtre : *Spera in Deo*, espère en Dieu <sup>1</sup>. L'arbre de l'espérance va reflourir sur l'autel ; il te sera facile d'en détacher quelque fruit, un fruit de la rédemption, *redemptionis fructum* <sup>2</sup>, en particulier une savoureuse confiance en la miséricorde divine.

Pour nous prêtres ou fidèles, qui sommes exposés à tous les souffles desséchants du monde, le propre d'aucune autre messe ne rafraîchit notre âme, ne la retrempe dans la confiance, autant que l'unique propre qui finit par l'éloge répété de la miséricorde, par le ferme propos de chanter en son honneur une hymne sans fin. Quand nous allons assister à sa messe, aux jours de sa transverbération, de sa mort ou de sa translation, votre admirable Mère nous accompagne invisiblement, et dit à chacun de nous avec la suavité d'une inspiration céleste : La source où je puisai mon héroïsme et ma confiance, n'est jamais tarie, c'est le Cœur de Jésus au saint Sacrement ; le réservoir où il se déverse est toujours plein, c'est l'église où il s'immole : viens-y après moi et remplis ton cœur.

Pour tous, religieux ou séculiers, le propre de cette séraphique réformatrice, ressemble à un

1. Ordinaire de la messe, introit.

2. Messe du saint Sacrement, collecte.

vase précieux, au vase d'albâtre que Madeleine brisa, en présence des pharisiens, pour en répandre les parfums sur la tête et les pieds du Sauveur : toute la maison en fut embaumée. Le célébrant peut n'être aussi qu'un pécheur ; mais à mesure qu'il détache du propre les syllabes et les mots, à mesure qu'il les laisse tomber de ses lèvres sur la foule, comme les fragments du vase, le parfum de l'espérance s'exhale avec plus d'abondance et devient plus pénétrant. Il remplit le saint lieu, il embaume les âmes, il imprègne en quelque sorte les vêtements mêmes. Partout où nous allons après la messe, soit dans une infirmerie, près d'un lit de douleur comme le vôtre, soit dans le sombre réduit de l'indigence, près d'un foyer sans feu et d'une table sans pain, nous portons avec nous la bonne odeur de Jésus-Christ, nous faisons respirer à tous l'arome vivifiant de l'espérance chrétienne, de la confiance en Dieu, de la reconnaissance pour sa miséricorde.

En parlant de la bienheureuse Vierge Marie, dont la vie fut une messe continuelle et une perpétuelle communion, dont la poitrine était un temple et le cœur un autel, où Jésus s'offrait à Dieu et se donnait aux hommes, saint Bonaventure a dit : « Partout où elle passe, *quocumque transierit*, elle répand le très suave parfum de l'espérance du pardon, *suavissimum spei veniæ fumum respergit*<sup>1</sup>. » Ah ! ma révérende Mère,

1. *Speculum Beatæ Mariæ*, lectio XII, Opera, Lyon, 1668 . VI, p. 448 A.

priez, priez pour qu'il en soit ainsi du pauvre prêtre, qui vous explique le propre de votre fondatrice.

Que ma poitrine soit toujours un tabernacle, et mon cœur toujours un ciboire, où Jésus se plaise à demeurer, qu'il remplisse de sa grâce après l'avoir enrichi de sa présence ! Que partout où mon ministère me conduit, ma bouche répande sur les plaies de l'humanité le baume de l'espérance ! Que de ma plume même et des lignes qu'elle trace, s'exhale le parfum salutaire que je voudrais faire respirer à tous, celui d'une filiale confiance au Père des miséricordes, au Dieu de toute consolation (II Cor., I, 3) ! Puissé-je remporter de mon pèlerinage au glorieux sépulcre, de ma visite aux reliques vénérées, des entrailles de miséricorde pour tous les coupables et les malheureux ! Puissé-je, par mon contact avec le séraphin du carmel, devenir un ange consolateur pour tant d'affligés, qui font de mon cœur le confluent de toutes leurs peines, qui veulent éveiller en moi un écho à tous leurs gémissements ! Puissé-je du moins vous consoler un peu, dans vos cruelles souffrances et vos longues insomnies, par la certitude que je prie tout particulièrement pour vous en Espagne, devant le corps et le cœur de votre sainte Mère, et que j'y suis comme en France votre plus respectueux et dévoué serviteur !...



## SEIZIÈME LETTRE

### LA MESSE DE SAINTE THÉRÈSE

#### LES RESSEMBLANCES

Ma Très Révérende Mère Prieure,

Afin de rester fidèle à ma prédilection pour les études comparatives, pour l'hagiographie comparée, je devrais vous montrer les rapports et les différences qui existent, pour la messe, entre le propre de votre bienheureuse réformatrice, et le propre d'autres saints ou saintes illustres. Ce serait là un riche filon, facile à exploiter, si j'avais tout le loisir nécessaire, pour en suivre les branches et les rameaux, à travers cette mine d'or et de diamants, qui est cachée dans les entrailles du missel, sous l'écorce de la lettre. Je vais vous mettre sur la voie, creuser un peu la terre et vous indiquer les directions, mais en vous laissant le plaisir de continuer l'exploitation, et d'achever le travail commencé.

Sans sortir de cette mine, en l'exploitant même un peu quelquefois, je veux essayer une comparaison plus haute, plus féconde et plus utile, qui me tente et m'attire : celle de Thérèse de Jésus

avec le saint des saints, avec son divin Époux, en me bornant à ce propre de la messe dont je vous ai expliqué les motifs, et que nous n'admirerons jamais assez. Tout ce qu'on y voit de votre séraphique Mère, n'est-il pas un reflet des perfections qui ont brillé, qui brillent toujours dans le Sauveur du monde? Je ne sais même s'il existe, après l'auguste Mère du Verbe, une seule autre sainte dont le propre nous donne une plus haute idée, que celle qui nous est donnée de la vierge d'Avila par la quadruple ressemblance, que le missel nous signale entre elle et le Dieu fait homme.

Jésus était, Jésus est toujours la sagesse, la vérité, la science : dès les premiers mots de l'introït la sagesse est attribuée à sainte Thérèse, la collecte témoigne de sa doctrine, l'épître, le graduel et l'évangile font allusion à son savoir. Jésus était, Jésus est toujours hostie et victime, sacrifice et holocauste : nous lisons, dans l'offertoire et la secrète, que le feu du sacrifice consuma le cœur de votre séraphin, et qu'il en fit un holocauste plein de moelle. Jésus était, Jésus est toujours la dilection, la charité, l'amour : la préface célèbre la charité de la séraphique fondatrice, l'incendie de son amour, la blessure faite à son cœur par un ange, et son mariage avec le céleste Époux. Au temps pascal, le trait nous montre aussi en elle l'épouse de l'Agneau. Jésus était, Jésus est toujours indulgence, bonté miséricorde : l'héroïque carmélite avait sur elle le resplendissement de cet attribut, qu'elle se proposait de chanter durant des siècles sans fin, comme nous le disent

la communion et la postcommunion, le trait même après la Septuagésime.

Vous le voyez, ces quatre ressemblances se succèdent si nettement et si régulièrement, qu'on peut les observer sans efforts : elles sont plus visibles que les filons dans une mine, elles sont aussi attrayantes que les allées fleuries dans un jardin dessiné par un habile maître, qui sut y ménager des points de vue ravissants et variés.

## § I.

### *Première ressemblance : la Sagesse.*

L'introït étend à sainte Thérèse ce que l'Esprit-Saint avait dit du roi Salomon... « Le Seigneur lui donna la sagesse. » Je ne vous le rappelle que parce qu'il nous invite, par ces paroles, à lui en appliquer d'autres qui sont vraies du grand roi, et plus vraies encore de Jésus : « Beaucoup loueront sa sagesse, et jamais elle ne tombera en oubli. Sa mémoire ne s'effacera pas, et son nom sera honoré de génération en génération. Les nations publieront sa sagesse, et l'Église célébrera ses louanges (Eccli., XXXIX, 12-14). »

La collecte nous offre pour aliment, nous fait demander pour nourriture sa céleste doctrine. Elle est la même pour la translation de son corps, le 13 juillet; on n'y change qu'un mot, on y met *translatione* à la place de *festivitate*. Chaque

fois que je médite ces fortes expressions : *doctrinæ pabulo nutriamur*, je me souviens qu'on a souvent comparé la sainte Écriture au saint Sacrement, la vérité révélée à la divine eucharistie, l'Évangile à la messe, la tribune sacrée à la table sainte. Le bon Maître nous en donna lui-même l'exemple au VI<sup>e</sup> chapitre de saint Jean, où il se présenta comme le pain de Dieu, le pain de vie, le pain vivant, entendant par ce mot et la vérité céleste et l'auguste sacrement (Joan., VI, 33, 35, 48, 51, 52). L'Église emploie plusieurs fois des expressions analogues, pour désigner ce qu'elle nomme au 3 mai, fête de l'Invention de la sainte Croix, l'aliment céleste qui nous remplit, et le breuvage spirituel qui nous recrée, c'est-à-dire qui nous réjouit, nous ranime, nous remet sur pied et en ferveur, nous donne en quelque sorte une nouvelle existence, *spirituali poculo recreati*. Elle dit en la fête de saint François Régis, le 16 juin, de saint Cajétan, le 7 août, de saint Pierre Claver, le 9 septembre, *cœlesti pabulo satiasti*, rassasiés, refaits par le céleste aliment.

Ailleurs l'expression varie, mais l'idée est la même, et cet aliment, cette nourriture, ce breuvage, ces délices, sont pour l'esprit comme pour le cœur. Aussi demande-t-on le 13 août, fête de saint Hippolyte, que la communion nous affermisse dans la lumière de la vérité divine; le 13 novembre, fête de saint Stanislas, que le corps du Seigneur soit pour nous le pain de l'intelligence, et son sang le breuvage de la sagesse salutaire; le 19 décembre, fête d'Urbain V, qu'ils nourrissent en

nous la foi. Que demandons-nous encore en d'autres messes ? que l'oblation eucharistique nous délivre puissamment de toutes les erreurs<sup>1</sup>, et nous illumine de la grâce du Saint-Esprit<sup>2</sup>. Or toutes ces expressions, toutes ces idées sont éminemment contenues dans le *cœlestis doctrinæ pabulo*, dans la collecte du docteur mystique, et quand je lis les caractères que sa main traça, je crois entendre la Sagesse incarnée, Jésus lui-même, m'instruisant par le prêtre dans la chaire, ou m'animant par l'hostie sur l'autel. Je savoure le pain véritable de mon intelligence, et la nourriture substantielle de mon cœur ; je sens les inspirations du ciel et les touches de l'Esprit-Saint remuer mon âme, pour en faire une créature nouvelle (II Cor., V, 17), pleine de vie, de ferveur et de joie, appliquée à l'oraison conforme à la volonté de Dieu, éclairée, apostolique et vaillante.

La doctrine, la science, la sagesse de votre illustre Mère sont louées aussi par l'épître, par le graduel et surtout par l'évangile. Il ne s'agit pas de ce savoir humain ou profane, dont le plus grand philosophe de l'antiquité disait : « Le savoir ne sert que de peu de chose, ou même de rien du tout, pour acquérir et pratiquer les vertus<sup>3</sup> ». Il ne s'agit pas de cette science moderne, qui a la prétention d'être exacte, mais qui change sans cesse ses hypothèses et ses attaques, qui développe

1. Pro vitanda mortalitate, secrète.

2. Al repellendas malas cogitationes, secrète.

3. Aristote, *Ethic.* I, II, cap. IV, *Opera*, édit. Didot, t. II, p. 17.

l'égoïsme froid et stérile, quand elle n'est pas pleine de morgue, de luxure et d'impiété. Il s'agit de cette doctrine chaste et céleste, qui fait voir Dieu aux cœurs purs, et qui par cette vision les embrase d'amour, et qui par cet amour les remplit de joie, de générosité dans le sacrifice, de courage pour le bien, de patience dans les tribulations. Il s'agit de cette spiritualité tout à la fois transcendante et pratique, qui est à la théologie ce que la métaphysique est à la philosophie, qui semble inabordable au vulgaire, mais que Dieu lui-même enseigne aux petits, aux simples, aux intrépides, toujours fidèles à fréquenter l'école, à se montrer les disciples dociles du plus humble des maîtres. Il s'agit de cette science des saints, que la préface unit à l'ardeur de la charité divine, et qu'elle exalte à l'égal des grâces principales, qui furent prodiguées au séraphin du carmel. Un écrivain polonais, cher à votre ordre, a très bien exposé cette précieuse et féconde union :

L'ardeur du divin amour et la science des saints, selon lui, ne sont qu'un seul et même don. Considéré par rapport à l'esprit qu'il illumine, il est appelé la science des saints, *sanctorum scientia* ; mais par rapport au cœur qu'il échauffe et enflamme, on le nomme dans la préface l'ardeur de la divine charité, *divinæ charitatis ardor*. On ne peut séparer l'une de l'autre. Elles naissent, elles croissent, elles opèrent toujours ensemble. Comme le feu matériel éclaire l'œil de l'homme, et en même temps lui réchauffe tout le corps, ainsi cette céleste science des saints éclaire sa raison, et

embrase son cœur d'amour. Comme il n'est pas de feu véritable qui éclaire sans réchauffer, de même n'y a-t-il pas de vraie science des saints qui, en éclairant de la lumière divine la raison de l'homme, n'embrase son cœur d'amour pour Dieu<sup>1</sup>.

Aussi, puisque le degré de gloire que l'âme possède au ciel, répond principalement à la connaissance qu'elle eut de Dieu ici-bas, et à l'amour dont elle brûla envers lui, l'âme de votre sainte Mère est-elle élevée à un très éminent degré de gloire en paradis : on l'y a vue parmi les docteurs, on l'y a vue parmi les séraphins. N'était-elle pas digne de tenir compagnie aux esprits de la plus haute hiérarchie, la vierge sublime que l'Église appelle séraphique? Sa place était-elle moins justement entre les docteurs de l'Église? Lisez ce qu'ajoute le même écrivain :

« Notre sainte est la première et la plus grande maîtresse de la théologie mystique, cette théologie du cœur et du sentiment, trop souvent obscure et énigmatique. Ses écrits sont le guide le plus sûr, pour discerner la mystique vraie de celle qui est fautive ou erronée. Elle parle, avec assurance et clarté, des vérités les plus élevées et les moins accessibles de la vie intérieure, vraie vie de l'âme avec Dieu et en Dieu ; elle en explique le but, elle en signale les phénomènes ; elle s'explique avec beaucoup d'aisance et de simplicité, sur les questions les plus complexes. Le champ tout entier de cette théologie était ouvert pour votre Mère : elle

1. Spis, *Du culte que l'Église rend...* p. 56, 37.

l'avait parcouru d'une extrémité à l'autre ; et, le connaissant parfaitement par son expérience propre, elle trouve toujours des mots et des comparaisons, pour en parler avec justesse. Nulle part ni la pensée ni l'expression ne lui manquent, non plus que l'ordre et la suite<sup>1</sup>. Un proverbe de son pays natal dit : « Si les anges parlaient le castillan, ils se serviraient du style et du langage de sainte Thérèse. » Pour moi, je dis que si les anges écrivaient un traité de théologie mystique, ils emprunteraient le style de leur émule et compagne, la réformatrice du carmel<sup>2</sup>. »

Je ne pense pas, ma révérende Mère, que l'Église universelle ait autrefois rendu, ou rende maintenant, un pareil hommage à la sagesse d'aucune autre femme. Seule Thérèse de Jésus le reçoit en tous lieux : au ciel, des anges et des saints ; sur la terre, des écrivains et des orateurs. Seule Thérèse de Jésus est proclamée docteur, non par quelque-une de ces universités, qui récompensent le mérite après ou sans examen, mais par cette grande voix des peuples chrétiens, qui proclama les premiers docteurs de l'Église. Si elle n'est pas la seule, elle est du moins une des premières saintes dont les enseignements, résumés sous une forme méthodique, aient été publiés en catéchisme. Un carme, le P. Pierre-Thomas de Sainte-Marie, publia à Rouen en 1671, et un docteur en théologie a réédité à Paris en 1858, le

1. Horace, *Ad Pisones*, vers. 40, 41. — Boileau, *Art poétique*, chant I, vers 151-154.

2. Spis, *Du Culte*. . . p. 59-61.



*Catéchisme de sainte Thérèse, contenant toute la doctrine nécessaire pour la vie spirituelle.* Depuis le xvii<sup>e</sup> siècle combien d'autres publications, combien d'autres discours, échos fidèles de la préface de la messe, ont montré dans une carmélite, amie du silence et de l'obscurité, l'accomplissement de la parole prophétique du Sauveur : « Les justes brilleront comme le soleil (Matth., XIII, 43)! »

De même que l'astre du jour nous envoie la lumière et la chaleur, de même que le divin Maître est le foyer d'où rayonnent sur nous la vérité et l'amour : ainsi la grande réformatrice brille par une science, dont l'éclat nous illumine, et par une charité dont l'ardeur nous embrase. Plus que toutes les autres femmes, qui nous ont laissé de nombreux écrits, des lettres ou des livres, elle se lève sur les horizons de l'Église, et mérite d'être comparée à un astre de première grandeur, d'être appelée l'étoile d'Albe. D'où lui vient cette puissance de rayonnement? Qu'il m'est doux de penser, en méditant sa messe, qu'elle lui vient de ce soleil eucharistique, devant lequel son âme si pure était toujours ouverte, comme un parfait réflecteur!

L'eucharistie sous la plus modeste apparence, aussi bien que l'astre-roi derrière un nuage, est un foyer incandescent et inextinguible, qui éclaire l'intelligence en même temps qu'il chauffe le cœur. C'est un pain lumineux, qui transforme en lumière quiconque le mange saintement. L'Agneau de Dieu qui se donne à nous en nourriture, est-il moins le flambeau de la terre, la lumière de ce

monde (Joan., VIII, 12), qu'il n'est la lampe des cieux (Apoc., XXI, 23)? On l'a même souvent comparé au soleil, et on a dit qu'après s'être couché sur la croix, il se lève chaque matin sur l'autel, pour inonder de divines clartés tous les horizons de l'âme chrétienne, toutes les perspectives du temps, toutes les avenues de l'éternité.

Thérèse en fit elle-même l'expérience. Il suffit de lire le XXVIII<sup>e</sup> chapitre de sa *Vie*, pour se convaincre que la science lui fut donnée au pied du tabernacle, autant ou plus qu'au pied du crucifix. En lui apparaissant à la messe, Jésus ressuscité baignait les yeux de son âme d'une céleste lumière, dont l'éclat n'éblouissait pas, quoiqu'il éclipsât les rayons du soleil. Peut-être vous montrerai-je plus tard comment l'eucharistie l'éclaira, dans toutes les phases et sur tous les sommets de sa vie mystique; je ne vous rapporte à présent, ma révérende Mère, que ce qu'elle nous dit de son confesseur, le P. Balthasar Alvarez : « Dieu lui faisait connaître la vérité en tout, et c'était, j'en suis convaincue, au sacrement même de l'autel qu'il puisait la lumière<sup>1</sup>. »

Afin d'acquérir ou de compléter leur savoir, les autres docteurs avaient étudié dans les plus célèbres universités, suivi les maîtres les plus renommés pour la science; afin d'accroître leur érudition, quelques-uns avaient même parcouru les contrées lointaines, et recherché les livres les plus rares. Au jour de leur fête, l'Église fait commu-

1. *Vie*, ch. xxviii, p. 344, 345.

nément lire un évangile qui commence par : « Vous êtes le sel de la terre, vous êtes la lumière du monde », et qui finit par : « Quiconque aura pratiqué et enseigné, sera appelé grand dans le royaume des cieux (Matth., V, 13-19). » Mais la modeste recluse, la carmélite sédentaire n'avait ni étudié dans les académies, ni enseigné en public : le sanctuaire fut son école, l'eucharistie son livre, Jésus-Christ son maître, et les heures d'oraison le principal temps de ses études.

Ah ! comme on sent un cœur miséricordieux et bon, un cœur doux et humble, le Cœur aimant et généreux du Sauveur, dans les pages de votre séraphique Mère ! Il est avec elle pour diriger les âmes dans les voies de la justice, jusqu'au sommet de la perfection ; il est avec elle pour la faire briller, suivant la promesse du prophète, comme une splendide étoile au firmament de son Église, durant toutes les éternités (Dan., XII, 3). Les théologiens, dans leurs controverses bruyantes, pour asseoir leurs thèses, pour établir et défendre nos dogmes, ne citent que les écrits et ne s'appuient que sur l'autorité des plus fameux docteurs ; mais toutes les âmes pacifiques, qui veulent s'affermir dans la vertu, grandir dans l'amour et s'élever dans la perfection, se diriger elles-mêmes et diriger les autres, à travers les étroits sentiers et les sommets ardu de l'héroïsme chrétien, lisent et relisent, méditent et approfondissent, dans le silence et la solitude, tout ce que le divin Maître leur dit au cœur, par la bouche ou par la plume de la *mística doctora*.

## § II

*Deuxième ressemblance : l'Holocauste.*

Une autre ressemblance, c'est le don de soi. Elle ne s'arrête pas à Jésus temple et autel, prêtre et victime, elle va jusqu'à Jésus sacrifice, jusqu'à Jésus holocauste, entièrement consumé par le feu de son amour. Le prophète Jérémie l'avait peint succombant au feu, dont son aimable Cœur était embrasé ; l'offertoire nous fait la même peinture de sainte Thérèse, et lui applique les mêmes paroles : « Il s'est allumé dans mon cœur un feu brûlant et j'ai défailli... » Voilà quel est le bûcher, le cœur séraphique ; voilà quelle est la flamme, le feu de l'amour ; cherchons quelle sera la victime, quel sera l'holocauste.

La secrète nous fait d'abord désirer pour nous-mêmes, le bonheur d'être cette victime, d'être cet holocauste à la suite de Jésus, à l'exemple de Thérèse. Nous y demandons que, par les prières de cette âme bienheureuse, *notre dévotion* soit agréable à la Majesté divine. Le mot *devotio* peut, en effet, signifier notre dévouement personnel poussé jusqu'au don, jusqu'au sacrifice de nous-mêmes. N'est-ce pas ainsi que nous disons, au commun de plusieurs martyrs dans le temps pascal : « Nous vous offrons, Seigneur, les présents de notre dévotion ? » On dit même, au commun

d'un confesseur non pontife : « Que l'offrande de notre humilité vous soit agréable, pour l'honneur de vos saints. » C'est encore en ce sens qu'on prend le mot *dévotion*, dans la consécration des vierges.

Autrefois, dans votre ordre même, une certaine prise de voile s'appelait pour les vierges une consécration ; leur donner ce voile, c'était les consacrer. En 1642, le chapitre général des carmes de Mantoue ordonna de publier, à l'usage des carmélites de leur congrégation, un opuscule intitulé : *Modo di consecrare le virgini monache carmelitane*. Il fut ajouté au volume de la Règle et Constitutions, imprimé à Bergame en 1656. Ce voile de consécration ne se donnait à une religieuse, qu'après cinq années de profession et vingt-cinq ans d'âge. La cérémonie était magnifique, et les oraisons fort touchantes.

Au commencement de la messe, avant l'évangile, le prélat consacrant chantait une très longue préface, pleine de riches expressions, instructive et glorieuse pour les âmes plus élevées, plus sublimes, *sublimiores animæ*, qui ne veulent du mariage que ce qui est signifié ou figuré par le sacrement, c'est-à-dire l'union avec Dieu, avec Jésus-Christ, avec Celui qui est tout à la fois le Fils et l'Époux de la virginité perpétuelle. Le prélat y disait au Seigneur : Plaçant dans votre main le ferme propos de leur continence, ces vierges vous offrent leur dévotion, *tibi devotionem suam offerunt* ; en d'autres termes, elles se vouent à votre service, elles vous font une

dévote offrande d'elles-mêmes, elles se donnent entièrement à vous, dont elles ont tout reçu, même la grâce de faire des vœux. Puis il faisait cette prière :

« Par le don de votre Esprit, mettez en elles une prudente modestie, une sage bénignité, une douceur grave, une liberté chaste. Qu'elles soient ferventes en charité, et qu'elles n'aiment rien hors de vous. Qu'elles vivent louablement, et ne désirent pas être louées. Qu'elles vous glorifient dans la sainteté du corps, et dans la pureté de l'âme. Que par amour elles vous craignent, et que par amour elles vous servent. En retour, soyez pour elles l'honneur, la joie, la volonté, la consolation dans la tristesse, le conseil dans l'incertitude, la défense dans l'injustice, la patience dans la tribulation, l'abondance dans la pauvreté, la nourriture dans le jeûne, le remède dans l'infirmité. »

Mais *devotio* peut exprimer aussi, et mieux encore, le dévouement de l'auguste victime, qui va se laisser immoler pour nous, l'offrande ou oblation que nous en faisons à Dieu par la messe. Car c'est en ce sens, et presque dans les mêmes termes qu'on dit, au commun d'un martyr non pontife : « Seigneur, que notre dévotion soit reçue en votre présence, et qu'elle nous devienne salutaire, par la supplication de celui pour la fête duquel elle est offerte. » Qu'est-ce autre chose qu'une figure de mots, une synecdoque où le nom abstrait est mis pour le nom concret, la dévotion ou le dévouement pour la chose vouée ou pour la personne dé-

vouée, le sacrifice pour la victime sacrifiée, le substantif à la place du participe passé? N'est-ce pas ainsi que nous disons, sans cesse aujourd'hui, une consommation pour une boisson consommée, une confection pour un vêtement confectionné?

Ensuite la secrète nous propose pour modèle de ce dévouement votre héroïque réformatrice, dont le cœur fut un holocauste si agréable à la Majesté divine, *ita placuit*, parce qu'il était plein de moelle, c'est-à-dire riche d'innocence et d'amour, de patience et de générosité, de mérites cachés et d'esprit intérieur. L'immolation n'était pas superficielle, ne s'arrêtait pas à l'écorce, mais pénétrait au dedans, était profonde, substantielle, complète. Quel en était l'instrument? le même que pour l'holocauste du Cœur eucharistique de Jésus, la parole de Dieu, cette parole vive et efficace dont l'épître de la Transverbération, le 27 août, décrit les effets avec les expressions mêmes, que l'Apôtre avait employées en écrivant aux Hébreux : « Elle perce plus qu'une épée à deux tranchants, elle entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et dans les moelles (Hebr., IV, 12). »

A la fête de la Transverbération, la secrète présente le même sens et presque les mêmes mots. La seule différence est que le substantif *holocauste* n'est accompagné d'aucun adjectif, et que le mot *cœur* est précédé de deux participes, qui nous rappellent que le cœur de sainte Thérèse fut réellement transpercé et brûlé : *transfixi et combusti*.

L'Église ne nous permet pas de l'oublier à la messe, d'autres saints se firent hostie, s'offrirent en sacrifice et même en holocauste, avec l'adorable victime ; ne le dit-elle pas en particulier, le 24 novembre, de saint Jean de la Croix qui aida votre Mère dans la réforme du carmel ? Il fut une hostie que Dieu agréa, *hostia grata*. L'Église implore pour nous la même faveur, et nous souhaite le même courage, la même générosité. A la fête du bienheureux Canisius, le 27 avril, elle demande que nous nous offrions continuellement au Seigneur, en hostie de louange ; à la fête de saint Alphonse de Liguori, le 2 août, elle conjure le Tout-Puissant d'embraser nos cœurs, du feu céleste du sacrifice, comme il accorda au nouveau docteur, par les mêmes mystères, de s'offrir à lui en hostie sainte ; le 19 juillet, fête de saint Vincent de Paul, elle demande plus nettement encore qu'en offrant à Dieu l'hostie sans tache, nous passions nous-mêmes en un holocauste, qui lui soit agréable, *in holocaustum transeamus*.

*Passer en holocauste* est une expression énergique, qui résume en trois mots une belle page, écrite par une de vos sœurs de Poitiers le lendemain de sa prise de voile, le 31 août 1863 : « Je pense que la vie d'une vraie carmélite n'est pas seulement une vie d'union à Jésus, mais bien une transformation en Jésus. Le but du carmel est de former des victimes à l'amour ; mais pour qu'elles en soient dignes, il faut qu'elles représentent les traits de la grande victime. Le jour où



une carmélite prononce ses vœux, on peut dire qu'elle monte à l'autel, où elle doit demeurer dans un état constant de sacrifice et d'immolation. Si elle se borne à demeurer unie à Jésus, elle fera des actes peut-être très fréquents de sacrifice ; mais si elle est transformée en Jésus, elle entrera vraiment alors dans l'état du sacrifice, et le jour et la nuit et à toute heure, tout son être sera offert à Dieu en hostie de réparation et de louange. Le sacrifice par l'amour, c'est toute la vie d'une carmélite<sup>1</sup>. »

Cette page semble être le développement de deux mots, que saint Grégoire écrivit treize siècles auparavant. Il venait de prouver combien l'holocauste, qui consume toute la victime, l'emporte sur le sacrifice qui n'en détruit qu'une partie ; il montra que les chrétiens qui donnent tout à Dieu, sans rien se réserver, non seulement offrent un holocauste, mais deviennent eux-mêmes un holocauste, *holocaustum fiunt*<sup>2</sup>. Voilà précisément ce qu'est Jésus eucharistique, tout hostie ; voilà ce que fut le cœur de l'héroïque Thérèse, un cœur-hostie ; voilà ce qu'aspire à devenir le cœur de tous les fervents religieux, le cœur même de ces personnes du monde qui ont la passion du sacrifice, qui prient le prêtre de les placer, par l'intention, sur la patène à côté de l'hostie qu'il va consacrer, et qui s'offrent avec

1. *Vie de la R. M. Thérèse de Jésus (Xavérine de Maître)*, II<sup>e</sup> p., ch. III, p. 249, 250.

2. *In Ezechiel*, l. II, hom. VIII, n<sup>o</sup> 16. Migne P. L., t. 76, p. 103<sup>m</sup>.

Jésus, s'immolent avec Jésus, ne font avec Jésus qu'un seul et même holocauste.

En méditant ces pensées, que me suggérait le propre de la messe, je me rappelais le grain de froment, auquel le Sauveur daigna se comparer dans l'acte de son sacrifice (Joan., XII, 24, 25) : ce grain ne se multiplie beaucoup, qu'à la condition de tomber en terre et d'y mourir ; mais s'il meurt, il devient fécond, il produit de nouveaux épis, qui ne croissent au soleil qu'en vivant de la substance du mort. De nombreux grains de froment, engraisés de la sève et du suc de ces épis nouveaux, deviennent dignes de former le pain, qui montera sur la table de l'homme pour nourrir les enfants de l'homme, et qui aura l'honneur d'être offert sur l'autel de Dieu, pour s'y transsubstantier en ce pain vivant, que nous servons en nourriture aux enfants de Dieu, à la table du Père céleste. Je me disais :

Sous la forme d'une hostie qui pourrait être aussi petite, plus petite même qu'un grain de blé, Jésus victime, Jésus holocauste, tombe sur l'autel et y meurt, descend dans les sillons de notre cœur et y perd son être sacramentel ; mais par une merveilleuse fécondité, il multiplie au centuple les victimes volontaires, qui viennent de lui et se rattachent à lui, comme l'épi à son germe et la plante à sa racine. Il les fait vivre toutes de sa mort ou de son sacrifice, et il les remplit toutes de sa moelle ou de sa grâce. O vierges fidèles, intrépides martyrs, hosties héroïques, vous datez de son immolation, vous venez de l'autel, et je vous

y vois revenir en grand nombre, pour lui tenir compagnie sur la pierre sacrée, pour y recevoir avec lui un culte religieux. Mais combien plus grand est le nombre des saints non connus, des victimes ignorées, qui resteront sans culte et sans nom jusqu'au jour des révélations éternelles! Souffrez que, sans vous connaître, je vous honore et je vous invoque en secret, comme l'Église le fait solennellement en la fête de tous les saints.

Puis, je considérais ces hosties humaines s'unissant à l'hostie divine, comme les grains à l'épi, toutes ne formant avec elle qu'un seul épi, l'admirable épi du sacrifice et du dévouement, composé de tous les cœurs qui, comme sainte Thérèse, s'identifient avec Jésus dans un holocauste parfait. A l'élévation, le sacrificateur debout, les regards et les mains en haut, présente avec une noble fierté aux hommages du ciel et de la terre, offre à Dieu avec une confiance sans bornes, cet épi incomparable qui vaut à lui seul plus qu'une gerbe, plus qu'une moisson. Ce sont toutes ces âmes victimes, tous ces cœurs devenus holocaustes, qui lui donnent le droit de dire presque aussitôt : *Dimitte... Libera...* Père, pardonnez-nous nos offenses... Seigneur, délivrez-nous de tous les maux!

Alors j'ai reporté avec joie ma pensée, mon espoir, vers toutes les communautés ferventes, vers tous les carmels, vers le vôtre en particulier, ma révérende Mère. Ils m'apparaissaient dans le champ de l'humanité, comme autant d'épis qui montent droit vers le ciel, et qui sont pleins de ces

grains de pur froment, de ce froment de Dieu qu'on nomme des cœurs-hosties. N'est-ce pas dans cette merveilleuse moisson d'épis, souvent agités par l'orage des persécutions, abattus quelquefois par la faucille des révolutions impies, étendus sur l'aire de l'adversité, exposés aux coups de tous les fléaux de ce monde, que l'Église puise une partie de sa force contre le vice et l'erreur, une partie de sa puissance pour le bien? La parole du grand apôtre arrivait jusqu'à moi, et j'aurais voulu la faire entendre à tous : « Frères, frères, c'est pour cela même que je vous en conjure, faites de vos corps une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu (Rom., XII, 1). » Semez les couvents dans l'Église, comme les épis dans un champ; car de même que nos corps vivent de grains moulus, nos âmes vivent d'hosties immolées.

### § III

#### *Troisième ressemblance : l'Amour.*

Comme Dieu est charité (I Joan, IV, 8), Thérèse est tout amour. La préface chante cet amour et en célèbre les trois principaux effets : la transverbération réelle, le mariage spirituel, le trépas extatique. Sous ce triple rapport, quelle ressemblance la réformatrice du carmel n'a-t-elle pas avec le Sauveur du monde? Il aima jusqu'à la fin, *in finem dilexit* (Joan., XIII, 1), sans que personne

puisse dire où est cette fin, cette limite, cette frontière, si ce n'est dans une résistance opiniâtre scellée par la damnation. Encore, dans l'enfer même, le plus grand pécheur peut-il redire, au passé, ce que le grand apôtre avait dit sur la terre, ce qu'il répète dans le ciel : « *Dilexit me*, il m'aima et il le prouva en se livrant lui-même pour moi (Gal., II, 20). »

Dans l'espoir de mieux établir cette ressemblance, et de donner à mon travail plus de charmes pour votre cœur, permettez-moi, ma révérende Mère, de choisir cette fois un troisième terme de comparaison, un terme semblable à Thérèse et plus encore à Jésus, la sainte à qui s'adressent ces vers du prince des poètes : « Vierge Mère, Fille de ton Fils, humble et haute plus que créature, terme fixe d'éternel conseil » :

Vergine Madre, figlia del tuo Figlio,  
Umile ed alta più che creatura,  
Termine fisso d'eterno consiglio<sup>1</sup>.

La charité de Marie fut toujours telle, qu'on doit en dire ce que saint Anselme disait de sa pureté : on ne peut en concevoir une plus grande au-dessous de Dieu, *qua major sub Deo nequit intelligi*<sup>2</sup>. Réjouissez-vous donc et soyez saintement fière; comparée à celle qui s'approche le plus de Dieu par l'amour, qui ressemble le mieux à Jésus, votre Mère possède avec elle quatre traits

1. Dante, *Paradiso*, canto 33, vers. 1-3.

2. Saint Anselme, *De concept. virginali*, cap. xviii, P. L. t. 158, p. 451.

de ressemblance : toutes deux sont vierges, toutes deux épouses et mères, toutes deux eurent le cœur transpercé, toutes deux moururent d'amour.

Je ne puis omettre la virginité, bien que la préface n'en parle pas, parce que la collecte donne à la bienheureuse Thérèse le titre de vierge, et que les prêtres qui n'ont pas droit au propre, sont tenus de prendre son office et sa messe au commun des vierges. D'ailleurs la virginité religieuse fut pour elle, comme pour son modèle, le sol prédestiné où l'amour germa, crut et s'épanouit afin d'embaumer l'Église, et de produire ces trois fruits merveilleux qui tirent chacun leur saveur, leur parfum, de quelqu'un de nos trois principaux mystères.

Marie, épouse et mère, la dignité la plus haute et la fécondité la plus vaste, voilà ce qu'elle obtient par son *fiat*, par son acquiescement au mystère de l'incarnation, qui s'accomplit dans ses chastes entrailles, dans son sein virginal. Marie, debout au Calvaire, auprès de la croix du Rédempteur, à l'âme transpercée du glaive prophétique, pour accroître sa part douloureuse au mystère de notre rédemption. Marie, dans Jérusalem, à sa dernière heure, sent son esprit tressaillir sous la violence irrésistible de son amour, puis se détacher de sa chair et s'élançer vers le ciel, pour compléter la Trinité qui attire l'un et l'autre, l'âme et le corps, les réunit, les élève et les fait asseoir sur son trône. Or tous ces reflets des mystères de la religion, toutes ces qualités de la nouvelle Ève devenue, pour le nouvel Adam, un aide semblable à lui (Gen., II, 18), brillent d'un doux éclat en la

vierge séraphique, qui fut l'aide de son divin Époux dans la réforme du carmel.

## I. — LA VIRGINITÉ RELIGIEUSE.

Selon saint Thomas, si l'homme naissant a le matériel de la virginité, c'est-à-dire l'intégrité de la chair exempte d'impressions voluptueuses, il ne peut que plus tard en avoir le formel, qui est la résolution de conserver cette intégrité pour Dieu. La fin de la virginité est de vaquer aux choses divines, son but est le bien de l'âme selon la vie contemplative<sup>1</sup>, et la vierge, nous dit saint Paul, pense aux choses qui sont du Seigneur (I Cor., VII, 34). De là certaines expressions des Pères, qui semblent faire consister la virginité plus dans l'esprit que dans la chair, parce qu'ils la considèrent, avec l'évêque d'Hippone, comme un partage angélique, *angelica portio*, comme une méditation perpétuelle de l'incorruptibilité, *incorruptionis perpetua meditatio*<sup>2</sup>.

C'est en ce sens que la fleur de la virginité, cultivée par vertu, fut une nouveauté du christianisme, et qu'elle excita le zèle de l'Apôtre, qui brûlait du désir de multiplier les vierges chastes, et de les unir à Jésus comme à leur unique Époux (II Cor.,

1. Saint Thomas, *Summa*, 2<sup>e</sup> 2<sup>e</sup>, q. 152, [art. III, ad. 1, 2<sup>e</sup> IV et V.

2. Saint Augustin, *De sancta Virginitate liber unus*, cap. XIII, P. L. t. 40, p. 401.

XI, 2). Mais les esprits superficiels s'arrêtent à l'écorce, et ne voient dans la virginité que le célibat, une sorte de renoncement aux affections humaines les plus vives, une manière de se préserver des charges de la famille, d'échapper aux croix et aux épines de la vie conjugale. Au contraire, les saints vont au fond, regardent la moelle, et donnent pour cortège à la virginité toutes les vertus, principalement cette pureté des sens qui s'appelle chasteté, cette pureté de l'esprit qui se nomme humilité, et plus encore cette charité souveraine, dont la perfection est le but où tendent tous les religieux, dont l'aspiration essentielle est l'union avec l'infini en bonté et en amabilité. Ainsi comprise, la virginité chrétienne est une aspiration permanente à la plus grande union possible avec Dieu.

De même qu'on se souille en s'unissant ou s'attachant à ce qui est indigne de soi, comme le vêtement qui se tache de boue; de même on se purifie, on se sanctifie, on se divinise, en s'attachant ou s'unissant à ce qui est plus noble, plus saint, plus divin, comme l'étoffe qui s'enrichit en se couvrant d'or et de pierres fines. Le problème de la pureté parfaite est tout entier dans ces deux termes : séparation et union. La vierge se sépare donc de ce qui peut la ternir, et s'unit à ce qui peut l'orner. Elle se sépare des biens et des honneurs de la terre, des affections et des intérêts de ce monde; elle se sépare surtout d'elle-même, de son moi, de ses idées personnelles et de son propre vouloir, de ses goûts et de ses caprices, de ces mille petits riens qui, comme un peu de glu, l'em-



pêcheraient de battre des ailes, de prendre son essor et de planer dans les hauteurs. Elle se fait de tous les sacrifices et de toutes les vertus, de ses mortifications corporelles et de ses pratiques religieuses, autant d'appuis, de degrés ou d'échelons pour monter plus haut, pour mieux prendre son élan, pour atteindre plus sûrement l'idéal d'union, qui est en même temps l'idéal de virginité, que la foi offre à ses regards et à son émulation.

Saint Grégoire de Nysse propose un triple idéal, Dieu le Père, le Verbe fait chair et la vierge Marie. Il nous montre la virginité demeurant dans le ciel, auprès du Père des purs esprits, qui est toujours fécond par une génération virginale. Il nous la montre en Jésus-Christ qui, pour naître d'une femme, a voulu qu'elle fût vierge avant, pendant et après l'enfantement. Il nous la montre en Marie, dont l'innocence s'accrut par cette maternité miraculeuse, qui fit resplendir en elle la divinité de l'auteur même de la virginité<sup>1</sup>.

L'idéal le plus rapproché est donc la reine des vierges, qui les attire toutes à elle, les embellit de ses reflets, les remplit de sa grâce, et les aide à monter vers les cimes radieuses de la pureté sans tache et de l'union sans terme. Mais, en Marie, cette union éternelle avec Dieu ne va pas jusqu'à supprimer, ou absorber, la dualité des natures et des personnes. La vierge aperçoit, contemple et admire un second idéal, plus élevé que le précédent : c'est la sainte Humanité du Fils de Dieu et

1. *De Virginitate Epistol*, cap. 11. P. G., t. 46, p. 322, 323.

de Marie, hypostatiquement unie à la divinité ; encore deux natures, il est vrai, mais une seule personne, qui est toute divine. Seulement cette unité de personne n'empêche pas la nature humaine d'avoir sa volonté distincte, ses propensions opposées, et de faire entendre sa voix gémissante, sous les oliviers de Gethsémani et sur la croix du Calvaire. La vierge, animée par l'Esprit-Saint, ose lever ses yeux et porter ses aspirations vers un idéal plus sublime encore, sur Dieu même, sur l'adorable Trinité, où il n'y a qu'une nature, où les personnes ne sont ni divisées ni séparées, mais coéternelles, égales et consubstantielles, où elles n'ont qu'une même volonté au dedans, et qu'une même opération au dehors.

De là pour la virginité une incessante aspiration à s'unir à Dieu le plus intimement possible, à s'identifier avec Dieu, à se transformer en Dieu, à réaliser pleinement le dessein d'union, qui fut si cher au Cœur du bon Maître, qu'il en fit l'objet de sa suprême prière : *Ut sint consummati in unum*, qu'ils soient consommés dans l'unité (Joan., XVII, 23). De là ces expressions de saint Grégoire de Nysse : « Le plus grand éloge de la virginité, c'est que ceux qui la gardent ont part aux divins mystères, deviennent comme des dieux, sont les compagnons de la gloire, les émules de la pureté, et les familiers du seul Dieu vraiment saint<sup>1</sup> ». De là même ce phénomène si remarquable dans l'histoire des vierges illustres : leurs relations avec

1. *De Virginitate*, cap. 1, p. 319.

l'auguste Trinité, leur vue des trois personnes divines, et le sentiment de cette habitation réciproque, dont je vous ai entretenue dans une autre lettre<sup>1</sup>.

Je n'ai trouvé nulle part une allusion plus franche à ce triple idéal, et à cette aspiration habituelle de la virginité, que dans une sorte de lettre écrite par une jeune prieure du carmel, sur le lit où la mort allait la frapper trop tôt, et adressée à une religieuse de son couvent. Son style a un air de famille avec celui d'un grand écrivain, dans la petite-fille on reconnaît l'aïeul, dans Xavérine, Joseph de Maistre :

« Vous aspirez à la pureté, ma fille; elle est la voie nécessaire pour arriver à la virginité, qui est bien plus élevée. La pureté vous délivre du péché, la virginité vous livre à Dieu, et vous établit en Dieu. La pureté vous sépare du péché qui est la mort; la virginité vous unit à Dieu qui est la vie; car vivre de Dieu, vivre de Jésus et de lui seul, c'est ce qui fait la vierge. Au ciel tous sont purs, puisque rien de souillé n'y entre; mais tous ne sont pas vierges. Tous sont couronnés de gloire et d'honneur et assis sur des trônes; mais les *vierges seules suivent l'Agneau, partout où il va*; et l'on peut, je crois, pieusement penser que cet Agneau va en son Père, source et principe de la vie, et qu'il y va avec ses vierges, parce qu'il les a rendues plus capables d'adhérer à lui, et de participer à sa sainte et bienheureuse vie...

1. Lettre XII, § I. t. I., p. 355-366.

« Voyez la sainte humanité de Jésus, la reine, la vierge des vierges : elle n'a pas de subsistance propre, mais ne subsiste que dans le Verbe, dont elle est inséparable. Comprenez bien que tout ce qui est en nous vie propre, volonté propre, intérêt propre, est opposé à la virginité. Il faut être vierge de soi, c'est-à-dire travailler à se délivrer, à se séparer de tout ce qui est le *moi*, pour pouvoir adhérer uniquement et complètement à Jésus, qui sera *notre moi* quand nous serons tout à fait vierges.

« Pensez souvent à cette parole de saint Paul qui en dit long : *La vierge pense à Dieu, aux choses de Dieu et comment elle lui plaira*. Dieu est la première vierge, et sa bienheureuse vie dans l'éternité est le modèle de la nôtre : vie solitaire, vie de connaissance et d'amour. Pour toute créature, c'est un devoir de connaître Dieu et de l'aimer ; pour la vierge, c'est *un état de vie*. La grâce qui l'y appelle, lui donne de vivre dans cette occupation. Marie, quoique remplie du Saint-Esprit et d'une pureté totale et exquise, ne pouvait point se reposer en elle-même, mais devait tout rapporter à Dieu, comme créature d'abord, mais aussi comme vierge. Les actions des vierges peuvent bien extérieurement ressembler à celles des autres chrétiens, mais leur vie intérieure est incomparablement plus haute, leur manière de pratiquer toutes les vertus bien plus parfaite. Jésus vous l'apprendra, je n'en dis rien. Jésus seul sait dire les secrets et les grâces de la virginité ; efforcez-vous de mériter par votre

prière, confiance et fidélité, qu'il vous les manifeste<sup>1</sup>. »

A l'idéal de virginité que nous admirons en Marie, répond la virginité de sainte Thérèse, avec une perfection que son humilité a voulu nous cacher, et que des écrivains ennemis ont vainement essayé d'obscurcir.

Sur sa pureté, voici d'abord la plus haute affirmation, celle du pontife qui, en la canonisant, la proclama « victorieuse de la chair par une perpétuelle virginité... Sa chasteté brilla du plus pur éclat. Cette vertu lui était si chère, que non seulement elle fut fidèle jusqu'à la mort à la résolution, prise dès son enfance, de conserver sa virginité, mais qu'elle ne souilla jamais d'aucune tache l'angélique pureté de son corps et de son cœur<sup>2</sup>. » Puis, voici le témoignage raisonné de deux écrivains, qui étudièrent à fond ce sujet : l'un fut son contemporain et son premier biographe, Ribéra; l'autre est le savant bollandiste qui, en 1845, publia un volume in-folio sur les *Acta sanctæ Theresiæ*, Vandermoere.

Par les détails qu'il donne et par les aveux qu'il cite, Ribéra nous contraint de reconnaître que Dieu fit, en faveur de votre Mère, une exception très rare, égale à celle qu'il avait faite pour saint Thomas d'Aquin, qu'il renouvela pour saint Louis de Gonzague, mais qu'il ne fit pas pour beaucoup d'autres saints, pas même pour le grand apôtre :

1. Xavérine de Maistre, *Vie*. II<sup>e</sup> p., ch. v, p. 416, 417.

2. *Hist. de sainte Thérèse*, t. II, Bulle de Grégoire XV, p. 470 et 473.

il fit en sorte qu'elle n'eût ni impressions ni pensées mauvaises, *ni tenia movimientos ni pensamientos malos*, au point que dans un âge très avancé elle avouait ne rien comprendre à ce genre de tentations, et n'avoir jamais rien eu à confesser sous ce rapport<sup>1</sup>.

Dans son autobiographie, elle apprécia ses imperfections, non par la connaissance qu'elle en avait au moment où elle les commettait, mais par celle qu'elle acquit plus tard, et surtout par les effets ou conséquences, que ces imperfections auraient pu produire à la longue. L'Esprit-Saint ne nous en a-t-il pas avertis ? Quiconque méprise les petites choses, tombera peu à peu (Eccli., XIX, 1). L'expérience ne nous le reedit-elle pas ? Les plus légères infidélités disposent aux plus graves, et les graves mènent à l'enfer.

Mais de même que Jésus, en préservant Marie de la souillure originelle, ne fut pas moins son rédempteur, qu'il ne l'est de nous-mêmes en nous en purifiant : ainsi la miséricorde divine n'est pas moindre envers Thérèse, *no es menor misericordia*, en ne la laissant pas tomber, malgré les occasions, en lui conservant toute la pureté virginale de sa chair et de son âme, qu'elle ne l'eût été en la relevant d'une chute, en la retirant de l'abîme, en pardonnant les péchés qu'elle aurait commis, en effaçant les taches qu'elle aurait contractées<sup>2</sup>.

1. *Vida*, l. I., cap. VIII, p. 60.

2. *Ibid.* p. 63.

Cette pensée du docte religieux prouve qu'il croyait à une providence particulière, sur la réformatrice future de votre ordre. Pour être logique, cette providence allait à son égard bien au-delà d'une espèce d'extinction du foyer de la concupiscence, elle s'étendait à toute la mission qui lui serait confiée. Elle veilla si soigneusement sur le cœur virginal, prédestiné à devenir le séraphin du carmel, qu'en y pensant on se souvient de la réponse, faite par Dieu même à un pécheur qui est devenu un évêque et un docteur, un saint et un génie : Si tu n'es pas tombé plus bas, si tu n'es pas resté plus longtemps dans tes égarements, c'est que je te dirigeais pour moi, *regebam te mihi*, c'est que je te conservais pour moi, *servabam te mihi*<sup>1</sup>.

Les Espagnols sont si convaincus de cette providence attentive et spéciale, sur leur grande sainte, qu'ils ne s'inquiètent pas autant que nous de la nature des maladies, qu'elle put avoir en sa jeunesse, et qui d'ailleurs passèrent avant l'âge où elle exécuta le plan divin, et reçut du ciel les plus insignes faveurs. D'une part, la tradition nous l'apprend, le démon cause souvent nos infirmités, et s'acharne surtout contre les personnes, dont il prévoit la grande utilité pour l'Église. D'autre part, l'Écriture nous l'affirme, Dieu est assez puissant pour faire d'une pierre un enfant d'Abraham (Matth., III, 9), pour triompher de toutes les difficultés du tempérament,

1. Saint Augustin, *Sermo XCIX*, n° 6; P. L. t. 38, p. 598.

pour mettre l'intelligence à l'abri de toute erreur, et le cœur au-dessus de toute faiblesse. Que les maladies de l'héroïque vierge vinssent du corps ou de Satan, la grâce était toujours là, une grâce de choix, une grâce exceptionnelle, pour veiller sur son jugement comme sur son innocence, pour la préserver de toute illusion comme de toute faute. Vous devez donc, ma révérende Mère, repousser avec énergie l'assertion de tout écrivain qui, s'appuyant sur un prétendu diagnostic fait par lui à distance, sur des indications incomplètes, trois siècles après la guérison et la mort de la malade, oserait penser qu'elle manqua de discernement, en certaines manifestations mystiques, en celles du moins qui provenaient du démon.

Sur la virgine innocence de votre bienheureuse Mère, Vandermoere cite des témoignages si peu connus du public, que je veux vous les traduire.

D'abord les auditeurs de Rote, en leur rapport sur ses vertus, affirment que l'humilité lui fit exagérer ses torts, dans le récit de sa vie, que jamais elle ne commit un péché mortel, et qu'elle conserva très fidèlement la robe nuptiale, dont la grâce du baptême l'avait revêtue. Vient ensuite l'autorité du pape Urbain VIII. En préparant l'office de la sainte, vers le milieu de la vi<sup>e</sup> leçon, l'auteur, qu'on croit être le P. Louis de Saint-Joseph, florentin, de la noble famille des Magalotti, voulut se conformer à ses humbles expressions ; il exagéra, il mit qu'elle priaît souvent pour



que le souvenir de ses crimes, *scelerum suorum*, ne fût pas si tôt aboli. Le mot *scelus* parut beaucoup trop fort : il éveille l'idée de scélératesse, et aurait pu faire supposer, par les ignorants, que votre réformatrice avait commencé par être une criminelle, tout au moins une pécheresse. Après l'avoir lu, Urbain VIII prit sa plume, l'effaça, écrivit à la place le mot le plus faible, celui qui est encore dans le bréviaire, et qui n'exprime qu'une simple faute, une coupelégère, *culparum suarum*. Sainte Thérèse, s'écria-t-il, ne fit jamais de faute mortelle; il ne convient donc pas que ce qu'elle s'attribuait par humilité, devienne pour le vulgaire une occasion de soupçonner, qu'on eût pu la convaincre de graves délits<sup>1</sup>.

Enfin, cette ingénieuse accusatrice d'elle-même, dans le temps de son relâchement, si on la comparait au commun des religieux, paraîtrait fervente et presque parfaite, tant elle montrait de sollicitude pour ne rien omettre des observances monastiques, pour pratiquer l'obéissance, la douceur et l'humilité, pour aider ses compagnes et leur céder ce qu'elle avait, pour éviter les critiques et les discordes, pour parler de Dieu, le prier souvent et se nourrir de la lecture spirituelle. A l'époque même de sa tiédeur, de quelle vertu ne donnait-elle pas la preuve, en supportant avec patience, courage et persévérance, les plus cruelles maladies du corps, les plus pénibles anxiétés de l'esprit, l'absence complète de secours extérieur et de

1. *Acta Sanctorum*, t. LV, p. 147, n° 132.

consolation intime, avec tous les assauts de Satan !

Aussi le judicieux bollandiste applique-t-il, au séraphin du carmel, ce que saint Grégoire avait dit de Job : « Qu'à d'autres il paraisse grand dans ses vertus, à moi il apparaît sublime dans ses péchés mêmes, *sublimis apparet etiam in peccatis*. Je n'admire pas moins en lui la très humble confession de ses fautes, que tant d'actes de sublimes vertus<sup>1</sup> ». Les péchés de Thérèse, a dit le P. Antoine de Saint-Joseph, valaient mieux que nos vertus ; nos perfections n'atteignent pas ses imperfections. Notre vertu se borne à quelques actes de charité, faits de temps en temps ; elle s'imputait à faute de ne pas brûler, sans interruption, du divin amour des séraphins<sup>2</sup>.

La charité fait les séraphins, comme la chasteté fait les anges. Ceux qui prétendent que la force déployée par la volonté, mesure la grandeur de la vertu, ont beau dire que la continence parfaite, la chasteté virginale, la pureté angélique, qui refuse toute satisfaction au plus effréné des penchants, est la couronne des vertus ; néanmoins je pense que, pour sainte Thérèse, elle n'est que le piédestal de cette charité séraphique, qui fait sa vraie grandeur devant Dieu et devant les hommes, qu'elle en soutient les trois manifestations les plus hautes, qu'elle en supporte les trois privilèges les plus merveilleux : cette maternité des âmes, cette transfixion du cœur, cette mort d'amour, que la

1. *Moral.*, I, XXII, cap. xv, n° 34, P. L. , t. 76, p. 233.

2. *Acta*, endroit cité, n° 133.

préface nous fait admirer dans la vierge d'Avila, comme dans la vierge de Nazareth, et qui vont nous fournir trois sujets de méditations, très dignes de nous occuper durant la messe.

Piédestal ou couronne, l'ineffable pureté de votre Mère est une gloire, qui rejaillit sur sa double famille, et qui nous permet d'appliquer à toute sa réforme ces paroles du Sage : « Oh ! combien belle est une chaste race, douée d'une éclatante vertu ! Immortelle est sa mémoire, grand est son honneur, perpétuelle est sa couronne, éternel est son triomphe, pour avoir remporté dans les combats le prix d'une pureté sans tache (Sap. IV, 1, 2) ! »

Où sainte Thérèse puisa-t-elle cette pureté ? Où pouvons-nous la puiser nous-mêmes ? La source primordiale de la pureté est celle même de la vie : elle est située sur les collines éternelles, elle jaillit du sein de Dieu où la puissance, la sagesse et l'amour, se fondent en une prodigieuse unité. Cette source divine s'épancha surabondamment vers nous, par l'incarnation du Verbe qui descendit dans notre vallée de larmes, pour y faire sourdre trois sources secondaires, qu'il alimente et fait couler sans intermittence : toutes trois à notre portée, toutes trois voisines de chacun de nous, et toutes trois nous offrant à chaque heure une eau salubre. Elles se recommandent et nous attirent par les noms qu'elles portent : la Mère de Jésus, l'Évangile de Jésus, le Corps de Jésus.

Que l'auguste Vierge Marie, par la plénitude des grâces qu'elle a reçues, comme par la filiale confiance que nous lui témoignons, soit pour nous

une source de pureté; personne n'en douta jamais dans l'Église catholique, et toutes les âmes ferventes en firent la douce expérience. Dans son vieux français du commencement du xv<sup>e</sup> siècle, Gerson disait : « La virgine familiarité et conversacion de Marie plus esmouvoit saint Joseph à toute chasteté de corps et de pensée, que ne faisoit son absence, comme le regart et l'approximacion du savinier (la sabine, espèce de genévrier), selonc les philosophes, esmuet à chasteté, et refroide la fièvre de charnel desir<sup>1</sup>. »

Ailleurs le célèbre chancelier dit en latin que les docteurs, nommément saint Bonaventure, prétendent tenir des Juifs, par une fidèle relation, que la vue de cette glorieuse Vierge, bien qu'elle fût d'une extrême beauté, n'excitait en personne la concupiscence, et que cette fraîche rosée virgineale, *frigidus ille ros virgineus*, qui émanait de son très chaste esprit, l'éteignait plutôt, *eam potius extinguebat*<sup>2</sup>. Il ajoute en vers que de la face de Marie distille une rosée virgineale, qui rafraîchit intérieurement les cœurs d'hommes et en tempère la flamme :

Non urit decor iste videntum

Lubrica corda virum, sed in ipsis temperat æstum  
Frigidus e facie quasi ros spiraverit intro<sup>3</sup>.

Bien que la Mère de Jésus soit maintenant au

1. *Aultres consideracions sur saint Joseph, Opera, La Haye, 1728, t. III, p. 865.*

2. *Alia epistola de festo sancti Josephi celebrando, t. IV, p. 735.*

3. *Josephina, distinctio sexta, t. IV, p. 767.*

ciel, le même auteur enseigne, comme plusieurs autres, qu'elle est aussi parmi nous, du moins dans nos églises, où elle peut se trouver avec son divin Fils par une présence réelle, *præsentialiter*, où elle est certainement présente par son influence et par ses regards<sup>1</sup>. Pour les chrétiens qui vont l'y visiter, pour les cœurs qui l'invoquent, plus elle est élevée dans la gloire du paradis, plus elle ressemble à ces fontaines monumentales, dont l'eau s'élançe dans les airs en jets vigoureux, s'épante comme une gerbe et retombe en pluie fine, pour rafraîchir les gazons et les fleurs, les passants mêmes qui s'approchent. Ne fût-elle plus que dans les hauteurs des cieux, la reine des vierges répandrait toujours, sur ses dévots serviteurs, une rosée virginale qui éteindrait, ou modérerait en eux, les ardeurs de la concupiscence.

L'Écriture sainte est, pour qui l'étudie, une seconde source de pureté. Dans l'Ancien Testament, elle recommande avec insistance l'empire sur la sensualité, elle blâme et punit avec sévérité les désordres de la chair. Dans le Nouveau, elle condamne tout désir impur, toute parole deshonnête, l'ombre même d'un acte honteux ; elle exalte au plus haut point la chasteté virginale, et nous exhorte à l'embrasser. De là le mot du psalmiste : Les paroles du Seigneur sont des paroles chastes, *eloquia casta* (Ps. XI, 7). De là le conseil de saint Jérôme à Rusticus de Marseille, plus tard évêque de Narbonne : Aime la science (ou l'étude) des

1. *Sermo I de Spiritu Sancto*, t. III, p. 1234.

Écritures, et tu n'aimeras plus les vices de la chair, *vitia carnis non amabis*<sup>1</sup>.

La source la plus féconde est le Corps du Seigneur, l'eucharistie. Partout où on la laisse couler, elle développe les germes et fait croître les fleurs de la virginité (Zach., IX, 27); partout où l'on en boit les eaux, elle apaise les émotions de l'esprit et les révoltes des sens. L'Église nous rappelle, en l'octave même du saint Sacrement, ces paroles de saint Cyrille d'Alexandrie : « En demeurant au dedans de nous, Jésus-Christ assouplit dans nos membres la loi tyrannique de la chair, réveille la piété envers Dieu, éteint les troubles, ne nous considère pas comme des coupables à punir, mais comme des malades à guérir, et remet le cœur brisé, relève l'âme tombée<sup>2</sup>. »

Or, durant la messe dans nos églises, ces trois sources coulent pour nous : *Mater Jesu ibi* (Joan. II, 1), la Mère de Jésus est là, dans le sanctuaire, comme à Cana, comme au Calvaire, comme au Cénacle; l'Évangile de Jésus, l'Écriture sainte est là, dans le missel ouvert; le Corps de Jésus, l'adorable sacrement est là, sur l'autel ou dans le tabernacle. Sainte Thérèse but à ces trois sources mieux que nous, souvent et à longs traits : elle s'imprégna si bien de cette vertu céleste, que tout ce qui nous reste d'elle, en répand sur nous les chastes effluves. De toutes les lettres sur lesquelles sa main se posa, de toutes les pages qu'elle écrivit,

1. *Epistola* 125, n° XI. P. L., t. 22, p. 1078.

2. *In Joann.*, l. IV, cap. II fin. P. G., t. 73, p. 586.

de tous les fragments que l'admiration détacha de ses habits, de sa chair et de ses os, des objets qui furent à son usage et des lieux mêmes qu'elle habita, s'exhale un parfum qui rafraîchit et qui calme. L'assistance à sa messe, comme la lecture de ses œuvres, comme la vénération de ses reliques, nous enveloppe d'une atmosphère de pureté, qui pénètre tous nos sens et s'insinue jusqu'au fond de notre cœur, pour nous faire aimer plus vivement, et pratiquer plus fidèlement la belle et angélique vertu.

Je me sens même poussé à dire aux chrétiens qui, n'ayant ni assez veillé, ni assez prié, entrèrent dans la tentation, ou dont la chair fut aussi faible que l'esprit était prompt (Matth., XXVI, 41) : Pourquoi avez-vous moins souci de la santé de votre âme, que d'autres de la santé de leur corps ? Les voyez-vous courir chaque année à ces eaux, dont la vertu médicinale est reconnue, y faire une saison, y rester un mois ? Imitiez-les, passez un mois, faites du moins une neuvaine ou une retraite, à l'ombre de quelqu'un de ces sanctuaires privilégiés, où un ange de la terre laissa sa dépouille mortelle en montant au ciel. Entrez-y plusieurs fois le jour, et demeurez-y le temps nécessaire pour prendre un bain de pureté. Toutes les fontaines du Sauveur y sont ouvertes : son sacrement, sa vérité, sa Mère, y répandent ces flots de grâces, qu'il suffit de boire avec joie pour recouvrer la santé morale, pour guérir d'anciennes infirmités et se préserver de nouvelles rechutes.

Venez, venez de préférence aux lieux où mou-

rut sainte Thérèse, dans cette basilique d'Albe où la vue de son tombeau, la présence de son cœur, les chants et les prières de ses filles, produiront un effet plus saisissant, une guérison plus certaine. Chargez l'héroïque vierge des messages, que vous adressez à l'Immaculée qui fut entrevue par Élie; dites à la réformatrice comme à la reine du carmel: Montrez que vous êtes mère, rendez-nous doux et chastes, *mites fac et castos*<sup>1</sup>.

## II. — LA MATERNITÉ DES AMES.

La préface dit de sainte Thérèse: « Jésus daigna déclarer, en lui donnant sa main droite, qu'il se l'unissait par un mariage spirituel. » Le trait avait déjà fait allusion à ce mariage mystique, aux douleurs et aux joies qui le précédèrent et le suivirent; mais la préface est plus explicite, et nous y montre la récompense de la pureté virginale, le sceau de la maternité surnaturelle. Comment donc n'y pas voir une seconde ressemblance avec la Vierge très pure, qui fut l'épouse de l'Esprit-Saint, pour devenir la Mère de Dieu et des hommes?

Quel riche sujet de méditation que cette maternité des âmes! Qu'il me serait doux, ma révérende Mère, de vous la présenter avec tous ses développements et ses charmes, afin que vous puissiez la savourer à loisir, durant vos heures de solitude et de souffrance à l'infirmerie! Mais force m'est de

1. Hymne *Ave Maris stella*.



l'abrégé, et de vous l'offrir seulement comme un sujet d'oraison, digne d'occuper fortement votre esprit et votre cœur, quand vous assisterez à la messe de votre bienheureuse Mère, ayant sous vos yeux son image ou ses reliques. Bornons-nous même à cette pensée : Pour devenir la mère des âmes, il faut être la mère ou l'épouse de Jésus.

Le titre de mère de Jésus convient à sainte Thérèse, pour trois motifs qui lui sont communs avec beaucoup d'autres vierges. D'abord son obéissance aux commandements et aux conseils divins, lui a mérité que le Sauveur pensât à elle, comme à Marie, et leur donnât lui-même ce titre, lorsqu'il disait : « Quiconque aura fait la volonté de mon Père céleste, est mon frère et ma sœur et ma mère (Matth., XII, 50). » Ensuite il pensait encore à Thérèse, lorsqu'il étendait le bonheur de Marie, le bonheur d'être sa mère, à ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent (Luc., XI, 28). « L'écouter avec l'oreille de la foi, dit le vénérable Bède, c'est concevoir spirituellement le Verbe ; la garder par la pratique des bonnes œuvres, c'est enfanter et en quelque sorte nourrir ce Verbe divin, dans notre cœur et dans le cœur de notre prochain<sup>1</sup>. » Troisièmement, Thérèse devint mère de Jésus par sa virginité même, qui l'unissait étroitement à Marie, qui ne faisait d'elle et de Marie qu'un cœur et qu'une âme, et en quelque manière qu'une seule chair. Cette considération mérite de nous arrêter plus

1. Bède, *in Luc.*, cap. XI, lib. IV, P. L., t. 92, p. 480. — Brév. Office de la Vierge, leçon IX.

longtemps, parce qu'elle plaisait singulièrement aux Pères et aux Docteurs de l'Église.

Saint Augustin aimait à montrer tous les degrés de la pureté autour de Jésus naissant: « En Marie la pieuse virginité l'enfanta, *in Maria Christum pia virginitas peperit*; dans Anne la longue viduité le reconnut; dans Élisabeth la chasteté conjugale et la fécondité tardive combattirent pour lui. Et vous, ajoutait-il, concevez-le par la foi, enfantez-le par les œuvres. Vous appartenez à l'enfantement de la Vierge, puisque vous êtes les membres de Jésus-Christ. Ce fut Marie qui enfanta notre chef, c'est l'Église qui nous a enfantés; car elle aussi est mère et vierge, mère par les entrailles de la charité, vierge par l'intégrité de la foi<sup>1</sup>. » Une autre fois il écrivait: « L'enfantement d'une seule sainte Vierge est l'honneur de toutes les vierges saintes. Elles sont avec Marie les mères du Christ, si elles font la volonté de son Père. Spirituellement l'Église est sa mère, toute âme pieuse est sa mère, Marie aussi est sa mère, elle qui seule est tout à la fois mère et vierge d'esprit et de corps<sup>2</sup>. »

Saint Ambroise disait: « Pourvu qu'elle croie, toute âme conçoit et enfante le Verbe de Dieu. Si Jésus-Christ n'a qu'une mère selon la chair, il est selon la foi le fruit de toutes les âmes, à la condition que chacune se conserve sans tache et sans vice, dans une entière et pudique chasteté<sup>3</sup>. » Ailleurs l'évêque de Milan employait des expressions,

1. Saint Augustin, *sermo* CXII, n° 2, t. 38, p. 1012.

2. *De sancta virginitate*, n° 5 et 6, t. 40, p. 399.

3. Saint Ambroise, *in Luc.* l. II, n° 26, t. 15, p. 1561.

que l'Église nous fait lire dans l'office des vierges : « Traversant les nuages et les airs, s'élevant au-dessus des anges et des astres, la virginité trouva le Verbe de Dieu dans le sein même du Père, et l'y puisa de tout son cœur<sup>1</sup>. »

Par sa pureté, par son amour, comme par deux bras, la reine des Vierges saisit le Fils unique de Dieu, et l'attira en ce monde. Ce fut l'incarnation du Verbe, ce fut le moment où l'Esprit sanctificateur féconda les chastes entrailles de Marie. Le Cantique des Cantiques avait été l'épithalame prophétique de cette union, miraculeuse et féconde, dont le fruit béni est le Sauveur des hommes. A peine était-il conçu, que l'amour de sa Mère pour lui fut plus que séraphique, surpassa l'amour que tous les anges et tous les saints ensemble pouvaient lui témoigner ; il fut réellement divin parce que c'était Dieu même, qui par le cœur de la Vierge aimait son Fils incarné. Des vœux augmentaient encore dans ce cœur virginal la faculté d'aimer, ceux par lesquels il s'était préparé à un enfantement, qui ne pouvait qu'accroître sa virginité. Un fondateur vénérable, tout dévoué à ce saint cœur, dit à ce propos :

« Si le désir que sainte Thérèse avait de plaire à Dieu, l'a portée à s'obliger, par vœu, à faire toujours ce qu'elle connaîtrait être le plus parfait et le plus avantageux pour sa gloire, qui peut douter que la Mère de Jésus, qui l'aimait incomparablement plus que cette sainte, n'ait toujours

1. *De virginibus*, l. I, cap. III, n° 11, t. 16, p. 191. — Brév. commun des Vierges, leçon V.]

fait ce qu'elle savait lui être plus agréable? Or, elle n'ignorait pas que les actions qui se font avec vœu, rendent plus de gloire à sa divine Majesté, que celles qui se font sans vœu; c'est pourquoi il est très probable qu'elle s'était engagée, par vœu, à la pratique de toutes les vertus; et même plusieurs auteurs fort considérables disent qu'elle a fait vœu de virginité, dès le moment de sa conception immaculée<sup>1</sup>. »

O merveille! Par la puissance croissante de l'amour, à une pureté sans tache répond une maternité sans borne. De l'aveu de tous, en enfantant le chef, Marie enfanta les membres, et de même qu'elle nourrit et éleva le Sauveur, elle nourrit et élève tous les sauvés. Elle les enfante par l'immensité de sa miséricorde, elle les nourrit par sa plénitude de grâce, elle les élève par la sublimité de ses exemples. N'est-elle pas pour eux le vivant idéal de toutes les vertus, qui les excite constamment à mieux faire, qui les anime à monter plus haut dans la perfection, et qui leur en donne le courage et la force? Quel beau livre on pourrait écrire sous ce titre : *La Mère de Dieu élevant l'enfant de l'homme!*

On y verrait, sur la terre, dans une parfaite unité de culte, d'amour et de confiance envers Marie, la plus agréable variété quant aux manières dont les différents âges, les différents états, les différents saints se sont inspirés de son souvenir, appuyés sur son intercession, soutenus par

1. Eudes, *le Cœur admirable*,... t. II, l. III, ch. III, p. 105.

le sentiment de sa présence, pour multiplier les actes les plus héroïques, pour rivaliser entre eux et avec elle de miséricorde et de patience, de douceur et d'humilité, de dévouement aux hommes et d'abandon à Dieu. On y entendrait un écho du ciel, quelques notes ou quelques mots de cette hymne de la piété filiale, que les bienheureux y chantent en l'honneur de l'incomparable Vierge, pour la remercier des offices maternels qu'elle remplit à leur égard. Cette hymne est une de celles dont parle la préface de la Nativité, et que les anges et les hommes disent sans fin à la gloire de Dieu, *sine fine dicentes*. A tout instant, chaque nouvel élu qui entre en paradis, y ajoute une strophe nouvelle. La félicité de tous s'accroît de la béatitude de leur commune Mère, qui supplée à ce qui leur manque, et chacun se réjouit de posséder en la divine Marie ce qu'il n'a pas en lui-même, l'un l'auréole de la virginité, l'autre l'auréole du martyr, tous le plus haut degré de splendeur et d'amour.

N'en est-il pas de même, proportion gardée, des vierges sages du cloître ou du monde? En particulier, ne peut-on pas dire de sainte Thérèse et de ses filles : A elles le mariage spirituel, qui les honore et les perfectionne en leur donnant Jésus pour Époux ; à elles la maternité surnaturelle, qui les orne et les enrichit, en leur donnant les âmes pour enfants? Quelques années à peine se sont écoulées, depuis qu'un théologien promu à l'épiscopat écrivit à une austère carmélite : « Étant vierge, épouse et victime, vous deviendrez mère :

vous serez à Jésus *son aide semblable à lui* (Gen. II, 18), pour enfanter de vrais vivants à la vie éternelle<sup>1</sup>. »

Elle-même qu'écrivait-elle dans ses notes intimes? « Il y a quelques mois, Jésus me donnait une grande joie en me disant que l'hostie est vierge; et maintenant il me remplissait de terreur, en me disant qu'elle est mère. Oui, c'est bien vrai, de terreur; car je sentais que cette parole était un appel, et qu'il faudrait changer toutes les joies de la virginité, qui s'épanouit du côté de Dieu seul, et ne vit que de lui et en lui, pour nourrir les âmes et se donner soi-même à elles en nourriture, comme Jésus hostie et mère. Je me suis souvenue de ce que Jésus me disait une fois : L'hostie est à Dieu seul; l'hostie se laisse donner à tous. C'était d'abord l'hostie vierge, et ensuite l'hostie mère. Mais j'ai vu que, pour devenir mère, elle doit être d'abord complètement vierge. Sa vie de vierge doit l'avoir transformée en Jésus, afin qu'elle n'ait que lui à donner, et fasse vivre de ce dont elle vit, c'est-à-dire de Dieu. La virginité nous fait proches de Dieu, et c'est en lui que nous devenons fécondes<sup>2</sup>. »

Un autre jour elle écrivait encore : « J'ai reçu l'impression que Jésus me faisait vierge pour son Père, et que du sein du Père le Saint-Esprit qui est comme sa grâce, venait me rendre mère des âmes pour la gloire de Jésus. Dans ces noces, je

1. Mgr Gay, évêque d'Anthédon, à Xavérine de Maistre, *Vie*, II<sup>e</sup> p., ch. III, p. 316.

2. *Ibid.* ch. IV, p. 391, 392.

ne trouve donc pas Jésus seulement, mais la sainte Trinité tout entière, en laquelle je désire ardemment me perdre... La gloire de la virginité c'est d'être possédée par Dieu, d'être sa chose et mise à part, réservée pour tous ses bons plaisirs. La gloire de la maternité, c'est de posséder Dieu pour le donner. Gloire et joie saintes de Marie, Mère de Jésus et ma Mère, serai-je jamais capable de vous partager avec elle<sup>1</sup> ? »

Elles furent partagées par la vierge d'Avila, par la mère du carmel réformé, qui en reçut une si large mesure, que Jésus même était attiré vers elle et l'honorait de fréquentes apparitions, longtemps avant qu'il lui donnât le titre d'épouse, en un sens exceptionnellement élevé. La préface nous signale celle où il se l'unit plus étroitement, que par les fiançailles spirituelles communes à plusieurs, où il lui accorda le privilège très rare du mariage mystique. « Se montrant à moi, dit-elle, il me donna sa main droite et me dit : « Regarde ce clou : c'est la marque et le gage que dès ce jour « tu seras mon épouse<sup>2</sup>. »

Ne soyons donc point surpris qu'elle ne se soit pas lassée de lire, et de méditer, le Cantique des Cantiques. Elle y puisait des forces nouvelles et une ardeur extraordinaire, pour aimer et servir son divin Époux ; elle en pénétrait les sens profonds, elle en donnait des explications sublimes ; elle avait même fait sur ce chant inspiré un travail complet,

1. *Ibid.* p. 394, 395.

2. *Relacion III, Escritos*, t. I, p. 154. — *Additions*, p. 595.

qu'elle jeta au feu par obéissance, et dont il ne reste que les quatre versets déjà copiés par ses filles. Soyons moins surpris encore qu'elle tienne de Dieu même une maternité si haute et si vaste, que sa fécondité défie le temps et l'espace, qu'elle donne à l'Église de la terre une double famille religieuse, avec une armée d'âmes vaillantes, et qu'elle fait monter au ciel une légion de triomphateurs. Durant sa messe, à la collecte, au moment où les prêtres disent *et Matris nostræ*, plusieurs millions d'âmes, là-haut comme ici-bas, en purgatoire même, s'inclinent avec un respect filial et une pieuse gratitude, en répétant : oui, notre Mère !

N'a-t-elle pas rempli à leur égard les trois offices de la maternité ? Pécheurs, combien parmi vous sont redevenus les enfants adoptifs de notre divin Père, par l'intercession de sainte Thérèse, par l'appui qu'elle a donné, par les grâces qu'elle a obtenues à tous ces hommes apostoliques, qui travaillèrent à votre conversion, et pour lesquels elle habitua ses fils et ses filles à tant se mortifier et prier ? Justes, qui de vous ne lui doit un peu de ce pain de la céleste doctrine, qui vous est rompu dans la chaire et au confessionnal, et qui nourrit vos âmes ? Pour vous, comme pour eux, les prédicateurs et les directeurs tirent d'utiles enseignements et de vives lumières, de la lecture de ses écrits, de l'étude de sa spiritualité. Une carmélite m'écrivait un jour avec raison : « Si tous les prêtres étudiaient sainte Thérèse, quel bien ils feraient ! » L'un d'eux l'étudia, l'un d'eux même lui dit : « Je vous choisis, après Marie, pour ma



Mère de prédilection, *vi eleggo, dopo Maria, per mia particular Madre*<sup>1</sup>. Quel bien a-t-il fait? Quel nom porte-t-il? Il a fondé, par son dévouement, une nombreuse famille d'apôtres zélés; il a mérité, par sa doctrine, qu'on le proclamât docteur de l'Église universelle; ses ossements, ses images, ses moindres reliques, reçoivent en tous lieux un culte public; partout on l'honore, partout on l'invoque sous le nom de saint Alphonse de Liguori.

Saints et saintes du ciel, vous comptez dans vos rangs une légion d'âmes d'élite, qui choisirent aussi Thérèse de Jésus pour leur Mère spéciale, et qui conquièrent héroïquement les palmes de la gloire, sur les champs de bataille de la vertu, avec son aide et par ses exemples. Tous ensemble vous la bénirez éternellement de la sollicitude maternelle, qu'elle déploya pour élever les autres jusqu'ou elle s'élevait elle-même, à la hauteur de son divin Époux.

Quelquefois une âme qui tient plus de la colombe que de l'aigle, qui n'ose prendre son essor et, par un vol hardi, s'élancer vers les sommets de la perfection, m'a dit ou écrit timidement et presque en rougissant : « Ce que je préfère, c'est la vertu pratique, je n'ai aucun goût pour la vertu mystique. J'aime à voir dans la vie des saints, comme dans la vie des personnes qui m'entourent, la lutte de la nature et le triomphe de la grâce : cela m'encourage, moi pauvre rien, qui suis pétrie de défauts, de misères et d'imperfections. Je ne puis

1. Spis. *Du culte...* p. 76.

prendre modèle sur des âmes, dans lesquelles la vertu semble couler de source, à moins que ce fleuve de paix, de patience, de douceur, d'humilité, n'ait jailli du roc vif qu'à la suite de laborieux et héroïques efforts. »

J'ai l'habitude de répondre : A ce point de vue, sainte Thérèse peut encore être votre mère ; car il y a en elle, outre le docteur mystique, un des esprits les plus pratiques qui aient servi l'Église militante dans ces derniers siècles. Lisez le récit de ses fondations, lisez ses lettres : vous l'y verrez descendre du ciel, comme le Verbe fait chair, sans cesser de contempler son divin Père, pour se mêler à ses frères et à ses sœurs de la terre, pour éprouver leurs tentations, s'environner de leurs infirmités, endurer leurs souffrances, partager leurs combats, travailler péniblement avec eux à la réforme du carmel, à la sanctification des prêtres, au salut des âmes. Quoi de plus imitable et de plus admirable tout ensemble, que la manière dont elle se prépara à son titre d'épouse et de mère, par sa résignation dans une longue maladie, par sa fidélité constante à ses vœux de religion, par son vœu nouveau de faire en toutes choses le plus parfait, et surtout par les ardeurs de son zèle apostolique !

La virginité qui rivalise avec les anges, ne se contente ni de la chasteté du corps, ni de l'innocence de l'âme : elle monte plus haut, elle s'étend plus loin, que la pureté des sens et l'humilité de l'esprit. Comme autrefois de jeunes martyres se jetèrent elles-mêmes dans les flammes, pour échap-

per au contact impur des bourreaux ; ainsi la virginité de Thérèse, revenue à la ferveur, prit un élan sublime et se précipita au foyer de l'amour, dans le cœur même de Dieu, dont une étincelle suffit pour allumer, en toute âme juste et généreuse, un incendie qui éclaire ses pensées, qui enflamme ses sentiments et consume sa vie. On peut essayer de concevoir la largeur et la longueur, la sublimité et la profondeur de cette charité divine (Eph., III, 18) ; mais personne n'a pu ni ne pourra mesurer l'étendue de ce foyer, où l'âme virginale se perd et se retrouve, déploie ses ailes ou les replie, prend son vol ou reste en repos, pour écouter des voix mystérieuses, qui lui révèlent les desseins du Seigneur, et lui font entrevoir l'avenir.

Telle fut au XV<sup>e</sup> siècle la vierge de Domrémy, qui avait fait de son brûlant amour de Dieu une chaîne d'or<sup>1</sup>, pour réunir toutes ses autres vertus en un faisceau, en un bouquet. Pendant qu'elle priait seule et silencieuse, au pied des autels, des voix lui disaient au cœur : Jeanne, le trait caractéristique de ta charité sera le dévouement à la patrie ; tu seras soldat, tu seras martyr, mais honorée plus tard par tout un peuple comme sa libératrice... Telle fut au XVI<sup>e</sup> siècle la vierge d'Avila, qui avait tout offert à Dieu avec joie dans la simplicité de son cœur (I. Paralip. XXIX, 17). Pendant qu'on la croyait morte, elle entendit des voix qui lui dirent :

1. *Grande vie des saints*, la vénérable Jeanne d'Arc, 30 mai t. X, p. 724.

Thérèse, le trait caractéristique de ta charité sera le dévouement à l'Église ; tu seras épouse, tu seras mère, puis honorée de tous comme une sainte<sup>1</sup>...

Une française et une carmélite comme vous, ma révérende Mère, peut-elle voir de mauvais œil que je rapproche ainsi ces deux souvenirs glorieux, ces deux vierges héroïques ? Toutes deux se ressemblaient dans leur vif amour de Dieu, et dans leur tendre compassion pour le prochain ; toutes deux aimaient la France, l'une jusqu'à combattre et mourir, pour en chasser les Anglais qui la tenaient asservie, l'autre jusqu'à réformer son ordre, en y multipliant les austérités et les prières, pour la délivrer des hérétiques qui la ravageaient<sup>2</sup>. Toutes deux avaient l'humeur joyeuse, le visage franc et ouvert ; toutes deux étaient affectueuses, secourables et patientes ; toutes deux admiraient les beautés de la nature, et se plaisaient dans la solitude ; toutes deux parlaient volontiers de leur Mère du ciel, et lui prouvaient leur filiale confiance par de fréquentes prières. L'une et l'autre enfin se purifiaient souvent, à la piscine de la pénitence, par la confession la plus entière ; l'une et l'autre allaient ensuite s'embraser d'amour, au divin foyer, par la communion eucharistique.

En attendant que nous montions dans son paradis, Notre-Seigneur ne descend-il pas tous les jours dans nos églises, pour y allumer ou entretenir le

1. *Histoire de sainte Thérèse*, ch. V, t. I, p. 95.

2. *Le chemin de la perfection*, ch. I, p. 7.

feu, qu'il était venu apporter sur la terre (Luc., XII, 49) ? L'autel c'est le foyer de Dieu mis à notre portée ; les charbons en sont des hosties, et l'attiseur en est le prêtre. Quels doux et précieux souvenirs viennent, pour tout enfant du carmel, se grouper autour de ce foyer ? Quel délicieux sujet ils offrent à ses considérations durant la messe, du moins durant cette messe de sainte Thérèse, qui ravive toutes les gloires de sa famille, et les fait resplendir d'un éclat nouveau ! N'est-ce pas dans une étroite chapelle de communauté, comme la vôtre, que la maternité universelle de votre réformatrice, qui atteint depuis longtemps son plein midi dans le ciel, eut autrefois son humble et gracieuse aurore ?

Le sanctuaire vous rappelle que ce fut en pareil lieu, après avoir reçu la communion de la main de saint Jean de la Croix, que la vierge d'Avila, plus heureuse que celle de Domrémy, reçut les droits et les qualités d'épouse de Jésus, au sens le plus élevé du mot, et que le symbole sanglant de la souffrance, un clou, lui fut présenté comme la marque et le gage de l'attachement<sup>1</sup>.

La table sainte vous remet en mémoire comment cette épouse, virginale et privilégiée, devint votre Mère par son union même avec son divin Époux, dans le sacrement d'amour. « Un jour, dit-elle, au moment où je venais de communier, Notre-Seigneur me commanda expressément de m'employer, de toutes mes forces, à l'établissement de

ce monastère, me donnant la formelle assurance qu'il réussirait... Cette maison serait une étoile, qui jetterait une grande splendeur<sup>1</sup>. »

L'autel ne vous permet pas d'oublier que de là jaillirent les grâces extraordinaires, qui portèrent votre héroïque Mère au plus haut degré de la sainteté. Ne devez-vous pas répéter pour elle ce que l'Église dit, pour un de ses contemporains et compatriotes qui fut canonisé le même jour, pour saint Ignace ? Les sacrés mystères sont la source de toute sainteté, *omnis sanctitatis fontem*. O Dieu, qui l'avez établie, faites qu'elle nous sanctifie nous-mêmes en toute vérité, par les mérites de votre Fils Notre-Seigneur que nous vous offrons, et par les suffrages de l'âme sainte que nous fêtons<sup>2</sup>.

L'hostie même, surtout l'hostie, que ne vous dit-elle pas durant la messe ? C'est moi qui suis l'auteur de la sainteté, c'est moi qui suis la source de toutes les grâces, *fons omnium gratiarum* ; remontez le cours des autres sacrements, vous verrez qu'ils sortent tous de moi comme autant de ruisseaux<sup>3</sup>. La maternité spirituelle sort aussi de mon Cœur, par les grâces spéciales qui l'alimentent, et elle y revient chargée de mérites, en m'amenant les enfants de Dieu. Vous me devez la mère de vos âmes...

Dans mon premier volume sur le Cœur eucharistique, j'ai montré en lui non seulement le cœur

1. *Vie par elle-même*, ch. XXXII, p. 405.

2. *Missel*, 31 juillet, secrète.

3. *Catechismus ad parochos, de sacramento eucharistiæ*, n° 1 et 47.

d'un ami, le cœur d'un époux, le cœur d'un Dieu, mais encore le cœur d'une mère. Avec quelle perfection n'en remplit-il pas tous les offices? Avec quelle générosité n'aide-t-il pas les autres à les remplir? Le R. P. Chevalier, en son excellent livre intitulé *le Sacré Cœur*, cite ce mot du marquis de Vauvenargues: « C'est du cœur que viennent les grandes pensées<sup>1</sup>. » Oui, historiquement, les heureuses conceptions et les vastes projets, qui tendent à la plus grande gloire de Dieu et au plus grand bien de l'humanité, viennent d'un cœur héroïque, viennent de son union avec le divin Cœur au saint Sacrement.

Qui conduit ensuite à maturité ces conceptions et ces projets? Qui donne la force de les enfanter, de les réaliser au dehors? le plus aimant et le plus courageux de tous les cœurs, celui qui s'était si parfaitement identifié avec le cœur de saint Paul, qu'il disait par la bouche de l'Apôtre: *Iterum parturio*, j'enfante de nouveau, j'enfante toujours (Gal. IV, 19). Voyez-moi sur l'autel m'immoler et mourir à toute heure, pour donner à Dieu des enfants qui ressemblent à son premier-né, pour les faire à son image par la vertu de mon sacrifice.

Qui nourrit nos âmes? Qui fait vivre nos œuvres? Tandis que les mères confient leurs enfants à des nourrices, Jésus tient dans la maison de Dieu une table toujours ouverte où, pour nous préserver ou nous guérir de l'anémie morale, il

1. *Le Sacré Cœur de Jésus*, t. II, ch. 1, n° IV, p. 162 de la 3<sup>e</sup> édition.

sert sa chair en nourriture et son sang en breuvage, où il nous invite et nous presse de venir, par cette magnifique promesse : « Comme je vis par mon Père, quiconque me mange vivra par moi (Joan., VI, 58). » Toutes les âmes pieuses vivent de l'autel, aussi bien que le prêtre, et c'est par elles, par la générosité croissante qu'il leur inspire, que Jésus-Hostie entretient et fait prospérer toutes les grandes œuvres catholiques.

Enfin qui nous élève ? Qui est assez puissant pour élever jusqu'au Très-Haut l'humble fils de la poussière ? Celui qui descendit du ciel pour nous élever, Celui qui en descend tous les jours pour nous tracer, par ses exemples, la formule de la charité : Descendre soi-même pour élever autrui. La préface de la messe peut donc bien dire à tous les assistants *Sursum corda*, les cœurs en haut ! car tous y ont à leur disposition la plus grande force ascensionnelle, qui puisse élever leurs cœurs, leurs sentiments et leurs pensées, leurs actes et leurs intentions, leurs vertus et leurs mérites, jusqu'au Seigneur, jusqu'à Jésus remontant au ciel, jusqu'au Juge du dernier jour, jusqu'au Roi de l'éternelle gloire.

Ah ! ma révérende Mère, en contemplant ses tranquilles abaissements sur l'autel, quand vous pourrez assister à la messe, représentez-vous l'effrayante majesté de son tribunal, et remerciez-le de ce qu'il daigne se faire votre hostie avant d'être votre juge. Après l'avoir adoré sur le trône de son supplice, levez les yeux et considérez-le sur le trône de la félicité, ayant à droite sa divine Mère,



à gauche votre Mère séraphique. Tous trois vous y ont devancée, tous trois vous y préparent une place, tous trois veulent élever plus tard votre âme jusqu'à eux, et dès maintenant votre cœur jusqu'à leurs cœurs. Redites donc à votre bienheureuse Mère ce que l'Église dit à son glorieux Époux : Soyez la borne, soyez le but que nos cœurs atteignent, *sis meta nostris cordibus*<sup>1</sup>.

Si je me suis un peu écarté de l'ordre historique suivi par la préface, si j'ai parlé du mariage mystique qui n'eut lieu qu'en 1572, avant d'exposer la transverbération du cœur qui remonte à 1559, c'est moins pour imiter Grégoire XV, qui fit de même dans la bulle de canonisation<sup>2</sup>, c'est moins aussi pour témoigner plus d'égards à la Vierge Marie, qui fut épouse du Saint-Esprit et mère de Dieu, trente-trois ans avant la transfixion de son âme par un glaive de douleur sur le Calvaire, que ce n'est pour mieux vous instruire, vous consoler et vous réjouir, vous et vos filles, en vous faisant mieux entendre que la fécondité maternelle est commune à toutes les vierges chrétiennes, principalement à celles qui, comme vous, sortent de leur famille pour entrer dans le cloître, et qui montent les degrés de l'apostolat, à mesure qu'elles gravissent les hauteurs du carmel. Longtemps avant la célébration de son mariage spirituel avec le Sauveur des âmes, plusieurs années même avant la transverbération physique de son

1. Brév. Ascension, hymne de laudes.

2. *Hist. de sainte Thérèse*, t. II, p. 472.

cœur par un séraphin, sainte Thérèse était déjà épouse et mère, épouse de Jésus par ses vœux, mère des âmes par son zèle. N'en est-il pas ainsi de toutes les vierges religieuses ?

Pour elles, pour vous, pour vos filles et vos sœurs, la maternité des âmes est une greffe divine, qui vient s'enter sur leur virginité et qui vit de sa sève, pour se couvrir de fleurs immerces-sibles, exhaler de célestes parfums, et produire d'innombrables fruits de salut. La plante a beau rester immobile dans un parterre, les fleurs s'ouvrent et le parfum s'en répand au loin : de même les plus belles plantes de virginité ne quittent pas un instant le sol béni du carmel, où Dieu les transplanta et les fait fleurir ; mais la bonne odeur de Jésus-Christ qu'elles exhalent par leurs vertus, sort du cloître, assainit aux environs l'atmosphère morale, pénètre même au loin dans le cachot du condamné qui maudit ses juges, dans le cœur du malheureux qui murmure contre la providence, dans l'âme du désespéré qui est tenté de suicide : elle les imprègne de confiance en la miséricorde, elle leur fait respirer avec la grâce du repentir l'espoir du pardon, elle les ressuscite et les ramène à Dieu, comme l'enfant prodigue à son père, qui disait que son fils était mort, que son fils était perdu (Luc., XV, 32).

J'ai été souvent charmé par l'harmonie que je remarquais, entre les sentiments de saint Ignace et ceux de sainte Thérèse. Elle est mère comme il est père, avec la même ardeur de zèle que rien ne refroidit, avec la même puissance de volonté que

rien ne lasse. Elle pensait, comme lui, que le fruit de toute une vie de travaux et de souffrances apostoliques serait assez grand, quand même on n'empêcherait qu'un seul péché<sup>1</sup>. Elle préférerait, comme lui, à la joie de mourir tout de suite avec l'assurance d'entrer dans la gloire du ciel, la douleur de vivre sur la terre, dans l'incertitude de son salut, en s'appliquant au service de Dieu et au salut du prochain<sup>2</sup>, quand même on ne sauverait qu'une seule âme. Ce douloureux enfantement d'une âme, cette laborieuse maternité, a tant de prix pour ses filles, qu'en vous en parlant j'ai laissé courir ma plume, trop longuement hélas! comme toujours, mais en priant Dieu de la conduire si bien, qu'elle gravât de plus en plus dans vos cœurs la résolution d'aider les fils d'Ignace, et les autres missionnaires, à gagner des âmes à Notre-Seigneur. L'apostolat est le même, les manières de l'exercer sont seules différentes, mais se complètent l'une l'autre.

Pour ma part, lâche prédicateur de l'Évangile, inhabile semeur de la sainte parole, si jamais j'ai rendu à Dieu ce qui est à Dieu, des âmes, si je lui ai ramené quelqu'un de ses enfants égarés, c'est uniquement par l'effet des prières et des austérités de ces vierges, de ces mères, de ces hosties vivantes, silencieuses et cachées dans leur cellule, comme leur invisible Époux dans son tabernacle. Vous le savez, que de fois je leur ai dit : Je ne

1. *Thesaurus spiritualis societatis Jesu*, Avignon 1845, p. 615, sententiæ, n° XX.

2. *Brév.* 31 juillet, leçon VI.

fais que le bruit, c'est vous qui faites le bien ! Parce que vous priez pour ceux qui ne prient pas, parce que vous aimez pour ceux qui n'aiment plus, parce que vous vous mortifiez pour ceux qui ne veulent que jouir, combien d'âmes renaissent à la vie de la grâce et sont vos filles en Dieu ! combien naîtront à la vie de la gloire, et au ciel vous diront : Ma mère ! combien qui sans vous eussent gémi sous le poids de l'éternelle malédiction, seront bénies de Dieu et vous béniront vous-mêmes éternellement !

### III. — LA TRANSFIXION DU COEUR.

La préface dit de sainte Thérèse que le Seigneur Jésus l'embrasa plus encore, par la vision d'un ange qui lui transperçait le cœur, avec un dard enflammé. L'offertoire nous y avait préparés, et pour en justifier les paroles vos pères nous avaient dit : Regardez le groupe du Bernin qui représente la transverbération. Laissez-moi donc, ma révérende Mère, considérer d'abord cette sculpture tant admirée autrefois, tant critiquée de nos jours ; il me suffira d'ajouter ensuite quelques lignes sur le fait lui-même.

Louis Veuillot, en 1859, portait sa critique uniquement sur le travail de l'artiste ; mais cette critique était un jugement sommaire, une sentence de mort, qui exigeait une exécution capitale et rapide, la destruction. « *A Santa-Maria della*

*Vittoria*, disait-il, se font chaque année de solennelles actions de grâces, pour la délivrance de Vienne par les armes de Jean Sobieski. L'église est de marbre et d'or. On y voit encore appendus les étendards pris sur les Musulmans. Dans cette belle et gracieuse église, je voudrais une chose de moins et une chose de plus. Je voudrais expulser le chef-d'œuvre de Bernini, qui frétille au-dessus de l'un des autels, ce fameux groupe de sainte Thérèse et du prétendu Amour Divin. Qu'on le vende à quelque russe. Il serait mieux d'en faire de la chaux. Je souhaiterais ensuite qu'une inscription marquât le confessionnal où, durant trente années, se confessa la vénérable Anna-Maria Taïgi. Ce confessionnal, c'est l'enclume sur quoi Dieu forgea une âme sainte, un acier plus victorieux que la noble épée de Jean Sobieski<sup>1</sup>. »

Paul Rousselot est moins sévère ; il ne conseille ni l'anéantissement ni l'expulsion de ce haut relief, et sait même, en blâmant le sculpteur, exalter la sainte. « Leibnitz, dit-il, tenait ses écrits en grande estime. Qu'on ne la décore pas du bonnet de docteur, comme certains de ses portraits, je ne demande pas mieux ; mais qu'on lui fasse plus d'honneur que ne lui en a fait le Bernin, qu'on ne la rapetisse pas à des proportions inintelligentes. La sainte Thérèse de l'histoire, celle que ses contemporains ont vue à l'œuvre, celle qui ressort de ses propres écrits, cette haute intelligence, ce

1. *Le parfum de Rome*, liv. VIII, ch. IX, t. II, p. 56 de la 10<sup>e</sup> édition.

grand cœur, cette femme héroïque, supportant le froid, la pauvreté, la fatigue, la maladie, travaillant de ses mains, je ne la reconnais pas dans le marbre, plus profane que chrétien, de l'église *della Vittoria*. Cette patricienne romaine du xvii<sup>e</sup> siècle, à la pose affaissée, aux traits languis, aux yeux noyés d'une ivresse plus humaine que divine, trop belle et trop jeune, visitée par un ange trop jeune et trop beau, attendant le Dieu, *Deus, ecce Deus*, palpitant, presque évanouie, sous la voluptueuse angoisse de l'extase, est peut-être une élève de Molinos : elle n'est pas la personnification du mysticisme héroïque de l'Espagne<sup>1</sup>. »

Henri Taine, au contraire, en 1864, fit l'éloge du marbre et, en sa qualité de libre-penseur, feignit de ne voir dans l'austère réformatrice qu'une femme passionnée, une adepte du quiétisme impur. J'ai presque honte de citer ses paroles, mais elles vous prouveront combien l'incroyance fausse l'esprit et le goût. Pas un mot pour prévenir le lecteur que les louanges prodiguées au statuaire, mettent l'œuvre en complète contradiction avec la sainte canonisée par l'Église. Pas un hommage au séraphin du carmel, si ce n'est un trait de ressemblance avec le fondateur de la compagnie de Jésus, signalé dans ce contraste : « Tandis que l'Espagne exaltée se consumait dans son catholicisme, comme un cierge dans sa flamme, et par ses peintres, par ses poètes,

1. *Les mystiques espagnols*, ch. IX, n<sup>o</sup> II, p. 370, 371.

prolongeait l'enthousiasme fiévreux, dont saint Ignace et sainte Thérèse avaient brûlé, la sensuelle Italie, ôtant les épines de la dévotion, la respirait comme une rose épanouie, et dans les belles saintes de son Guide, dans les séduisantes Madeleines de son Guerchin, dans les gracieuses rondeurs et les chairs riantes de ses derniers maîtres, accommodait la religion aux douceurs voluptueuses de ses mœurs et de ses sonnets<sup>1</sup> ». Lisez maintenant, vous vous expliquerez mieux l'erreur et l'injustice :

« Nous sommes revenus par Santa-Maria della Vittoria, pour voir la sainte Thérèse du Bernin. Elle est adorable : couchée, évanouie d'amour, les mains, les pieds nus pendants, les yeux demi-clos, elle s'est laissée tomber de bonheur et d'extase. Son visage est maigri, mais combien noble ! C'est la vraie grande dame qui a séché « dans les feux, dans les larmes », en attendant celui qu'elle aime. Jusqu'aux draperies tortillées, jusqu'à l'alanguissement des mains défaillantes, jusqu'au soupir qui meurt sur ses lèvres entr'ouvertes, il n'y a rien en elle ni autour d'elle, qui n'exprime l'angoisse voluptueuse et le divin élancement de son transport. On ne peut pas rendre avec des mots une attitude si enivrée et si touchante. Renversée sur le dos, elle pâme, tout son être se dissout ; le moment poignant arrive, elle gémit ; c'est son dernier gémissement, la sensation est trop forte.

« L'ange cependant, un jeune page de quatorze

1. *Voyage en Italie*, tome I, p. 299 de la 5<sup>e</sup> édit. VIII, les églises.

ans, en légère tunique, la poitrine découverte jusqu'au-dessous du sein, arrive gracieux, aimable; c'est le plus joli page de grand seigneur, qui vient faire le bonheur d'une vassale trop tendre. Un sourire demi-complaisant, demi-malin, creuse des fossettes dans ses fraîches joues luisantes; sa flèche d'or à la main indique le tressaillement délicieux et terrible, dont il va secouer tous les nerfs de ce corps charmant, ardent, qui s'étale devant sa main. On n'a jamais fait de roman si séduisant et si tendre.

« Ce Bernin, qui me semblait si ridicule à Saint-Pierre, a trouvé ici la sculpture moderne, toute fondée sur l'expression, et pour achever, il a disposé le jour de manière à verser, sur ce délicat visage pâle, une illumination qui semble celle de la flamme intérieure, en sorte qu'à travers le marbre transfiguré qui palpite, on voit luire, comme une lampe, l'âme inondée de félicité et de ravissement.

« Le commentaire d'un pareil groupe est dans les traités mystiques contemporains, dans ce célèbre *Guide* de Molinos, réimprimé vingt fois en douze ans, et qui de palais en palais, dans cette Rome inoccupée, conduisait les âmes, par les sentiers embrouillés d'une spiritualité nouvelle, jusqu'à l'amour sans amant, et de là plus loin. <sup>1</sup> »

Non, non, le commentaire du chef-d'œuvre de Bernini n'est pas dans les écrits de Molinos; il est dans les œuvres de sainte Thérèse, principalement

1. Taine, *ibid.* p. 298, 299.



dans ce XXIX<sup>e</sup> chapitre de sa *Vie*, qu'un apôtre du naturalisme ne lit ni ne consulte. Il y verrait que la future réformatrice n'était ni pâmée ni couchée, avant l'apparition du messager céleste, mais qu'elle travaillait ou priait dans sa cellule, au monastère de l'Incarnation d'Avila. Il y verrait que cette apparition se renouvelait de temps en temps, *algunas veces*, et que chaque fois aussi l'ange frappait le cœur à plusieurs reprises, *algunas veces*. Il y verrait que l'instant du plus brûlant amour, comme de la douleur la plus cuisante, était moins celui où le dard traversait le cœur et s'enfonçait jusqu'aux entrailles, que le moment où il semblait les emporter avec lui en se retirant, *al sacarle me parecia las llevaba consigo*. Aussi est-ce le moment choisi par le sculpteur.

Le séraphin vient de retirer de la blessure déjà faite le dard ou le javelot, et il se prépare à l'enfoncer encore une fois : de là le geste de sa main droite, qui recule pour mieux frapper ; de là l'expression de sa figure, une admiration compatissante, sans aucun mélange de curiosité maligne, puisqu'il est habitué à honorer d'une pareille faveur l'héroïque carmélite. Enfin, s'il avait lu le récit fait par elle-même, M. Taine y aurait reconnu cette simultanéité de sentiments divers, que le statuaire s'est efforcé de reproduire sur le marbre : un grand amour de Dieu, *amor grande de Dios*, une excessive suavité, *excesiva suavidad*, une grandissime douleur, *grandisimo dolor*<sup>1</sup>, en un

1. *Escritos*, t. I, p. 89, libro de su vida, capitulo xxix.

mot quelque chose qui tient tout à la fois du bienheureux dans le ciel, et du martyr sur la terre.

On ne comprend bien l'œuvre du Bernin, qu'en se rappelant la succession des coups frappés par l'ange, et la simultanéité des impressions ressenties par Thérèse. L'honneur de l'artiste est d'avoir fait effort, pour rendre toutes ces choses, et les louanges comme les reproches que lui adressent des critiques, qui n'ont point étudié le prodige, prouvent qu'il n'est pas resté trop au-dessous de sa tâche. Est-ce à dire pour cela que son groupe soit sans défaut? Assurément non : le maniéré y domine plus que la simplicité, et l'humain efface un peu le séraphique.

Mais d'abord quelqu'un pourrait-il exprimer parfaitement sur la pierre, le bois ou la toile, tout ce que cette transverbération eut de céleste? Je ne le pense pas, et j'étends aux beaux-arts la pensée si juste d'un pieux et célèbre auteur: « A toute perfection, en cette vie, est annexée quelque imperfection<sup>1</sup>. » De même que nous avons les défauts de nos bonnes qualités, ainsi ce que nous faisons de mieux, est toujours imparfait par quelque endroit. Dieu seul est en lui-même la perfection absolue.

Ensuite quelqu'un pourrait-il rendre complètement, en une seule et même sculpture, en un seul et même tableau, la simultanéité ou la succession des sentiments opposés? L'incomplet est plus fréquent encore que l'imparfait, dans les arts du des-

1. *Imitation de Jésus-Christ*, l. I, ch. III, n° 4.

sin. Le dessinateur, comme le photographe, ne saisit et n'exprime qu'un moment fugitif, qu'une pose, qu'un geste, qu'un acte, qu'un sentiment, qui a passé aussi vite que le vol de l'oiseau, ou la pensée de l'homme. Il lui faut même une très grande habileté pour rendre, par le contraste des expressions, le contraste des impressions simultanées.

Presque toutes nos *Piétà*, nos représentations de la transfixion de Marie, de Notre-Dame des Sept-Douleurs, soit debout devant la croix, soit assise et tenant sur ses genoux le crucifié déjà mort, n'expriment bien que le supplice d'une mère, avec sa dignité dans le malheur. Mais peuvent-elles donc rendre ce que l'Église nous apprend du bonheur de Marie, en la communion de sa messe : « *Felices sensus beatæ Mariæ*, heureux les sens de la Vierge Mère qui, sans mourir, méritèrent la palme du martyr sous la croix du Seigneur ? » Peuvent-elles nous donner une idée de ce que nous dit son office, en l'antienne de la première leçon : « *Piis, o Virgo, spectas*, ô Vierge, vos pieux regards contemplent en lui moins la lividité des plaies, que le salut du monde ? » Mille fois non. Devant une de ces *Piétà*, dans une chapelle mortuaire aux riches tombeaux, à Rome, je me rencontrai un jour avec un statuaire, qui me fit remarquer la difficulté déjà si grande d'exprimer en même temps la vierge et la mère, de donner à Marie quelque chose de virginal et de maternel tout ensemble, particulièrement dans l'œil et le regard.

Vous me direz, ma révérende Mère, que ce qui est impossible au ciseau, au burin, au pinceau, est facile à l'orateur, à l'historien, au poète ; qu'en multipliant les mots écrits ou prononcés, on finit toujours par rendre la succession des sentiments, comme celle des pensées et des actes, et même l'opposition ou le contraste des impressions simultanées. Là encore pourtant se rencontre une grande difficulté, celle de sentir complètement ce qu'un autre cœur éprouva. Quand ce cœur est héroïque, séraphique ou divin, comment pourrions-nous l'égaliser en sensibilité, nous élever à sa hauteur, reproduire en nous ce qu'il y avait de sublime en lui ? Lors même que nous y parviendrions, il n'en est pas des splendeurs du ciel comme des ombres de la terre : fût-on un saint Paul admis à les voir, on manque de termes pour les exprimer (II Cor., XII, 4) ; il n'en est pas de la sublimité des sentiments, comme de la clarté des idées, et on ne peut appliquer toujours à la première ce que Boileau affirmait de la seconde :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots pour le dire arrivent aisément <sup>1</sup>.

Prenez pour exemple un chant sacré qui tient à notre sujet, et qui fait depuis plusieurs siècles l'admiration des hommes, le *Stabat Mater*. L'auteur qu'on croit aujourd'hui avoir été un franciscain, le bienheureux Jacopone, mort à Todi en 1306, nous peint d'un mot l'héroïque attitude de Marie

1. *Art poétique*, chant I, vers 153, 154.

devant la croix de Jésus; puis il nous montre, dans la transfixion de son âme, l'accomplissement de la prophétie du vieillard Siméon (Luc, II, 35). Dans la première partie, il épuise le vocabulaire de la douleur; pour essayer de nous dire et les causes et l'intensité des souffrances de la Vierge. Dans la seconde partie, qui est la plus belle prière que je connaisse après le *Pater*, il nous fait demander pour nous-mêmes l'amour et la douleur, l'union avec Jésus et Marie dans leur supplice.

Mais il ne nous montre pas la croix du Fils se transfigurant aux yeux de la Mère, cessant d'être un bois mort et infâme, pour devenir un arbre fécond et noble, la vigne vivante et véritable, *vitis vera* (Joan. XV, 1), le cep divin qui étend ses rameaux sur toutes les contrées, et qui produit partout des fruits de salut. Il ne nous dit rien de ces vues de l'avenir, que Marie prenait du Calvaire; rien de la joie qu'elle goûtait, comme Mère d'adoption ou corédemptrice du monde, pour tous les élus; rien de ses espérances, soutenues par une foi vive en la prochaine résurrection du crucifié; rien du spectacle anticipé de ce corps glorieux, dont les blessures se transforment ici en sources de grâce et d'amour, qui multiplient pour nous les fraîches oasis dans le désert de l'exil, là en foyers de lumière et de félicité, qui nous guident et nous attirent jusqu'au seuil de l'éternelle patrie. Ce rien, ce silence, voilà l'incomplet, toujours cet incomplet qui est la signature la plus lisible, que l'homme mette au bas de ses œuvres.

Pour suppléer à cet incomplet, à ce silence du

*Stabat*, le cardinal Marc Vigerius, frère mineur, évêque de Sinigaglia, mort en 1516, recourait à un chant inspiré, à la première poésie chrétienne, que le Saint-Esprit aurait pu signer, puisqu'il en est le véritable auteur, bien que ce cantique soit sorti de la bouche et du cœur de Marie<sup>1</sup>. Incapables que nous sommes de deviner, par nous seuls, les sentiments simultanés ou successifs qui occupèrent, durant trois heures, son âme virginale et maternelle, au pied de la croix de Jésus expirant, nous ne pouvons mieux faire que de supposer qu'ils furent ceux-là mêmes, qu'elle avait éprouvés aussitôt après l'incarnation, et qu'elle exprima devant sainte Élisabeth avec ce même accent, qui avait fait tressaillir de joie le futur précurseur, dans le sein de sa mère (Luc, I, 41). Le *Magnificat* complète le *Stabat*, et achève de nous livrer l'âme entière de Marie, avec ses craintes et ses espérances, avec ses douleurs et ses allégresses, avec sa foi en la justice et sa confiance en la miséricorde, avec ses humiliations présentes et ses gloires à venir.

Où le *Magnificat* ainsi compris, et le *Stabat* lui-même, sont-ils le mieux à leur place ? Où convient-il le plus de les réciter ou de les chanter ? partout où s'accomplit le sacrifice de Jésus, soit en son corps réel, soit en ses membres mystiques, soit dans son sacrement, c'est-à-dire au Calvaire, au lit de mort et au pied de l'autel. Heureux qui peut les méditer au lieu même où la croix fut

1. Dans la *Summa aurea*, de Migne, t. X, p. 1270-1279.

plantée, où le sang de l'Homme-Dieu coula, où son Cœur fut percé d'un coup de lance ! Un tel bonheur est une compensation suffisante, aux longues fatigues d'un pèlerinage en Terre Sainte. Mais je me borne à vous le laisser entrevoir, puisque votre vœu de clôture vous enlève tout espoir d'en jouir.

Sur un lit de souffrance, combien le chant du franciscain et le cantique de la Vierge ont de charmes, pour l'âme vertueuse que la maladie tient captive, et attache à la croix ! Sur le point de mourir, pour mieux unir leur sacrifice à celui du Sauveur, pour être comme Jésus assistés par Marie, d'illustres chrétiens voulurent qu'on chantât, à leur chevet d'agonie, le *Stabat Mater*. Ainsi le voulut près de Nantes, en 1485, la bienheureuse Françoise d'Amboise, duchesse de Bretagne et fondatrice des carmélites des Couëts qui, pour en perpétuer la mémoire, écrivirent dans leurs constitutions : « Tous les vendredis de l'année, excepté le temps paschal, on chantera le *Stabat*.<sup>1</sup> » Ainsi le voulut à Barcelone, en 1702, un saint prêtre, le bienheureux Oriol. Ainsi le voulut à Paris, en 1863, la mère Marie-Thérèse, qui avait fondé l'Adoration Réparatrice, et devait tant au carmel.

Le souvenir seul de ce chant sacré entretint ou réveilla la foi, dans l'âme d'un compositeur fameux. Quand Rossini était mourant à Passy, le nonce du pape, Mgr Chigi, le pressa de songer au salut de

1. Règle et constitutions des religieuses carmélites des Couëts, p. 24, Nantes, 1755.

son âme. Ah ! répondit-il, qui a mis le *Stabat* en musique a la foi, *chi ha musicato lo Stabat, ha fede*<sup>1</sup>. Et pour se réconcilier avec Dieu, il fit appeler un excellent prêtre, qu'il avait en parfaite estime, M. l'abbé Gallet.

Si le *Stabat* vous paraît trop long ou trop triste, ma révérende Mère, contentez-vous du *Magnificat*, et aux heures où le mal vous laisse quelque liberté, prenez votre crucifix, tenez-le dans vos mains, et en le regardant dites avec amour : Mon âme magnifie, exalte, agrandit le Seigneur, que les impies de nos jours rapetissent jusqu'à n'en faire qu'un homme, de même que les juifs le ravalèrent jusqu'à le confondre avec les scélérats... Méditez chaque pensée, appliquez chaque mot : un nouvel horizon s'ouvrira devant votre intelligence, la provision de courage se renouvelera dans votre volonté, la compassion pour votre Époux tout meurtri vous rendra moins sensible à vos propres maux, fera même distiller sur votre cœur le baume de la consolation et l'huile de la joie.

Pour la plupart des hommes en tout temps, le lieu le plus favorable, le moment le plus propice à la méditation des douleurs de Marie, c'est l'église, c'est le sanctuaire, c'est la messe. La divine Mère n'est-elle pas au pied de l'autel, comme elle était au pied de la croix ? N'assiste-t-elle pas au sacrifice eucharistique, comme elle assista au sacrifice

1. Nicola Taccone-Galucci, *La Vergine-Madre e l'arte cristiana*, n° III, Naples, 1870, p. 104.



sanglant ? Et ses souffrances d'autrefois ont-elles rien perdu de leur efficacité, pour nous obtenir l'application des mérites de l'adorable victime ? Le P. Faber a saisi ce rapport et nous le fait admirer, quand il écrit :

« Le crucifiement ne saurait être bien compris sans Marie, parce que sans elle il n'est pas représenté fidèlement. Quel tableau que celui de la grand'messe de la Rédemption du monde, offerte par Jésus au Père éternel, pendant que des anges sans nombre sont les auditeurs et les spectateurs ! Durant l'élévation de l'hostie, toute la nature inanimée tremble de terreur ou d'adoration, et la terre se couvre de ténèbres ; ce qu'on doit reconnaître dans tous les siècles, comme une marque de la présence de Jésus. Mais quel est le rôle de Marie ? Son cœur immaculé est l'autel vivant, sur lequel le sacrifice est offert. Il est aussi le servant, ce cœur brisé dont les palpitations sont les réponses de la liturgie. Il est encore l'encensoir, *thuribulum*, dans lequel la foi, l'espérance, la charité, l'adoration, brûlent comme l'encens devant l'Agneau immolé, qui efface les péchés du monde. Enfin, il est même le chœur, *chorus*, le chœur plus qu'angélique de cette messe redoutable : par ses inénarrables et silencieuses souffrances, ne chante-t-il pas des cantiques secrets et ineffables, dans l'oreille ravie de l'hostie sanglante<sup>1</sup> ?

Comme le prêtre à la messe, Marie au Calvaire

1. *Le pied de la Croix*, V<sup>e</sup> douleur, ch. vi, fin. 5<sup>e</sup> édit., p. 344, 345.

tantôt se taisait, et tantôt parlait. Que disait son silence ? le *Magnificat*. Que disait sa parole ? le *Magnificat*. « O bouche teinte de sang, s'écrie le même religieux, organe de cette âme céleste, combien de choses se sont passées, depuis que vous chantâtes votre admirable *Magnificat* ! Votre silence est maintenant aussi éloquent, devant Dieu, que votre cantique d'alors <sup>1</sup>... Qui pourrait douter, ô Marie, qu'à mesure que vous descendiez de plus en plus, dans les gouffres effrayants de vos douleurs, votre *Magnificat* ne se fit entendre plus clairement à l'oreille de Dieu, n'y pénétrât plus profondément et plus rapidement, comme la voix d'une adoration de plus en plus grande <sup>2</sup> ? »

Le dirai-je ? La messe aussi me semble le meilleur temps, pour méditer la transverbération de sainte Thérèse. Le Cœur de son divin Époux est là, et les voiles du sacrement qui nous le cachent, circonscrivent le lieu de sa présence réelle : nos yeux savent où le trouver, et nos mains où le prendre, avec la brillante cicatrice de la blessure que lui fit, après la mort, la lance d'un soldat. Le cœur de sa divine Mère est là, au moins spirituellement, sans que nous puissions le voir et le désigner, avec les glorieuses cicatrices de toutes les ouvertures, que lui fit le glaive prophétique dont les coups furent si variés, qu'il équivalait aux sept glaives représentés par les peintres, aux sept douleurs honorées par l'Église. Libre à nous de

1. *Ibid.*, VII<sup>e</sup> douleur, ch. VIII, p. 465.

2. *Ibid.*, p. 434.

penser que ces blessures furent réelles, quoique la prompte résurrection de son corps, et le respect dû à sa chair, aient empêché qu'on ne s'en assurât en ouvrant sa poitrine, comme on ouvrit celle d'autres saintes, dont le cœur portait les stigmates de la passion de Jésus. J'aime le pieux usage des églises d'Espagne : ces deux cœurs sont représentés en deux tableaux distincts, placés aux deux extrémités de l'autel, en face des assistants, l'un à droite, l'autre à gauche, pour qu'on ne puisse les oublier durant la messe.

Et comment oublierait-on celui de votre séraphin ? Dans la basilique d'Albe c'est impossible, puisqu'il y est devant nous et sous nos yeux, dans sa réalité physique, nous invitant à considérer la cicatrice de son ancienne blessure, et le prodige de ses épines nouvelles. Ailleurs vous l'avez en image, et partout on peut l'avoir en souvenir. Écoutez ! N'entendez-vous pas votre bienheureuse Mère célébrer encore cette blessure, comme elle faisait de son vivant ? C'était à voix basse et en fredonnant, qu'elle satisfaisait sa reconnaissance et son amour, sans en divulguer le mystère : *En las internas entrañas...* Les vers espagnols furent retrouvés chez les carmélites de Séville en 1700 : si ce n'est pas l'écriture même de la sainte, c'est certainement son style, et les pensées ne sont pas indignes d'elle <sup>1</sup>. Jugez-en, les voici :

1. *Escritos*, t. I, poesía XXVI, p. 517.

D'une soudaine blessure  
 Dieu m'a transpercé le cœur :  
 C'est un excès de bonheur  
 Dans un excès de torture.

Je l'ai senti tout d'abord,  
 Ma blessure était mortelle ;  
 Chaque instant la renouvelle ;  
 Mais la vie est dans la mort.

Ma blessure est un mystère :  
 Si j'en vis, comment mourir ?  
 Si j'en meurs, qui peut guérir  
 Un mal que rien ne modère ?

Dieu se révèle en ce jour :  
 Il oppose, il associe  
 En moi la mort et la vie :  
 C'est l'œuvre de son amour<sup>1</sup>.

Avec quelle perfection n'y est pas rendu le contraste des sentiments simultanés : c'est une mort qui engendre la vie, *es muerte que causa vida!*

Après le trépas de la sainte, le mystère fut divulgué et il est, depuis plus d'un siècle et demi, l'objet d'une fête religieuse. Rien ne s'oppose donc désormais à ce qu'on l'étudie et le médite, à ce qu'on le célèbre en une prose éloquente, à ce qu'on le chante en vers sublimes. J'en ai la douce confiance, Jésus fera tôt ou tard pour son héroïque Épouse, ce qu'il a fait pour sa Mère virgineale : il suscitera un poète qui sera le chantre de la transverbération de Thérèse, comme il a suscité le chantre de la transfixion de Marie. Celui-ci fut attendu pendant des siècles nombreux ; celui-là peut se faire attendre aussi ; mais à nous de hâter son avènement par nos prières.

1. *Hist. de sainte Thérèse*, ch. XI, t. I, p. 208, 209, note.

Son hymne, son cantique répété dans tous vos cloîtres, entonné dans mille autres sanctuaires, ferait tressaillir tous les enfants de votre bienheureuse Mère, et ses dévots serviteurs. Il les transporterait dans ces régions séraphiques, où l'amour domine tout, où l'amour explique tout, où il produit ce mélange d'excessive suavité et de grandissime douleur, dont elle parle en son récit. Il exciterait pour elle dans tous nos cœurs une admiration plus vive, et une piété plus tendre, en lui appliquant ce que l'Église dit de Marie, en nous dévoilant leur intime ressemblance :

*Felices sensus...* Heureux le cœur de Thérèse qui, sans mourir, mérita la palme du martyr, non durant trois heures, non durant trois jours, mais durant vingt-trois ans !

*Contemplans mundi salutem...* La généreuse réformatrice considérait moins ses souffrances personnelles, le déchirement de son cœur, que sa participation au salut du monde, que la gloire qui reviendrait à Dieu de sa patience, que les multiples avantages qui résulteraient pour les âmes, de ses intentions apostoliques en tous ses actes, en toutes ses douleurs, en tous ses écrits.

Parmi ces avantages, parmi ces biens, je n'en veux signaler qu'un seul, qui est encore un trait de ressemblance avec Marie.

En plusieurs endroits de l'Écriture, Dieu se glorifie de scruter les cœurs, *scrutatur corda* (Rom., VIII, 27). A quelle condition communique-t-il ce privilège aux créatures ? Qu'exige-t-il ordinairement pour qu'un cœur devienne le ser-

tateur d'autres cœurs? beaucoup de souffrance et d'amour. C'est par les plaies, c'est par les ouvertures faites à notre cœur, qu'il nous fait lire dans le cœur des autres; c'est par une expérience douloureusement acquise, qu'il nous mène à la compassion pour autrui. Si l'on rencontre peu de directeurs éclairés et de consolateurs efficaces, c'est parce qu'on voit peu de personnes assez héroïques, pour suivre au Calvaire la Mère de Jésus, et pour lui dire instamment avec l'auteur du *Stabat* : Faites-moi sentir la violence de la douleur, gravez sans ménagement dans mon cœur les plaies du crucifié, obtenez que je partage sa passion, que je sois blessé de ses blessures et enivré de sa croix!

Aussi le prophète avait-il promis à Marie la connaissance du cœur humain, comme un fruit de sa patience, comme une récompense de sa transfixion : Un glaive, une lance traversera votre âme, afin que les pensées et les intentions, les besoins et les misères d'un grand nombre de cœurs vous soient révélés, *ut revelentur* (Luc, II, 35). Par la patience vous mériterez de connaître et de juger, au dernier jour, les plus secrètes pensées des hommes, pour les punir ou les récompenser; par la patience vous obtiendrez, dès maintenant, ce don de discernement et de prophétie qui comme la parole de Dieu, entre et pénètre jusque dans les replis de l'âme et de l'esprit, jusque dans les jointures et les moelles, et qui démêle les pensées et les mouvements du cœur (Hebr., IV, 12)...

Après Jésus, c'est Marie qui a le plus souffert, et après lui personne mieux qu'elle ne sonde les cœurs, n'en voit le fond, n'en scrute tous les plis, pour éclairer les uns de cette vive lumière, qui aide à se connaître soi-même, à trouver sa voie, à s'approcher de Dieu; pour remplir les autres de cette ferme espérance qui console et relève, qui ranime le courage et double les forces.

Sans doute la fille est bien au-dessous de la Mère, la réformatrice du carmel bien inférieure à Marie, à la maîtresse des docteurs, à la consolatrice des affligés, pour le privilège de sonder les reins et les cœurs. Il n'en est pas moins vrai qu'il a jailli des blessures faites à son cœur, un flot de lumière, qui lui a révélé à elle-même l'âme humaine, et qui a montré aux autres, sous un jour nouveau, les profondeurs de notre nature. Cet aspect n'a point échappé à un écrivain laïque, qui juge d'abord trop sévèrement les visions, lettres, révélations et prophéties de quelques saintes : « Nul mérite de pensée, de forme ou de composition ne les recommande, en dehors de leur objet spécial, et nulle clarté psychologique ne jaillit de leur fastidieuse lecture. » Il ajoute aussitôt :

« Il n'en est pas de même pour sainte Thérèse ; aussi ai-je tenu à mettre en lumière ce côté, l'un des plus intéressants et peut-être des moins connus de son génie. Assurément, cette humble et pieuse femme eût été fort surprise, qu'on découvrit en ses œuvres, fruit de son expérience personnelle dans la vie intérieure, autre chose que de la théologie mystique, et encore ce mot lui eût-

il parut trop ambitieux pour « une ignorante pécheresse. » Je n'ai donc pas la prétention de révéler au monde un philosophe posthume, ni de décerner à la réformatrice du carmel une gloire, dont la pensée eût probablement inquiété sa foi, et à coup sûr alarmé son humilité. Mais comment n'être pas frappé de l'aptitude psychologique, dont elle était douée ? Les profondeurs de la nature humaine s'éclairent parfois, sous son regard, de lueurs étonnantes. Il n'est pas exagéré de voir dans ses ouvrages une vaste psychologie mystique, et c'est là ce qui en constitue l'originalité<sup>1</sup>. »

Il me semble, ma révérende Mère, que je vous ai assez, peut-être trop parlé de la transverbération au point de vue de l'art, de la poésie, de l'expression ; je m'étendrai d'autant moins sur le fait lui-même. Je tiens cependant à vous y signaler encore quelques ressemblances avec Jésus et Marie, dans le passé, dans le présent, dans l'avenir. Elles pourront vous être ainsi un sujet de méditation, devant l'autel comme devant la croix, quand vous assisterez corporellement au sacrifice de la messe, ou spirituellement au sacrifice du Calvaire.

Dans le passé, la transverbération fut réelle et physique pour le cœur de Thérèse, comme pour le Cœur de Jésus ; le dard avait même plus d'un rapport avec la lance : il était long et avait du fer à son extrémité. Les bollandistes notent le contre-

1. Paul Rousselot, *Les mystiques espagnols*, ch. ix, n° II, p. 369; 370.



sens commis par des écrivains et des peintres : les uns ont traduit par *large* un adjectif espagnol qui signifie *long* ; les autres ont représenté sur la toile un dard très court. « Je voyais dans les mains de l'ange, dit la sainte, un dard qui était d'or et long, *largo*, et dont la pointe en fer paraissait avoir un peu de feu, *al fin del hierro un poco de fuego* <sup>1</sup>. Alfred Maury se trompa plus grossièrement en 1843, dans le livre où il soutint que cette transverbération ne fut jamais qu'une allégorie, qu'une blessure spirituelle, dont un texte de l'Écriture : *Sagittæ tuæ infixæ sunt mihi*, vos flèches ont pénétré en moi (Ps. XXXVII, 3), suggéra l'idée au peintre Alphonse Cano : il se plut à retracer cette image au pinceau, un siècle après la mort de la sainte, et il le fit avec tant de perfection, que les humbles et les simples crurent à la réalité. Non, non, le cœur de votre séraphique Mère fut matériellement percé, la cicatrice en est toujours visible, et les lèvres de la plaie sont à demi brûlées <sup>2</sup>.

C'est peut-être en cela qu'il diffère le plus du cœur de Marie ; mais il lui ressemble entièrement pour la cause de cette blessure. L'amour, dit Corneille de la Pierre, est la mesure de la douleur, *mensura doloris amor*, et plus on aime vivement, plus on compatit douloureusement à l'être aimé <sup>3</sup>. Aussi le P. Eudes, après avoir prouvé que le cœur de Marie fut le sanctuaire et l'encensoir,

1. *Escritos*, t. I, p. 89, *Vida*, cap. xxix.

2. *Acta Sanctorum*, t. LV, n° 224-228, p. 171, 172.

3. *Comment. in Scriptur.*, t. XVII, p. 77, édit. Vivès, in *Luc. II*, 35.

le prêtre, la victime et l'autel du divin amour, conclut-il qu'il fut le centre de la croix et le roi des martyrs. Il énumère les croix qui vinrent, de la part de Dieu, des hommes, des événements et des choses, se planter dans ce cœur virginal et maternel : étant le plus aimant et le plus sensible de tous, il souffrit plus que tous les martyrs ensemble <sup>1</sup>.

Ne considérons que la lance du soldat, parce que c'est elle qui a le plus de rapport avec le dard du séraphin. « Quand la cruelle lance du soldat inhumain perça le côté et le Cœur de Jésus, elle ne causa aucune douleur à son âme, car celle-ci n'était plus dans son Cœur ni dans son corps, la mort l'en ayant séparée; mais elle transperça l'âme de la bienheureuse Mère, et la navra d'une plaie très sanglante et très douloureuse, tant son amour la tenait encore unie au corps et au Cœur de Jésus <sup>2</sup>. »

Et pourquoi cette participation surabondante aux souffrances de son Fils ? pour lui être associée dans l'œuvre de notre rédemption, de notre enfantement à la vie de la grâce et de la gloire, selon le langage des saints docteurs qui l'appellent libératrice des perdus, réparatrice du monde, restauratrice des siècles <sup>3</sup>. Son amour maternel pour les âmes, comme pour Jésus, rendait inextinguible sa soif de souffrances. « Cette bénite Vierge avait tant d'amour pour son Fils, qu'elle serait

1. *Le cœur admirable*, t. II, liv. III, ch. XI et XII, p. 171-181.

2. *Ibid.*, ch. III, section II, p. 110.

3. *Ibid.*, neuvième privilège.

morte pour lui, non pas une fois, ni cent fois, ni mille fois, mais infinies fois, s'il eût été possible. Bien davantage, il est certain que son amour n'avait ni borne ni mesure ; c'est pourquoi l'on ne doit pas craindre de le dire, elle aurait été prête à souffrir autant de morts, et autant d'enfers, pour l'amour de son Fils, qu'il y a d'atomes en l'air et de grains de sable en la mer <sup>1</sup>. »

Admirable transfixion de la Mère de Dieu, qui se reflète dans la transverbération d'une humble carmélite ! Pour l'une et l'autre on peut redire ce que l'Église chante de Jésus : C'est l'amour qui est le prêtre, c'est l'amour qui est le sacrificateur, c'est l'amour qui frappe le coup et accomplit l'immolation, *amor sacerdos immolat* <sup>2</sup>. Quelle fut la principale cause de la blessure faite au cœur de votre sainte fondatrice ? Un immense amour, qui rendait toujours plus pressant son appétit de souffrir, toujours plus brûlante sa soif de douleurs. Elle aurait voulu se tenir debout à côté de Marie, en face de Jésus, au sommet du Calvaire, et elle osa écrire que Madeleine, en leur y tenant compagnie, choisit cette excellente part, *optimam partem* (Luc, X, 43), cette meilleure part, *melio-riorem partem* <sup>3</sup>, dont le Sauveur avait dit : Elle ne lui sera point ôtée. Ce fut même à cause du martyre qu'elle y endura, que Madeleine ne finit point ses jours par une mort sanglante <sup>4</sup>.

1. *Ibid.*, section III, p. 114.

2. *Brév.*, Quasimodo, hymne des Vêpres.

3. *Brév.*, 15 août, leçon VIII, homélie de saint Augustin.

4. *Le château intérieur*, VII<sup>e</sup> demeure, ch. iv, p. 541.

Thérèse obtint aussi de boire à la coupe de la transfixion de la Vierge Mère, sans pouvoir la vider : par son expérience personnelle, mieux que nous par des considérations et des discours, elle goûta ce qu'il y avait d'amer, elle ressentit ce qu'il y avait de poignant, en ce qu'elle nomme le *traspasamiento*, le transpercement du cœur ou de l'âme<sup>1</sup>. Quoique sa douleur n'ait pu égaler celle de Marie, elle estime néanmoins le tourment et l'affliction qu'elle éprouva, « la plus grande souffrance qu'on puisse endurer en ce monde<sup>2</sup>. »

Quant au présent, ce n'est pas sans un vif sentiment d'admiration, sans une émotion profonde, que j'entends la préface célébrer cette transverbération de son cœur, qui précéda de peu sa maternité spirituelle, l'enfantement de la réforme du carmel. Je savais déjà que la maternité des âmes est une fonction redoutable, une lourde charge qui pèse la croix, coûte le monde et parfois la vie. Mais je comprends mieux qu'elle est un lent martyre, lorsque la préface m'en rappelle les douleurs ; je vois plus clairement qu'elle nous associe au ministère du Rédempteur, lorsqu'elle nous est présentée au moment où le prêtre va renouveler, sur l'autel, l'œuvre même de notre rédemption, *opus nostræ redemptionis exercetur*<sup>3</sup>.

Le type le plus élevé de cette maternité, n'est-ce pas l'adorable Cœur qui se laissa ouvrir d'un coup de lance, durant son sommeil sur la croix,

1. *Relacion IV, Escritos*, t. I, p. 155.

2. *Le château*, VI<sup>e</sup> demeure, ch. XI, p. 500.

3. Missel, IX<sup>e</sup> dim. après la Pentecôte, secrète.

pour enfanter l'Église, pour que l'Église en sortît, comme Ève avait été tirée du côté d'Adam endormi, afin d'être la mère de tous les vivants ? Après lui, un second type pour nous, n'est-ce pas cet admirable cœur de Marie, qu'un glaive de douleur transperça pour en faire naître, comme du sein maternel, d'innombrables enfants destinés à peupler les cieux ? A l'image de ces deux cœurs, pour nous être un troisième type, toujours visible, toujours abordable, fut fait le cœur de votre grande réformatrice par le dard du séraphin, qui le transperça et le brûla réellement. Ce cœur nous est remis en mémoire et placé en quelque sorte sous nos yeux, par la préface propre de sainte Thérèse, afin de nous persuader que nous ne deviendrons nous-mêmes très féconds, dans l'ordre surnaturel, qu'à la condition de nous donner du mal, de suer sang et eau, de souffrir beaucoup, d'endurer même une sorte de martyre, si ce n'est dans nos membres, au moins dans notre cœur.

Je me dis : Si le premier de ces types, le divin Cœur de Jésus, pouvait souffrir et mourir encore, il souffrirait et mourrait de nouveau avec une générosité sans égale ; la preuve en est qu'il va s'étendre sur la froide pierre de l'autel, et répéter au prêtre : Frappe, frappe avec le glaive mystique de la parole, pour que mon sang coule, lave les souillures et sauve les âmes ! Je sais également que le cœur de Marie se laisserait volontiers ouvrir, par autant de glaives qu'il se commet de profanations dans nos églises, et d'iniquités dans le monde ; mais je n'en aurais aucune preuve devant

moi, si je n'entendais une voix qui me dit : Pour connaître les dispositions du cœur de la Mère, regarde le cœur de la fille, le troisième type de la maternité des âmes. Il est mort : vois comme il est sombre ! Il est vivant : vois comme il est fécond ! Cette vie dans la mort, cette fécondité, se manifeste par des épines, qui te révèlent son continuel désir de souffrir et d'expié, de ramener à Dieu ses enfants égarés, et de faire comprendre à tous que la mortification, la pénitence et l'austérité font les élus, les apôtres et les saints !

Qu'est-ce que l'avenir réserve à ces trois cœurs ? sur la terre un culte toujours croissant, au ciel une admiration toujours nouvelle.

Je vous ai dit comment le cœur de Thérèse fut le précurseur du Cœur de Jésus pour la fête<sup>1</sup> ; un mot, une date vous dira comment il suivit de près le cœur compatissant de Marie. Dès l'année 1413, un concile provincial de Cologne avait ordonné qu'on fêtât la transfixion, souvent appelée la compassion de la Vierge, et l'an 1725 le pape Benoît XIII en fixa le jour au vendredi de la Passion. Or ce fut l'année suivante que le même pontife concéda un office propre, pour fêter dignement la transverbération de votre sainte réformatrice. Le 8 août 1744, Benoît XIV accorda pour toujours une indulgence plénière, aux fidèles qui visiteraient, le 27 août, une église de votre ordre<sup>2</sup>. Le 24 juillet 1870, à la demande des évêques espagnols,

1. Lettre VI, § II, t. I, p. 188-201.

2. Bouix, *Vie de sainte Thérèse*, ch. xxix, p. 359, note.

réunis à Rome pour le concile du Vatican, Pie IX rendit la fête obligatoire pour tous les diocèses d'Espagne, sous le rit double de seconde classe. Pour le diocèse de Salamanque, cette fête est même de première classe <sup>1</sup>.

Espérons que l'événement déjà fêté par tous les carmes et toutes les carmélites, par toute l'Espagne et par la ville de Vienne, en Autriche, le sera bientôt par l'univers entier, comme on fête partout la transfixion de Marie, et même la stigmatisation de saint François. Le monastère de l'Incarnation ne fut-il pas, pour votre séraphique Mère, ce que le mont Alverne fut pour le pauvre d'Assise, ce que le Calvaire fut pour la sainte Vierge? Plus la transverbération sera fêtée, mieux on comprendra que votre vocation est un engagement à gravir le Golgotha, à laisser crucifier vos membres avec Jésus, et transpercer votre âme avec Marie, puisqu'au propre de votre ordre, en la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel, l'évangile nous représente la Mère debout auprès de la croix du Fils.

Au ciel, l'organe qui aura le plus mérité, sera le plus récompensé, et les membres qui auront été en cette vie, suivant l'expression de l'Apôtre, des armes de justice et de lumière au service de Dieu (Rom., VI, 13; XIII, 12), recevront plus d'honneur, jetteront un plus glorieux éclat. Les cicatrices des plaies, et les déchirures faites aux membres d'un martyr, aux pieds, aux mains, au côté

1. Durand, *Le cœur de sainte Thérèse*, ch. VII, p. 142, 143.

du Sauveur, brilleront plus que le reste du corps, et des rayons plus étincelants jailliront de la tête auguste qui fut couronnée d'épines. Que sera-ce donc du Cœur même de Jésus? Que sera-ce du cœur de Marie? Que sera-ce aussi du cœur de Thérèse?

« Je vous aperçois, s'écrie le P. Chevalier, je vous aperçois, ô Cœur adorable de mon Jésus! Par votre plaie sacrée, vous jetez mille flammes, comme s'élancent d'un volcan des feux qui embrasent l'horizon. Le ciel est tout resplendissant de votre gloire, les anges chantent vos louanges, célèbrent vos grandeurs et proclament vos bienfaits. C'est à vous qu'ils doivent leur bonheur; aussi vous reconnaissent-ils comme étant la source de leur joie, et le principe de leur félicité. Et les saints, si nous les interrogeons, nous diront, eux aussi, que la gloire dont ils jouissent est l'œuvre du Cœur de Jésus<sup>1</sup>... » Tous les fleuves de gloire jaillissent de sa blessure, et tous rentrent par elle en lui comme dans un océan, où il se fait un flux et reflux continuels de lumière et d'amour, d'honneur et de béatitude.

Aux sept glaives du cœur de Marie correspondent ici-bas les sept sacrements, qui nous apportent chacun une larme de la Mère mêlée au sang du Fils; les mérites acquis par le bon usage que nous en sûmes faire, réfléchiront là-haut tout leur éclat sur ce saint cœur, et l'entoureront éter-

1. *Le Sacré Cœur de Jésus*, l. III, ch. iv, n° I, 3<sup>e</sup> édit., p. 435.



nellement d'une couronne d'honneur aux plus admirables reflets. Et toi aussi, cœur séraphique, quand tu seras ressuscité avec le corps, quand tu seras entré dans la joie de ton Seigneur (Matth., XXV, 21), tu nous feras admirer une merveilleuse transfiguration : chacune de tes blessures sera un ardent foyer de gloire et d'amour, chacune de tes épines sera un jet puissant de lumière et de flamme. Les anges et les saints ne se laisseront point de te contempler, et à la vue des prodiges dont tu fus et seras encore le théâtre, ils tressailliront d'allégresse, et rendront à Dieu d'éternelles actions de grâces.

#### IV. — LA MORT D'AMOUR.

La préface dit encore : « L'incendie de la charité ayant consumé la vie de la bienheureuse Thérèse, on vit son esprit sortir sous l'apparence d'une colombe, et il monta au ciel jusqu'à un sublime degré de gloire. » Voilà votre sainte Mère victime de la charité : c'est le glorieux titre que l'Église lui décerne, au moins deux fois, dans le missel et le bréviaire, en distinguant avec soin la consécration de la consommation. La transverbération fut la consécration douloureuse, et la mort fut la consommation ravissante de cette victime du divin amour.

Ce que la consécration sacramentelle est pour le pain, dont elle fait une hostie, la transverbéra-

tion le fut pour votre réformatrice, dont elle fit une victime, mais une victime au cœur déchiré. A la messe même de la tranverbération, dans la collecte, nous disons à Dieu : « Vous transperçâtes d'un dard enflammé le cœur pur de la bienheureuse Vierge Thérèse, votre Épouse et notre Mère, et vous la consacrâtes victime de la charité, et *charitatis victimam consecrasti.* »

Urbain VIII, dans l'hymne des vêpres, nous assure que l'amour avait depuis longtemps, par la tranverbération, frappé le premier coup, un coup qui aurait dû être immédiatement mortel, un coup auquel la sainte ne survécut que par miracle, mais qui en présageait un autre, sous lequel elle tomberait expirante, comme la victime sur l'autel : Sous le trait du divin amour, par la blessure qu'il te fera, tu tomberas, tu tomberas, ô victime de la charité, *concedes, o charitatis victima!*

Cette instructive et importante distinction, entre la consécration et la consommation de la victime ou de l'hostie, est un nouveau trait de ressemblance avec le Sauveur du monde et sa Mère virginale, que l'amour donne à votre séraphin. N'est-elle pas évidente tous les jours à la messe, pour la plus auguste victime de la charité, pour la seule hostie qui soit adorable? La consécration se fait par les paroles que le prêtre prononce sur le pain, ou même par la bénédiction qu'il lui donne avant de les prononcer. Puis il adore l'hostie consacrée, l'élève et l'offre à Dieu. La consommation se fait par la communion, où la victime se donne aux hommes, et descend en nous comme dans un sé-

pulcre, pour y achever son holocauste, en sacrifiant sa vie eucharistique, son existence sacramentelle.

Pour Marie la distinction n'est pas moins évidente. Quelle fut sa consécration la plus douloureuse et la plus solennelle? la transfixion de son âme sur le Calvaire, son assistance au sacrifice sanglant du Rédempteur, et la part immense qu'elle prit à notre rédemption, non seulement comme prêtre en l'offrant lui-même à son Père, mais encore comme victime en se faisant hostie avec lui, en s'immolant de tout cœur avec lui, en s'attachant par l'esprit à sa croix, afin de n'être avec lui qu'un seul holocauste. La consommation, le *consummatum est* (Joan., XIX, 30), eut lieu pour le Fils au bout de trois heures, sur l'instrument de son supplice; mais elle fut retardée pour la Mère pendant des années, où elle pouvait dire mieux que l'Apôtre : *Quotidie morior*, je meurs tous les jours (I Cor., XV, 31). Elle mourut enfin, par un admirable contraste avec la mort violente de Jésus, sans douleur, sans effort, sans agonie, par la seule puissance de l'amour qui détacha l'âme du corps, comme la maturité détache le fruit de l'arbre.

La même distinction s'observe pour un pontife-martyr. En recevant la consécration épiscopale, il s'établit dans un état de perfection, surtout pour l'amour et le dévouement; il devient l'hostie en même temps que le pasteur de son Église, une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu (Rom., XII, 1), comme Jésus eucharistique. Par le sacrifice de

sa vie, par sa mort au milieu des tortures, il devient une hostie consommée, un holocauste complet. Saint Ignace, évêque d'Antioche, désirait si vivement que son cruel martyre le rendit semblable à la divine hostie, en cette consommation de la victime, qu'il écrivit aux Romains : « Je suis le froment de Dieu, et je voudrais être moulu par les dents des bêtes féroces, pour que je sois le pain très pur de Jésus-Christ. Flattez-les pour qu'elles deviennent mon sépulcre, et ne laissent de mon corps rien que le monde puisse voir. Priez, priez le Christ pour que, par elles, il fasse de moi une hostie, *hostia inveniar*<sup>1</sup>. »

Cette distinction s'observe également dans l'état religieux, où l'on tend à la perfection de la charité. Qu'est-ce que le prêtre demanda pour vous, ma révérende Mère, en vous imposant le voile noir de votre profession ? une consécration toute semblable. « Dieu tout puissant, dit-il, embrasez le cœur de votre servante du feu de votre amour, pour qu'elle vous soit dévouée de tout cœur, *tibi toto corde devota*<sup>2</sup>. » Et que demandent les religieux, en faisant ou renouvelant leurs vœux ? une consommation de sacrifice, si ce n'est par le martyre en public ou au soleil, du moins par le martyre en secret ou à l'ombre. Quelques-uns disent : « Seigneur, en vous immolant l'hostie, nous vous demandons humblement d'être nous-mêmes votre sacrifice, *nos sacrificium*

1. *Epist. ad Roman.*, cap. xv, P. G., t. V, p. 690.

2. *Manuel des divers offices divins*, Poitiers, 1870, 1<sup>o</sup> p., ch. III, p. 190.

*tuum*, par la mortification de la vie charnelle. » D'autres, comme les frères mineurs, immédiatement avant de renouveler leur profession, mettent dans la formule : « En union avec la sacrosainte oblation par laquelle vous vous offrites pour nous à votre Père, depuis le premier instant de votre très sainte incarnation jusqu'à la mort, je m'immole moi-même à vous, *meipsum tibi immolo* <sup>1</sup>. »

Pour les chrétiens qui ne sont ni pontifes, ni martyrs, ni religieux, qui vivent dans le monde, cette distinction s'observe-t-elle aussi? Oui, certainement, s'ils consentent à être victimes de la charité. Alors l'amour les consacre, alors l'amour les consomme, en embrasant des plus vives ardeurs la victime volontaire ou résignée.

Mais où leur cœur trouve-t-il assez de flammes pour s'embraser ainsi? Je vous l'ai dit précédemment, l'autel est le foyer de Dieu; c'est là que l'hostie sainte répand chaque matin le feu, qu'elle désire allumer dans nos cœurs. Pour nous embraser, nous n'avons qu'à la prendre, comme le charbon enflammé pris sur l'autel du paradis par un séraphin (Isaï., VI, 6), nous n'avons qu'à la mettre non seulement sur nos lèvres, mais au-dedans de nous. En nous attendant d'un sacrifice à l'autre, de la communion d'aujourd'hui à la communion de demain, elle demeure cachée dans le tabernacle, sous le couvercle du ciboire, comme le feu

1. *Regula et testamentum sancti Francisci*, Munich, 1710: oratio ad renov., p. 58.

sous la cendre; mais elle n'en est pas moins toujours un feu consumant, une fournaise même d'amour. On lit d'une sainte illustre, qui fut aussi l'épouse privilégiée du Sauveur, et victime consacrée, victime consommée par une charité ineffable :

Catherine de Sienne ne s'approchait jamais de l'autel, sans que beaucoup de choses supérieures aux sens lui fussent montrées, principalement lorsqu'elle recevait la communion. Son cœur embrasé d'amour battait alors si fortement dans sa poitrine, que le bruit qui ne ressemblait à aucun autre bruit, était entendu clairement par les personnes environnantes, et justifiait le mot du prophète royal : « Mon cœur et ma chair ont tressailli d'amour pour le Dieu vivant (Ps. LXXXIII, 3). » Plusieurs fois même l'auguste sacrement lui apparut comme une fournaise ardente, *una fornace d'ardente fuoco*, où le prêtre lui semblait entrer par la communion <sup>1</sup>.

Sous ce rapport encore, le missel est une grande école, où nous puisons les plus précieux enseignements. Je ne veux vous citer que ce qu'il dit des saints de votre ordre, parce que c'est surtout parmi les contemplatifs comme vous, que la charité seule consacre et seule immole les victimes. Le 25 mai, nous demandons à imiter, dans le siècle comme dans le cloître, la pureté et la charité de sainte Madeleine de Pazzi, qui fut embrasée du

1. B. Raymond de Capoue, *Vita di santa Caterina da Siena*, 2<sup>e</sup> p., cap. vi, n<sup>o</sup> 3.

divin amour par l'Esprit-Saint, au moyen de l'eucharistie. Nous prions, par l'intercession de l'extatique carmélite de Florence, le même Esprit sanctificateur qui l'orna de tous ses dons, de nous révéler le secret de ce sacrifice, *hujus sacrificii arcanum*, et de nous en découvrir toute la vérité.

Le 7 août, la postcommunion de saint Albert est à peu près la même que celle de la transverbération; elle rappelle également que Dieu envoya son Fils sur la terre, pour y répandre le feu du saint amour; elle demande aussi que nous en soyons violemment embrasés, comme le fut le bienheureux Albert, pour servir le Seigneur sans relâche. Le 24 novembre, fête de saint Jean de la Croix, nous demandons que le sacrifice de l'autel nous communique une divine ferveur.

Et pour que nous imitions votre séraphique Mère, qu'est-ce que l'Église demande en la fête de sa transverbération? Qu'un séraphin vienne nous blesser comme elle au cœur? Non, non, mais que l'Esprit d'amour allume en nous le feu sacré. « O Dieu, dit-elle, que nos cœurs soient embrasés de l'ardeur du Saint-Esprit, et qu'en toutes choses ils vous aiment par dessus tout !... Qu'elle ne cesse jamais d'être allumée en nous la flamme, dont sainte Thérèse eut le bonheur de brûler, et qui la blessa au dedans pour vous aimer », c'est-à-dire qui, par une blessure intime, accrut encore son amour déjà si grand! La préface du 27 août est celle du 15 octobre; mais l'office et la messe ne nous parlent que de cet amour : ils en célèbrent

l'ardeur et les désirs, le zèle et la générosité, la patience et l'héroïsme.

Ne parlons, nous aussi, que de l'amour de Marie et de Thérèse : comparons-en les effets, et voyons d'abord comment, après leur consécration, il les prépara à la consommation de la victime.

La charité habituelle se distingue peut-être récllement de la grâce sanctifiante, mais elle ne s'en sépare jamais<sup>1</sup> ; en sorte que la plénitude de grâce accordée à Marie dès le commencement, était une plénitude d'amour. Mais la plénitude étant relative à la capacité, elles augmentèrent ensemble jusqu'à la fin, par ses mérites et sa fidélité, comme le fruit dont l'enveloppe se dilate à mesure que l'intérieur se remplit. A certaines époques de sa vie, cette augmentation fut plus grande et soudaine<sup>2</sup>, par exemple au moment où elle devint Mère de Dieu par l'incarnation du Verbe, au moment où l'Esprit d'amour descendit sur elle au Cénacle, pour se répandre sur les apôtres, et particulièrement durant les trois heures qu'elle passa au pied de la croix, pour assister Jésus mourant.

Quels torrents de grâce la seule transfixion ne fit-elle pas entrer, dans l'âme de l'auguste Vierge, par toutes les blessures faites à son cœur ! Saint Bernard nous le donne à penser, quand il dit : « L'amour du Christ est une flèche

1. Mazzella, *De Gratia Christi*, disp. V, art. V. § II, n° 959 et 963, p. 632 et 636.

2. Suarez, in III<sup>m</sup> p. sancti Thomæ. q. 37, disp. 18, sectio III, Vivès t. XIX, p. 290.



choisie, qui a non seulement frappé l'âme de Marie, mais qui l'a même transpercée, pour ne laisser dans cette poitrine virginale aucun endroit, qui fût vide d'amour, ou du moins pour venir jusqu'à nous, pour nous communiquer quelque chose de sa plénitude, et pour la rendre mère de cette charité, dont le père est Dieu charité. En tout son être Marie reçut une blessure d'amour grande et suave ; que je m'estimerais heureux, si je me sentais piqué par la pointe extrême de ce glaive, si j'en recevais une petite blessure d'amour<sup>1</sup> ! »

Le saint docteur appelle aussi la transfixion le martyre de la Vierge, dont il montre l'âme percée par la lance, qui ouvrit le côté de Jésus. Telle fut alors, s'écrie-t-il, la violence de votre douleur, que nous vous proclamons à bon droit plus que martyre, puisque la compassion fit plus souffrir votre âme, que la passion ne fit souffrir le corps de votre Fils. Et encore quel glaive de douleur, pénétrant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, dans cette parole : Femme, voici votre fils (Joan, XIX, 26) ! O cruel échange ! Jean pour Jésus, le serviteur pour le seigneur, le disciple pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un pur homme pour un Dieu véritable ! Oui, Marie fut martyre en son âme, *Maria martyr in anima*. Jésus mourut en son corps, elle mourut avec lui en son cœur. L'un fut l'effet d'une charité, qui n'a été surpassée par personne ; l'autre le fut d'une

1. *In Cantica*, sermo XXIX, n° 8. P. L. t. 183, p. 932, 933.

charité, qui n'a point eu de pareille après celle-ci<sup>1</sup>.»

Les occupations de la Vierge Mère, après sa transfixion, furent un continuel aliment au feu dont elle était consumée : repasser sur les traces sanglantes de son Fils à Jérusalem et au Calvaire ; s'unir à lui par le sacrement qui le faisait rentrer, comme un fleuve ou un océan d'amour, dans le sein maternel ; parler de lui aux apôtres, leur révéler tout ce que son cœur en avait appris, retenu et conservé avec un soin infini ; consoler les nouveaux chrétiens et les affermir dans la foi ; puis se livrer à la contemplation la plus sublime, et au plus ardent désir de rejoindre son Bien-Aimé dans le ciel<sup>2</sup>.

En temps ordinaire, telle était la correspondance de Marie aux grâces reçues, qu'elle mettait en chacun de ses actes toute l'intensité de son amour, et qu'elle put durant toute sa vie, même pendant son sommeil, croître en grâce par ses propres mérites<sup>3</sup>. Un de nos plus célèbres théologiens, Suarez, pense qu'elle obtenait aussitôt l'augmentation qu'elle avait méritée, et qu'à chacun de ses actes sa mesure de grâce était doublée<sup>4</sup>. Or, combien d'actes méritoires fit-elle en sa vie ? d'innombrables, peut-être plus qu'il n'y a de saints dans le ciel. Par cette longue progression où les chiffres allaient en doublant, elle avait donc ac-

1. *Dominica infra octavam Assumptionis*, sermo, n° 14, 15, p. 457, 458.

2. Suarez, q. 37, disp. 18, sectio III, n° 6, p. 285, 286.

3. *Ibid.*, sectio I, p. 280, 282, et sectio II, p. 287.

4. *Ibid.*, sectio II, p. 283-287, et sectio IV, n° 4, 5, p. 291.

quis avant de mourir des trésors de grâce, qui dépassent tous nos calculs, que l'imagination même ne peut concevoir; elle avait certainement atteint plus de degrés de grâce et d'amour, qu'il n'y en a dans tous les hommes et les anges pris ensemble<sup>1</sup>. Dieu l'aimait plus que tout le reste de l'Église, et elle lui rendait aussi plus d'amour que tous les mortels et tous les purs esprits<sup>2</sup>.

Voyons de même, ma révérende Mère, quel fut l'accroissement de la divine charité dans le cœur de sainte Thérèse, après sa transverbération.

Suivant les bollandistes, elle fit comme le prêtre après la communion, elle chercha dans son esprit comment elle remerciait Dieu. Le prêtre s'écrie : *Quid retribuam Domino*, que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a fait<sup>3</sup>? Puis, il lève le calice où Jésus-Christ a répandu son sang, et il le vide en signe d'engagement à répandre aussi le sien pour lui, dès que l'occasion s'en présentera. L'heureuse carmélite, transportée de reconnaissance, prit aussitôt la résolution efficace de ne jamais offenser Dieu, non seulement par une faute vénielle et légère, mais encore par un acte de moindre perfection. Dès l'année suivante, 1560, cette résolution devint un vœu formel, celui de faire toujours, parmi toutes les choses qui se présenteraient à elle, ce qui lui semblerait plus agréable au Seigneur. Elle fit par amour, et tout le reste

1. *Ibid.*, n° 8, p. 292, et n° 14, p. 296.

2. *Ibid.*, n° 10, p. 291.

3. *Missel*, ordinaire de la messe. — *Acta Sanctorum*, t. LV, n° 229, p. 172.

de sa vie elle observa par amour, un vœu qui remplit les saints mêmes de stupeur, et qui est plus proportionné aux forces des séraphins qu'à celles des hommes.

Votre Mère l'étendait au delà de la substance des actes, jusqu'au mode, jusqu'aux circonstances, jusqu'à l'intention<sup>1</sup>. Quant à la forme, on a pu dire qu'il était inouï; mais on peut croire que, quant au fond, la très sainte Vierge lui en avait donné l'exemple. S'appuyant sur saint Bernardin de Sienne<sup>2</sup>, Suarez prouve qu'en aimant Dieu elle agissait toujours, avec toute l'efficacité de la charité et de la grâce, tant habituelle qu'actuelle. « Elle ne choisissait ou ne faisait jamais, dit le saint, que ce qui lui avait été indiqué par la sagesse divine, et elle aimait toujours autant le Seigneur, qu'elle comprenait qu'il devait être aimé d'elle<sup>3</sup>. »

Cinq ans plus tard, en 1565, pour préserver l'humble réformatrice de tout scrupule, ses supérieurs modifièrent un peu son vœu du plus parfait : elle s'engagea à exécuter, après avoir consulté son confesseur au saint tribunal, tout ce qu'il déclarerait être d'une plus grande perfection. Par là son vœu ne perdit rien de son excellence, mais devint plus méritoire, en lui faisant pratiquer l'obéissance la plus élevée<sup>4</sup>.

1. *Acta*, n° 230, p. 173.

2. *De immac. conceptione*, sermo IV, cap. III, *Oper.* Venise, 1745, t. IV, p. 84.

3. Suarez, q. 37, art. IV, disp. 18, sectio II. n° 3, p. 284.

4. *Acta*, I, V, p. 173, n° 232, 233.

Outre l'obéissance de précepte, qui se rapporte aux commandements de Dieu et de l'Église, on distingue l'obéissance de conseil, qui est circonscrite par les vœux de religion, et l'obéissance d'amour qui s'étend à tout, et que saint Pierre nous recommande quand il dit : Purifiez vos âmes par l'obéissance de charité, *obedientia charitatis* (I. Petr., I, 22). Le P. Hermann de Saint-Norbert l'a prouvé, le vœu de cette parfaite obéissance d'amour est plus sublime, *votum sublimius*, que le vœu d'obéissance religieuse. Il a de plus établi longuement, par l'autorité de Richard de Saint-Victor, moine augustin qui fut le contemporain de saint Bernard, qu'on peut s'obliger par vœu à cette obéissance plus sublime<sup>1</sup>.

Au chapitre suivant<sup>2</sup>, il démontre que le vœu séraphique, fait par sainte Thérèse, doit se ramener à ce vœu d'obéissance parfaite, puisque nos œuvres n'accroissent notre perfection et nos mérites, qu'autant que nous les faisons pour accomplir la volonté divine, en nous conformant à la volonté de Dieu, déclarée par notre supérieur ou directeur. La raison en est que l'obéissance vaut mieux que les victimes (I. Reg., XV, 22), et que c'est même par l'obéissance qu'on devient victime. Nous le voyons par l'exemple de Notre-Seigneur lui-même qui, au moment de sa naissance, dit à son Père : « Puisque vous ne voulez plus ni les hosties, ni les oblations, ni les holocaustes que prescrivait la loi, et

1. *Cibus solidus perfectorum*, l. II, cap. II, p. 30-42. Anvers, 1670.

2. Ch. III, p. 42-61.

que vous m'avez adapté un corps, voici que je viens pour faire votre volonté (Hebr., X, 7, 9). Après son crucifiement, il fit écrire par le grand apôtre : « Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (Philip., II, 8). »

Aucun de nous ne pourrait calculer l'accroissement d'amour, produit dans le cœur de votre séraphin, par sa fidélité constante à ce vœu de la plus grande perfection, en ne considérant que la vie ordinaire du cloître. Combien plus nous reconnaitrons-nous incapables de calculer, d'imaginer même, les degrés d'intensité de cet amour, si nous considérons qu'il y eut pour Thérèse, comme pour Marie, des jours où Dieu versa certainement en son âme une abondance exceptionnelle de grâce et de charité ! Tels furent, après sa transverbération, et le jour où elle ouvrit le premier monastère de sa réforme en 1562, et le jour où Jésus célébra avec elle ses noces mystiques en 1572. Ajoutons cette activité sans égale d'une faible religieuse, qui écrit, qui parle, qui voyage, qui réforme les hommes et les femmes, et qui fonde pour les uns comme pour les autres de nombreux couvents. En la voyant unir si parfaitement l'action à la contemplation, nous comprenons mieux ce que les philosophes disent de Dieu : c'est un acte pur, et ce que l'Esprit-Saint nous en dit : c'est un feu consumant (Deuter., IV, 24).

Ce feu divin, cet amour sublime, alla peu à peu consumant la plus digne fille, après la plus sainte mère, Thérèse après Marie : comparons maintenant l'une à l'autre dans la consommation de la victime.

Dans son bel ouvrage sur la mort, la résurrection et l'assomption de la très sainte Vierge, Mgr Vaccari, de l'ordre de saint Benoît, évêque de Sinope, cite un livre italien publié la même année, 1869, par le P. Gaspard de Luise qui l'intitula : *L'Assomption de Marie Mère de Dieu, triomphe de la doctrine catholique sur le naturalisme*. Le religieux auteur y démontre qu'elle mourut consumée par l'amour surnaturel<sup>1</sup>. Le naturalisme ancien et moderne, dit-il, a toujours reconnu que l'amour naturel peut quelquefois causer la mort, parce que le corps se ressent de ses peines comme de ses joies. et peut s'affaiblir ainsi jusqu'à devenir inhabile à servir d'instrument à l'esprit. Or l'amour surnaturel est beaucoup plus véhément que le naturel, et par sa puissance intrinsèque, et par son objet qui est l'infini, et par la grâce qui embrase le cœur, et l'anime à s'élever vers Dieu, comme une flamme. Le corps n'a qu'une mesure de forces, qui est épuisée graduellement par le progrès de la charité toujours croissante. Plus elle augmente, plus il devient incapable de résister à une telle impétuosité; il s'affaiblit, il meurt.

Cette mort n'est pas un miracle proprement dit; ce qui l'est, c'est la permanence de la vie malgré l'excès d'amour divin, qui épuise et surpasse toutes les forces de l'organe corporel, cœur ou cerveau, qu'on croit en être le siège. Le trépas est alors la fin du miracle. Bossuet l'affirmait élo-

1. De B. V. *Mariæ morte, resurrectione*, 2<sup>e</sup> édit. Ferrare, 1881, p. 35, note.

quemment à ses auditeurs, en parlant de la Vierge Mère : « Cet amour étant si ardent, si fort et si enflammé, il ne poussait pas un seul soupir, qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel ; il ne formait pas un regret, qui ne dût en troubler toute l'harmonie ; il n'envoyait pas un désir au ciel, qui ne dût tirer avec soi l'âme de Marie. Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse, je change maintenant de discours ; tellement que la mort n'est pas le miracle, c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son Bien-Aimé.

« Mais, ajoutait-il, pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour ait donné le coup de la mort ? Est-ce quelque désir plus enflammé, est-ce quelque mouvement plus actif, est-ce quelque transport plus violent, qui est venu détacher cette âme ? S'il m'est permis, chrétiens, de vous dire ce que je pense, j'attribue ce dernier effet non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour de la sainte Vierge. Car, comme ce divin amour régnait dans son cœur sans aucun obstacle, et occupait toutes ses pensées, il allait de jour en jour s'augmentant par son action, se perfectionnant par ses désirs, se multipliant par soi-même ; de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir.

« Va, mon fils, disait ce roi grec ; étends bien loin tes conquêtes : mon royaume est trop petit pour te renfermer. O amour de la sainte Vierge,



ta perfection est trop éminente; tu ne peux plus tenir dans un corps mortel; ton feu pousse des flammes trop vives, pour être couvert sous cette cendre. Va briller dans l'éternité; va brûler devant la face de Dieu; va t'étendre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir<sup>1</sup>. »

Plus simple et plus précis, le langage de Suarez n'est ni moins glorieux pour Marie, ni moins instructif pour nous. La bienheureuse Vierge, dit-il, mourut sans aucune cause naturelle, sans maladie, sans martyre, par la seule volonté de Dieu, parce qu'à la mort de son Fils elle avait enduré des douleurs plus grandes, que celles qu'on ressent pour mourir. Nous pouvons pourtant ajouter qu'elle mourut *vi amoris*, par la violence de l'amour, par l'ardeur du désir et l'intensité de la contemplation. Car il peut se faire que l'âme soit tellement occupée de ces actes, qu'elle délaisse le corps, qu'elle ne puisse rester dans une chair qui va s'affaiblissant<sup>2</sup>.

Aussitôt qu'elle fut séparée du corps, l'âme de Marie vit Dieu et s'éleva au ciel. Dans ce passage du temps à l'éternité, elle n'interrompt point son acte d'amour. Peut-être aussi continua-t-elle en paradis, nécessairement et plus parfaitement, l'acte même qu'elle faisait librement sur la terre, à l'instant où ses liens se brisaient. Ceux qui penseraient que l'acte d'amour dans l'exil, et l'acte d'amour dans la patrie, sont deux actes différents,

1. Fête de l'Assomption, 1<sup>er</sup> sermon, 1<sup>er</sup> point; 2<sup>e</sup> sermon, 2<sup>e</sup> point, édit. Vivès, t. XI, P. 311, 312, 335.

2. In III<sup>um</sup> p. q. 38, art IV, sectio I, n<sup>o</sup> 4, p. 314.

doivent tenir pour certain que Marie passa immédiatement, et sans aucune interruption, de l'acte d'amour tel qu'il est sur la voie, à l'acte d'amour tel qu'il est au terme. Car il est vraisemblable qu'en aucun temps, moins encore aux approches du trépas, la Vierge fidèle n'interrompait l'acte du divin amour. En outre, puisqu'elle savait par révélation l'heure et l'instant de sa mort, plus elle approchait du terme désiré, plus fortement elle s'embrasait d'amour pour Dieu. Ce fut dans cette disposition qu'elle atteignit le moment, où son âme se détacha du corps, commença à jouir de la vision intuitive et de l'amour béatifique<sup>1</sup>.

Sainte Thérèse mourut aussi d'amour. Non seulement la préface nous rappelle que l'incendie de la charité consuma sa vie, mais encore l'office du 27 août atteste la consommation de la victime par l'amour, en rapportant ce qu'elle dit le lendemain de sa mort à Catherine de Jésus, prieure de Véas : « J'ai perdu la vie, non par la violence de la maladie, mais par l'intolérable incendie du divin amour<sup>2</sup>. » Ces paroles sont d'autant plus dignes de foi, que l'office du 15 octobre les a insérées dans la sixième leçon, en les mettant à la troisième personne. L'*Histoire générale des Carmes* est plus explicite<sup>3</sup> : « Les médecins attribuèrent la mort de notre sainte Mère aux fatigues de son

1. *Ibid.*, sectio II, n° 3, p. 316.

2. *Offices propres aux religieuses carmélites*, Poitiers, 1858, le 27 août, leçon VI, p. 402.

3. Citée dans l'*Hist. de sainte Thérèse*, ch. 32 t. II, p. 433, note 2.

dernier voyage, et aux accidents qui suivirent : ces choses aidèrent sans doute à avancer le terme de ses jours. Néanmoins le couteau qui lui en trancha la trame, ce fut une impétuosité d'amour de Dieu, parce que dans tout ce temps qu'elle fut absorbée et ravie, l'espace de quatorze heures, elle s'embrasa tellement d'amour par les choses qu'elle voyait, et par la joie de ce qu'elle espérait, qu'enfin, sans pouvoir plus résister, elle expira consumée par les divines flammes au milieu desquelles elle avait toujours vécu. »

Quelle fut la différence entre Thérèse et Marie ? Vous venez de la voir, ma révérende Mère ; les infirmités et les fatigues contribuèrent à avancer la mort de votre sainte réformatrice, tandis qu'aucune maladie n'abrégea les jours de votre divine Mère. Mais entre elles combien de ressemblances de détails ! Votre piété filiale en noterait avec joie un bon nombre, si elle pouvait lire un petit volume écrit en latin, et dédié à Louis XIV, en 1670, par un docteur de Sorbonne, qui l'enrichit des plus beaux témoignages de la tradition sur la mort, sur la résurrection, sur l'assomption de la Vierge, à qui le père du grand roi avait consacré la France.

L'auteur, qui était chanoine et official de Paris, dit à l'héritier de Louis XIII : « Vous avez voulu que votre royaume, accru par vos triomphes, soit consacré à la Vierge Marie le jour même où elle commença à régner, et à triompher très glorieusement. Un seul et même jour célébrera donc et le triomphe de Marie et les triomphes de Louis.

Votre gloire accroîtra la pompe de la fête de Marie. Le souvenir du triomphe de Marie accroîtra l'honneur de vos victoires. Deux fêtes en un seul jour uniront leurs avantages, pour n'en faire qu'une seule de la splendeur de celle-ci et de la religion de celle-là, une seule fête toute splendide, une seule fête toute religieuse <sup>1</sup>. »

Hélas ! aujourd'hui nos gouvernants ne consacrent plus la France à Marie, et n'entrent même plus à l'église pour fêter son assomption ; aussi n'ont-ils plus de victoires à célébrer. Mais détournez votre pensée des tristesses de l'heure présente, et reportez-la, pour dilater votre cœur oppressé, sur quelques traits de ressemblance entre les derniers instants de deux Vierges et de deux Mères, mortes toutes deux d'amour. Les seuls traits indiqués à tous les prêtres, par l'office du 15 octobre, suffiront à vous réjouir saintement.

Marie savait d'avance et depuis longtemps le jour de son heureux trépas ; Thérèse en avait eu aussi révélation depuis plusieurs années, et même elle l'annonça, *prænuntiato suæ mortis die*.

Pour la Mère de leur divin Maître, les apôtres avec plusieurs disciples accoururent de toutes les contrées de la terre, et des milliers d'anges descendirent du ciel, afin de l'entourer de leurs hommages, et d'en recevoir une suprême édification. Pour la réformatrice du carmel, on vit se presser autour de sa couche, avec ses filles d'Albe, une

1. Jacques Gaudin, *Assumptio Mariæ Virginis vindicata*, epistola.

multitude de saints martyrs et des légions d'esprits angéliques, *angelorum agmina*.

A l'une comme à l'autre Jésus lui-même apparut. O ma Mère, dit-il à la reine des vierges, me voici près de vous pour vous assister à vos derniers instants, comme vous restâtes trois heures près de ma croix, pour recevoir mon dernier soupir... O mon épouse, dit-il à la vierge séraphique, me voici près de toi pour t'encourager et te soutenir, afin qu'après avoir souffert pour moi, tu meures sous mon regard et ma bénédiction. *Ei morienti adesse visus est Christus Jesus*. Que rapporte, en effet, son premier biographe? « Pendant qu'elle était à l'article de la mort, une sœur la considéra avec grande attention, et reconnut à certains signes que Notre-Seigneur s'entretenait avec elle, et lui montrait des choses merveilleuses<sup>1</sup>. »

Vaccari suppose qu'il dit à sa Mère ces paroles du Cantique : « Levez-vous, hâtez-vous, mon amie, ma colombe, ma toute belle, et venez. Car déjà l'hiver est passé, la pluie s'est éloignée et a complètement cessé (Cant., II, 10, 11). Venez donc, que je vous couronne (Cant., IV, 8)<sup>2</sup>... » Qu'est-ce que l'hymne de matines chante pour votre Mère? que l'Époux lui dit : « Viens, ma sœur, du sommet du Carmel aux noces de l'Agneau, viens à la couronne de gloire, *veni ad coronam gloriæ*. » Que nous raconte Ribéra? « Au moment même où elle expirait, une sœur vit une

1. Ribéra, *Vida*, l. III, cap. xv, p. 288.

2. Vaccari, *De B. Mariæ morte*, cap. VIII, art. V, p. 328.

colombe blanche sortir de sa bouche, comme si le divin Époux était là et lui disait ces paroles des cantiques : « Lève-toi, hâte-toi, ma colombe et viens (Cant., II, 10) <sup>1</sup>. »

Selon le prélat bénédictin, l'âme très pure de Marie à l'instar d'une douce colombe, *columbæ mitis ad instar*, soulevée par la puissance de l'amour, *amoris vi actæ*, monta au plus haut des cieux <sup>2</sup>. Pour sainte Thérèse, ce n'est plus seulement le pieux jésuite, c'est la préface de la messe, c'est la VI<sup>e</sup> leçon de l'office, c'est l'hymne de matines, qui nous disent que son âme s'envola au paradis sous l'apparence d'une colombe, à l'instar d'une blanche colombe, *candidæ ad instar columbæ*.

Le corps de la Vierge Mère fut porté au tombeau par les apôtres, et accompagné par les anges avec des chants d'allégresse. Au départ, sur le trajet et à l'arrivée, les guérisons instantanées se multiplièrent, et une odeur surnaturelle fit penser au ciel, où ce corps virginal irait bientôt rejoindre l'âme bienheureuse. Car Jésus le ressuscita, pour l'honorer d'une vie glorieuse et immortelle, pour lui faire partager son trône et sa couronne <sup>3</sup>. De même les funérailles de votre héroïque fondatrice furent plus joyeuses que tristes. Quel noble concours ! Quelle vive admiration ! Quelle ferme confiance en son pouvoir et en sa fidélité ! Et les odeurs de paradis, et les complètes guérisons, et l'incorruptibilité du saint corps, ne furent-elles

1. Cap. xvi, p. 293.

2. p. 327.

3. *Grande Vie des Saints*, 15 août, t. XV, p. 670-673.

pas une précieuse compensation au retard mis à sa résurrection glorieuse ? *Corpus incorruptum, odorato liquore circumfusum, miraculis claruit.*

Ce n'était pas encore la résurrection, mais c'était déjà une anticipation de la gloire. Bientôt même le cœur montra les traces ineffaçables de sa blessure d'amour, et devint plus tard l'objet d'une fête qui compléta celles de la personne. Aux trois anniversaires de la transverbération, de la mort et de la translation, ne croit-on pas entendre, dans tous les carmels, le prélude des concerts et des fêtes qui célébreront à jamais le triomphe et le couronnement d'une Mère, tant aimée de Dieu et des hommes ?

Encore un trait, un seul trait, indiqué aussi par l'office. Arrêtons nos regards sur l'attraction de ces deux grandes âmes vers l'adorable Trinité, qui les attendait au ciel.

Après avoir dit ce que les trois divines personnes firent, pour embraser d'amour le cœur de Marie, le P. Eudes montre que ce cœur immaculé fut le premier objet de leur amour. Or, où l'amour ne peut mettre l'égalité, il met la ressemblance, et le savant auteur énumère, en trois ou quatre chapitres, les merveilleuses ressemblances qui existent, entre le cœur de la Mère de Dieu et chaque personne de la Trinité<sup>1</sup> ! Mais ne savons-nous pas tous que, qui se ressemble s'assemble, et que, plus parfaite est la ressemblance, plus forte est l'attraction ? Ce n'était donc plus seulement le

1. *Le cœur admirable*, t. I, liv. V, ch. IX-XII, p. 287-300.

Fils qui, élevé au-dessus de terre par l'ascension plus que par le crucifiement, attirait après lui son auguste Mère, selon sa promesse, *traham ad me ipsum* (Joan., XII, 32) ; c'était aussi le Père, c'était aussi l'Esprit. Elle-même ne cessait de dire à chacune des trois personnes, qu'elle aimait jusqu'à l'adoration : *Trahe me post te*, attirez-moi après vous (Cant., I, 3). L'âme partit donc d'abord, et le corps suivit bientôt, pour les rejoindre et les contempler. Marie mourut, comme elle avait vécu, d'amour ; sa mort lui fit continuer au ciel ce que sa vie avait commencé sur la terre, un exercice d'amour <sup>1</sup>.

Maintenant c'est au terme, c'est dans la gloire, que son cœur ressuscité justifie pleinement l'éloge qu'en fait le saint religieux : « Le cœur de la Mère de Dieu est la consommation, l'abrégé et la perfection de tous les ouvrages de la sainte Trinité, qui sont dans l'être purement créé, puisqu'il contient en soi, en éminence, tout ce qu'il y a de grand et de rare dans toutes les pures créatures <sup>2</sup>. » Un prêtre de Jérusalem, Hésychius, appelle Marie l'universel complément de la Trinité, *universum Trinitatis complementum* <sup>3</sup> ; un cardinal de l'Église romaine, saint Pierre Damien, affirme qu'elle est assise sur le trône même de la Trinité, *in ipsius Trinitatis sede* <sup>4</sup>.

1. *Ibid.*, t. II, liv. III, ch. III, section II, p. 111.

2. *Ibid.*, t. I, l. V, ch. XII, p. 298.

3. Hésychius, *Sermo V*, ejusdem de cadem (Maria). P. G., t. 93, p. 1461.

4. Saint Pierre Damien, *Sermo XL*, in assumptione, P. L. t. 144, p. 717.



Plus l'âme chrétienne, faite à la ressemblance de la Trinité, se dégage du matériel et du périssable, plus elle aspire à voir l'idéal dont elle est l'image imparfaite, l'original dont elle est la copie ébauchée : elle voudrait les reproduire pleinement. Or, dit saint Jean, nous ne serons semblables à Dieu que lorsqu'il se montrera, lorsque nous le verrons comme il est (I Joan., III, 2). Voir la Trinité dans leur âme, c'est l'application des saints sur la terre ; la voir en elle-même telle qu'elle est, c'est leur ambition pour le ciel. Par quels moyens y parviennent-ils ? par une ardente dévotion à cet insondable mystère.

Le célèbre Ribadénéira, qui fut le premier biographe de saint Ignace, dont il avait été le disciple très aimé, rapporte que ce saint, peu après qu'il se fut converti, montrait une si grande dévotion à la Trinité, qu'il ne pensait qu'à elle, ne parlait que d'elle, excitait par ses similitudes et ses raisonnements l'admiration de tous ses auditeurs, et adressait de fréquentes prières à chacune des trois personnes divines. Il semblait voir la Trinité dans une image extérieure, qui exprimait au dehors ce qu'il percevait au dedans, et il en ressentait une telle consolation, qu'il poussait des soupirs et répandait des larmes. Il commença même à écrire un livre sur ce mystère ineffable. Tout le reste de sa vie, quand il priait la sainte Trinité, ce qu'il faisait souvent et longuement, il goûtait l'exquise suavité des consolations divines <sup>1</sup>.

1. *Vita Ignatii*, l. I, cap. VII, Madrid, 1586, p. 15, 16.

Et votre séraphique Mère, que dit-elle d'une âme qui n'est autre que la sienne, quand elle est introduite dans la septième demeure? « Par une certaine manière de représentation de la vérité, les trois personnes de la très sainte Trinité se montrent à elle, avec un rayonnement de flammes qui, comme une nuée très éclatante, vont d'abord à la partie la plus spirituelle de l'âme. A la faveur d'une connaissance admirable, qui lui est alors donnée, elle voit ces trois personnes distinctes, et elle entend avec une souveraine vérité qu'elles ne sont toutes trois qu'une même substance, une même puissance, une même sagesse, et un seul Dieu; en sorte que, ce que nous ne connaissons en ce monde que par la foi, l'âme, à cette lumière, l'entend par la vue<sup>1</sup>. » Aussi que dit-elle dans sa *Vie*? « Lorsque je pense à la très sainte Trinité, ou que j'en entends parler, je comprends comment les trois adorables personnes ne font qu'un seul Dieu, j'en éprouve un inexprimable contentement<sup>2</sup>. »

Au même chapitre, elle rapporte l'une après l'autre, sans aucun intervalle, une vue de la Trinité divine et une vue de l'assomption de Marie. « Un jour, tandis que je récitais le symbole de saint Athanase, Notre-Seigneur me fit comprendre de quelle manière un seul Dieu est en trois personnes, et me le fit voir si clairement, que j'en demeurai tout à la fois extrêmement surprise et consolée...

1. *Le Château intérieur*, septième dem., ch. I, p. 510.

2. *Vie écrite par elle-même*, ch. xxxix, p. 567.

Un jour de l'Assomption de Notre-Dame, il plut à Notre-Seigneur de me montrer, dans un ravissement, comment cette reine des anges était montée au ciel, avec quelle joie et quelle solennité elle y avait été reçue, et la place qu'elle y occupait. Mais de rapporter comment cela se passa, c'est ce qui m'est impossible; tout ce que j'en puis dire, c'est que la vue d'une telle gloire en faisait rejaillir une très grande sur mon âme. »

La dévotion générale à la Trinité comprend une dévotion spéciale à chacune des personnes divines, comme on le voit par saint Ignace, qui aimait tant à les invoquer toutes, tantôt séparément, tantôt ensemble, pour mieux se recommander et se livrer à chacune, en même temps qu'il puisait dans leur union, comme à la source la plus pleine de toutes les grâces, toutes les vertus qui abondèrent en lui. En particulier, il sentit quelquefois une singulière dévotion pour Dieu le Père, qui est la source de toute la divinité, l'origine et le principe des autres personnes<sup>1</sup>. Je tiens à vous le dire, ma révérende Mère, parce qu'il est des hommes qui prétendent que nous négligeons trop la première personne de la Trinité. Un auteur révolutionnaire s'est même fait l'écho de cette plainte, et le 25 mai 1854 Michelet osait écrire :

« *Que votre volonté soit faite!* Voilà la prière moderne, l'harmonisation de l'homme à Dieu. Dieu, nous entendons ici nommer Dieu le Père. Il est nécessaire de le dire, car aujourd'hui qui donc,

1. Ribadénéira, endroit cité, p. 16.

hormis nous peut-être, se soucie de lui ? Le Créateur des mondes, celui qui fit tous les soleils, n'a tantôt plus un autel ici-bas. O mon Père, auteur de ma vie, infatigable nourricier et de mon sang et de mon cœur, qui prodiguez à l'un les fruits de la nature, qui comblez l'autre de pensées inventives et de hauts désirs, qui vous mettez en moi pour faire de moi un créateur, associant ma faiblesse aux énergies de la toute-puissance, je ne pleurerai point sur votre autel désert, mais je le referai moi-même de ma vie et de ma substance, j'y ramènerai le monde par les cent voix de ses traditions<sup>1</sup>. »

Mais deux siècles plus tôt, en réponse à une plainte semblable, un jésuite des plus érudits, Théophile Raynaud, avait publié à Grenoble, en 1646, une dissertation latine sur la fête de Dieu le Père. Il démontrait ces quatre propositions : le culte spécial de Dieu le Père est pieux et saint ; mais l'Église n'a pas été aveugle en n'instituant jusqu'ici aucune fête particulière en son honneur ; les motifs mis en avant pour l'établir sont des plus faibles ; l'Église a même agi prudemment en ne l'instituant pas. Nos fêtes sont généralement les anniversaires d'un fait historique à date précise. Mais la paternité divine, la génération du Verbe, la procession de l'Esprit, sont un fait actuel, qui ne finira pas plus qu'il ne commença, qui durera autant que ce long jour sans aurore et sans déclin, sans veille et sans lendemain, qu'on nomme l'éternité. Une fête spéciale ferait penser au peuple

1. *Le Banquet*, conclusion, p. 284, 285.

qu'à pareil jour le Fils naquit du Père, ou que l'Esprit-Saint procéda de l'un et de l'autre<sup>1</sup>.

Quant au culte spécial, il est partout dans l'Église. Le Père est glorifié le premier au baptême, à la fin des hymnes, dans nos bénédictions et nos signes de croix. C'est même à lui que le prêtre offre l'hostie qu'il va consacrer : « *Suscipe, sancte Pater*, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, recevez cette hostie immaculée... » Ce culte spécial était dans le cœur de sainte Thérèse, d'une manière presque aussi remarquable que dans le cœur de saint Ignace, et pour s'en convaincre, on n'a qu'à lire ce qu'elle dit du premier mot de l'oraison, que le divin Maître nous enseigne, *Pater* :

« O Seigneur, mon Dieu, qu'il paraît bien que vous êtes le Père d'un tel Fils, et que votre Fils fait bien connaître qu'il est le Fils d'un tel Père ! Soyez éternellement béni ! Vous laisser appeler par nous du doux nom de Père, quelle faveur, ô mon Dieu ! Accordée à la fin de l'oraison, elle serait encore excessive ; et c'est dès le début que, comblant tous nos désirs, vous nous donnez cet incomparable gage de votre amour. A cette seule vue, notre esprit devrait être ravi, et notre cœur, livré à de tels transports, qu'il nous fût impossible de proférer une parole...

« O Fils de Dieu, ô mon adorable Maître, comment, dès la première parole, nous donnez-vous

1. *Heteroclita spiritualia*, 1, I, sectio I, punctum I, p. 2-20.

tant de biens à la fois ? Comment portez-vous l'excès de votre humilité jusqu'à vous unir à nous dans nos demandes, jusqu'à vouloir être notre frère, malgré toute la bassesse et toute la misère de notre nature ! Comment, obligeant en quelque sorte votre Père éternel à nous reconnaître pour ses enfants, nous donnez-vous en son nom tout ce qui peut se donner ? Votre parole ne pouvant être sans effet, vous avez imposé à votre Père l'obligation de l'accomplir, ce qui, certes, n'est pas pour lui une petite charge... »

En finissant, elle revient à la Trinité, et dit à ses filles : « Malgré toute la mobilité de votre imagination, vous la verrez bientôt se recueillir, dès que, par la pensée, vous vous placerez entre un tel Fils et un tel Père, parce que vous trouverez nécessairement avec eux le Saint-Esprit, qui enflammera votre cœur, et qui saura le tenir enchaîné par les puissants liens de l'amour<sup>1</sup>. »

Si vous ajoutez à ces paroles celles que je vous ai déjà citées, dans ma XII<sup>e</sup> lettre<sup>2</sup>, vous saurez combien votre Mère jouissait, en ce monde, de la vision intellectuelle de la présence des trois divines personnes en son âme, combien elle aspirait à jouir en paradis de la vision intuitive de la Trinité, combien même elle désirait la mort, pour être plus tôt et toujours en cette admirable compagnie. Le pape Urbain VIII nous le laisse entendre par le soin qu'il prit, dans l'hymne de ses laudes et de ses

1. *Le Chemin de la perfection*, ch. xxviii, p. 162, 163, 165.

2. Lettre XII, § I, t. I, p. 362-364.

premières vêpres, d'ajouter au nom des trois personnes auxquelles s'adresse la doxologie, le nom même de la Trinité, ce qui est fort rare, peut-être unique : *Tibique, sancta Trinitas...*

Le P. Louis de Saint-Joseph, en composant l'office, nous le fit encore mieux entendre ; car voici comment il résume, dans la V<sup>e</sup> leçon, la tendance, le but ou le fruit des nombreux écrits de la *mistica doctora* : « Ils animent principalement les âmes des fidèles à s'élancer, par le désir, vers la patrie d'en haut. » Il ajoute, dans la VI<sup>e</sup> leçon, qu'elle se regardait toujours comme périssant de la plus misérable mort, tant qu'elle était éloignée de la source céleste de l'éternelle vie, source qui est la Trinité même. Ah ! depuis trois siècles, elle boit librement à cette source, où sa soif s'étanche et s'excite tout à la fois. A nous maintenant de lui adresser les prières, qu'elle adressait d'ici-bas aux âmes bienheureuses : « Venez à notre secours, et puisque vous êtes près de la fontaine de vie, daignez y puiser de l'eau pour nous, qui mourons de soif dans cet exil . »

Combien ne nous serait-il pas utile à tous, durant la messe, de méditer cette consommation de la victime par l'amour, et la part qui en revient aux trois personnes divines ! La messe renouvelle le sacrifice de la croix, où le Sauveur mourut volontairement, plus par la force de son amour que par la violence de ses ennemis, et mérita que l'Église lui dise, dans l'office votif de la Passion, à

1. *Elévations*, élév. XIII, fin, p. 577.

l'hymne de laudes : Au Calvaire vous fûtes la victime de la charité, *tu caritatis victima*. Sans doute, la consécration couvre d'un voile le sacrifice sanglant qu'elle réitère ; mais elle n'en met pas moins d'un côté le corps de la victime, de l'autre son sang, et nous convie à nous en faire une nourriture et un breuvage. Ici pas de violence, ici pas de bourreau ; mais l'amour, rien que l'amour pour sacrificateur invisible et réel, si bien qu'en célébrant ce royal festin de l'Agneau, l'Église chante : « C'est la charité divine qui nous a donné à boire ce sang sacré, et l'amour est le prêtre qui immole les membres de ce corps vénérable<sup>1</sup>. »

Or, que dit le prêtre visible avant de participer au festin, qu'il a lui-même servi sur la table donatrice du sacrement, avant de consommer la victime qu'il voit étendue sur la patène, comme sur un plat ? Incliné vers elle, et la contemplant avec un religieux respect, il prononce les noms des trois personnes divines, et reconnaît leur amour pour nous : « Seigneur Jésus-Christ, selon la volonté de votre Père, avec la coopération du Saint-Esprit, vous avez vivifié le monde par votre mort... » Que dit-il quelques instants après la consommation de la victime ? Quelle est sa prière finale ? « *Placeat tibi, sancta Trinitas*, ô sainte Trinité, que l'hommage de ma servitude vous plaise ! » Ce n'était qu'avec une ferveur extrême, en répandant d'abondantes larmes, qu'Ignace de

1. *Bréviaire*, Quasimodo, hymne des 1<sup>res</sup> vêpres.



Loyola récitait cette prière, pour finir une messe basse qui avait duré une heure.

Le sujet de notre méditation s'enrichirait encore, si nous considérions que la mort d'amour a deux types, Marie et Thérèse. L'une est le modèle de la mort d'amour, sans infirmité ni violence; l'autre est le modèle de la mort d'amour, avec l'intervention ou le concours de la maladie.

La Vierge immaculée eut la pécheresse pour imitatrice; Madeleine pénitente reproduisit en sa mort la Mère de Jésus. Un religieux augustin, Jacques de la Porte, l'a dit en résumant la tradition, dans son livre intitulé : *Le Glaive de douleur*, et publié à Douai en 1645. Il y appelle la sainte Famille une Trinité terrestre, et il y montre que saint Joseph mourut aussi d'amour. Dans sa conviction, la vie de Marie ne se prolongea que par un miracle, que le Saint-Esprit opérait, en lui servant d'ombrage contre l'ardeur de ses affections séraphiques. Il parle ensuite de quelques anciens, qui moururent d'amour par tendresse naturelle pour leurs enfants; puis il s'écrie : « Et que dirons-nous des saints, auxquels l'amour divin donnait bien d'autres atteintes au cœur? On sait que sainte Madeleine étant près de Marseille, après l'Ascension du Sauveur, ayant, après la sainte communion qu'elle reçut des mains de saint Maximin, élevé les yeux et les bras vers le ciel, elle y transporta aussitôt son âme par véhémence d'amour, pour se joindre à Jésus son Époux bien aimé<sup>1</sup>. »

1. Ch. IV. p. 47-49.

La réformatrice du carmel eut pour imitatrice une fille de la Visitation-Sainte-Marie; la bienheureuse confidente du sacré Cœur reproduisit en sa mort l'héroïque épouse de Jésus. En elle aussi la consécration de la victime se distingue de la consommation.

Si je demande comment Marguerite-Marie devint une victime consacrée, son premier biographe, le P. Croiset, me répond : « Le Fils de Dieu lui donna son Cœur, de la même manière qu'il l'avait donné à sainte Catherine de Sienne ; lui ayant pris le sien qu'il purifia, et qu'il embrasa de son pur amour, comme il avait fait à cette grande sainte. Il voulut lui laisser, comme à sainte Thérèse, une preuve continuelle et sensible de cette grâce extraordinaire, par une douleur de côté très sensible, que nul remède humain n'a jamais pu soulager, et qui l'a accompagnée jusqu'au tombeau <sup>1</sup>. »

Si je demande comment se fit la consommation de la victime, un de ses derniers historiens, le P. Daniel, après m'avoir parlé de la maladie et de l'extrême-onction, me décrit le trépas et ajoute : « La mort semblait n'approcher qu'avec respect de cette victime de l'amour divin. Son visage, plus beau que de coutume, était empreint d'une douce majesté, qui pénétrait toute l'assistance d'une joie et d'une consolation inexprimables <sup>2</sup>. » Le propre de Paris, approuvé par le Saint-Siège, me répond aussi, et même avec plus de force et de précision,

1. *La Vie de la B. Marguerite*, édition de 1865, p. 59.

2. *Hist. de la B. Marguerite-Marie*, ch. xxvii, p. 401.

en se rapprochant des termes employés pour sainte Thérèse : « Enlevée par l'amour plus que par la maladie, *amore magis quam morbo*, comme une victime de la charité, victime consommée, *consummata caritatis victima*, elle s'envola vers le céleste Époux<sup>1</sup>. »

Hélas ! aucun de ces deux types ne se reproduira en moi. Quand même je serais brûlant d'amour, comme un saint Philippe de Néri, tout ce que je pourrais espérer, ce serait de mourir comme lui, en travaillant pour Dieu jusqu'à la dernière heure. Au service du Seigneur, on se rapproche d'autant plus de la consommation de la victime par la charité, qu'on se dépense davantage, qu'on laisse mieux la lame user le fourreau, c'est-à-dire qu'on craint moins que l'activité de l'âme ou de l'esprit ne nuise à la santé, n'abrège l'existence. Priez, ma révérende Mère, priez instamment pour que le divin amour fasse de moi un flambeau qui éclaire, un cierge qui se consume, comme ceux qui s'épuisent sur l'autel du sacrifice, comme celui qu'on allume pour la consécration, et qu'on éteint après la consommation de l'adorable victime. Demandez que je puisse chanter, après un des plus dévoués serviteurs de Marie, après un des plus fidèles disciples de Thérèse, après l'infatigable saint Liguori, ces vers composés par lui-même, et traduits de l'italien par un de ses fils spirituels :

1. Brév. de Paris, 17 octobre, leçon VI.

En hommage à mon Dieu, notre commun Seigneur,  
 Flambeaux, heureux flambeaux, vous lancez votre flamme ;  
 Ah ! puisse ainsi, brûlant pour le Dieu de mon âme,  
 Tout mon cœur n'être plus que lumière et qu'ardeur,  
 Et, se joignant à vous dans sa vive tendresse,  
 Se consumer d'amour pour un Maître si doux !  
 Que je vous porte envie ! oh ! quelle sainte ivresse,  
 Si je pouvais changer de destin avec vous !

Si vous jugez que je me sois trop étendu sur l'explication de la préface, mon excuse sera d'abord que j'y parle de cette charité, qui est la racine, la reine et la mère de toutes les autres vertus. Si j'ai beaucoup plus développé la troisième ressemblance, l'amour, que les deux premières, la sagesse et l'holocauste, que je ne vais développer la quatrième, la miséricorde, n'est-ce pas ensuite parce qu'il est doux au cœur et utile à l'âme, d'admirer en sainte Thérèse épousée par Jésus, blessée par un séraphin, immolée par l'amour, la vivante image de la Vierge Mère ? La charité de l'une, comme celle de l'autre, jette un prodigieux éclat, qui est encore accru ou rehaussé par la splendeur des trois principaux mystères, Incarnation, Rédemption et Trinité, que nous entrevoyons au-dessus d'elles, les couvrant de leurs admirables reflets, dans le lointain de l'histoire ou dans les hauteurs des cieux.

Ces longs développements de ce qu'il y a de plus saillant, dans le propre de la messe de votre bienheureuse Mère, la préface, prouveront une

1. *Œuvres ascétiques*, trad. Dujardin, t. VI, p. 219, cantique à Jésus exposé.

fois de plus l'immense profit, qu'une âme sacerdotale, ou simplement chrétienne, saurait tirer du missel, si elle y cherchait plus souvent sa nourriture. A qui me demanderait de compléter le conseil, que la grande maîtresse des choses spirituelles, aimait tant à donner : « Faites oraison », je répéterais ce que je dis aux prêtres dans les retraites pastorales : « Méditez le missel ». Pas de meilleur livre de méditations, pas de meilleurs sujets d'oraison !

#### § IV

##### *Quatrième ressemblance : la Miséricorde.*

Les saints qui triomphent au ciel, étudient la miséricorde dans le cœur de Dieu, ou plutôt sans étude ils en contemplent l'élévation, ils en admirent l'immensité, ils en bénissent la profondeur, et ils comprennent mille fois mieux que nous ce titre de Père des miséricordes, *Pater misericordiarum*, que l'Écriture donne à la première personne de la Trinité (II Cor., I, 3). D'un regard ravi, ils suivent la miséricorde s'élançant tout émue du cœur de Dieu vers le pécheur, comme un père vers son enfant tombé, pour le relever, le prendre dans ses bras et le rapporter en sa maison. Ils la voient dans le présent, non moins que dans le passé, cherchant avec sollicitude par les chemins les plus âpres les prodigues égarés, les

ramenant par des voies providentielles à la table de leur Père, au banquet de sa grâce, puis les aidant à conquérir, par leurs vertus, une place sur son trône de gloire, dans son royaume éternel.

L'Église qui combat sur la terre, étudie la miséricorde dans le cœur de Marie; elle nous en dit des choses admirables par ses docteurs, elle justifie par des faits sans nombre le titre si cher à la Vierge, si attrayant pour nous, de Mère de la miséricorde, *Mater misericordiæ*. Mais elle se garde bien de considérer cette miséricorde comme une faiblesse maternelle; elle n'y voit qu'une force divine, un attribut sublime, qui ne pardonne jamais qu'au repentir universel et souverain, qui met tout en œuvre pour obtenir des conversions sérieuses, efficaces et durables. Elle nous en avertit par la voix de ses pontifes et de ses prêtres, quelquefois même par la plume des écrivains laïques. Un des plus connus disait :

« De la très auguste Reine du Ciel, on fait — que Dieu nous pardonne — une *petite maman*, pareille d'ailleurs à beaucoup de mères soi-disant chrétiennes; une petite maman qui n'exige ni travail ni vertu, et qui pardonne tout, pourvu qu'on la caresse. Oui, Marie est une mère, mère très clémente à ses enfants d'adoption. Devant le trône de Dieu, elle élève sa toute-puissante prière en faveur du pécheur contrit; mais elle n'est pas cette femmelette qui, par un lâche amour, trahit la gloire du Père et l'âme des enfants <sup>1</sup> ».

1. Louis Veuillot, *Le parfum de Rome*, liv. VII, ch. xvi, les Madones, t. I, p. 386 de la 9<sup>e</sup> édition.

Je n'ai à étudier ici la miséricorde que dans le cœur de sainte Thérèse, comme le dernier verset et la dernière oraison de sa messe m'y obligent ; c'est néanmoins à un touchant spectacle que je vous convie, ma révérende Mère, parce que je ne ferai cette étude qu'à la lumière du Cœur de Jésus, et que j'aurai à vous montrer, dans le cœur séraphique, les plus gracieux reflets de la miséricorde du divin Cœur. Mais incapable de dire jusqu'à quel point cette miséricorde achève la ressemblance, entre la réformatrice du carmel et le Sauveur des âmes, je ne pourrai encore une fois que balbutier.

## I. — LA MISÉRICORDE POUR SAINTE THÉRÈSE.

La postcommunion nous signalera la ressemblance, dans les prières faites et les efforts tentés, pour attirer sur toute âme coupable, spécialement sur une âme sacerdotale, les miséricordes du Seigneur, et pour obtenir qu'elle les chante éternellement. C'est par là que je finirai. L'ordre logique veut que je commence par la communion, qui nous invite à étudier la foi de Thérèse en la miséricorde divine, dont elle eut besoin pour elle-même, comme tout ce qui fut atteint par le péché originel. Cette foi, si vivante dans ses écrits et dans ses actes, nous laisse entrevoir, nous permet d'admirer trois ressemblances avec Jésus.

Je ne m'étonne pas qu'un certain nombre de prélats et d'écrivains, comme le cardinal Lambruschini et le P. Crasset, comme saint Liguori lui-même, du moins implicitement, aient osé dire : « Après la virginale Mère de Dieu, la réformatrice du carmel est la première d'entre les saintes<sup>1</sup>. » Je n'en suis que plus étonné d'entendre une âme si héroïque recourir, pour elle-même, à la miséricorde divine, et de voir l'Église faire de ce sentiment, au propre de sa messe, le sujet de la dernière antienne : *Misericordias Domini*, je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur.

Ce souvenir des miséricordes reçues dans le passé, cette promesse de les chanter dans l'avenir, supposent le concours de trois vertus, qu'il est difficile d'associer ou d'unir : l'humilité, la confiance, la générosité à pardonner. Assez humble pour croire qu'elle méritait l'enfer, Thérèse ne doutait pas de la miséricorde infinie de son juge, et s'efforçait de l'obtenir en pardonnant aux autres. D'où lui venaient ces trois vertus ? du Cœur de l'Homme-Dieu qui les faisait jaillir de lui-même, comme d'un foyer puissant, pour les darder sur son cœur très pur, comme sur un réflecteur fidèle. Dans l'humilité, la confiance et la générosité de l'épouse sans tache, on voyait donc, nous voyons encore, l'humilité, la confiance et la générosité du céleste Époux, comme dans la clarté de l'astre des nuits nous avons les rayons affaiblis de l'astre du jour.

1. Spis, *Du Culle...*, p, 29, texte et note.



Jésus, en naissant, apporta sur la terre la vertu d'humilité, et il est le premier qui ait pu dire : « Je suis humble de cœur, *humilis corde* (Matth., XI, 29). Il l'était par ses actes, comme par ses sentiments, et il a fait de l'humilité une échelle enchantée, où plus on descend, plus on monte. Par elle nous faisons descendre Dieu avec nous jusqu'à notre néant ; par elle Dieu nous fait monter avec lui, jusqu'à sa puissance et à sa gloire. Nous voyons clairement aujourd'hui jusqu'où l'humble carmélite était montée dans l'estime de Dieu, jusqu'où la mort l'éleva en gloire et en puissance auprès de lui ; mais nous oublions peut-être trop jusqu'où elle était descendue, dans le mépris d'elle-même durant sa vie.

Relisons donc ce qu'elle disait dans l'intimité à ses filles et à son divin Époux : « Ah ! mes filles, quelle mauvaise médiatrice vous avez en moi ! qu'elle est peu digne de parler en votre nom, et d'obtenir ce qu'elle demande ! Ce souverain juge ne va-t-il pas s'indigner encore davantage, à la vue de ma témérité ? Seigneur, ce serait avec raison et justice ; mais considérez que vous êtes maintenant un Dieu de miséricorde : exercez-la, je vous en conjure, envers cette pauvre pécheresse, ce chétif ver de terre, qui ose prendre tant de hardiesse en votre divine présence. Oubliez mes œuvres, ô mon Dieu ; ne voyez que les désirs de mon cœur, et les larmes avec lesquelles je vous supplie <sup>1</sup>. »

Relisons ce qu'elle écrivait, le 19 novembre

1. *Chemin de la perfection*, ch, III, p. 24, 25.

1581, à Pierre de Castro, chanoine d'Avila, qui venait de lire une copie de sa *Vie* : « Quelle chose que la miséricorde de Dieu, puisque mes iniquités vous ont fait du bien, et avec raison ; car vous me voyez hors de l'enfer, que j'ai bien mérité depuis longtemps ! Intitulez donc ce livre : *De las misericordias de Dios*, le livre des miséricordes du Seigneur <sup>1</sup>. »

De même que saint Paul parle de ses propres ravissements, comme s'ils eussent été ceux d'un autre (II Cor., XII, 2-4) ; ainsi sainte Thérèse se cache modestement et semble parler d'autrui, lorsqu'elle écrit d'elle-même : « Je vois d'une manière certaine que la personne, qui se trouve élevée à cet état depuis quelques années, ne se tient pas pour assurée. Elle marche, au contraire, avec plus de crainte qu'auparavant, et veille avec le plus grand soin à se garder de toute offense contre Dieu. Elle a les plus ardents désirs de travailler à son service ; mais elle gémit, elle est confuse de ne pouvoir faire que si peu de chose. Cette impuissance n'est pas une petite croix ; c'est la plus grande pénitence pour elle. »

Comme le grand apôtre, d'une part, publie sa certitude d'être au nombre des élus : « J'en suis certain, la couronne de justice m'est réservée » (II Timoth., I, 12 ; IV, 8), et d'autre part châtie son corps, le réduit en servitude, de peur d'être un jour réprouvé (I Cor., IX, 27) : de même, quoiqu'elle n'oubliât pas que le Seigneur lui avait

1. *Escritos*, t. II, p. 307, carta 358.

donné l'assurance qu'elle serait sauvée, et beaucoup d'autres avec elle par ses mérites, votre grande réformatrice le servait dans la simplicité de son cœur, avec crainte et tremblement, pour ne l'offenser en rien, et elle ajoutait ces paroles à celles que je viens de citer : « Pour les mortifications du corps, plus elle en fait, plus elle goûte de bonheur. La véritable pénitence pour elle, c'est quand Dieu la met en tel état, qu'elle n'a plus ni la santé ni la force nécessaires pour faire pénitence<sup>1</sup>. »

D'où venait donc sa confiance inébranlable en la miséricorde divine ? je l'ai dit, de Jésus lui-même. A peine était-il descendu dans le sein de Marie, qu'il la faisait mère de la miséricorde, et qu'il se servait de sa voix pour nous dire à tous : En donnant son Fils, Dieu donne sa miséricorde ; elle est comme lui à ceux qui le craignent, de génération en génération (Luc, I, 50). A peine était-il né sur la paille de Bethléem, qu'il faisait chanter par une troupe d'anges : « Paix aux hommes de bonne volonté (Luc, II, 14) ! » A peine est-il étendu sur l'autel par le sacrifice, qu'il veut que son sacrificateur dise hardiment à son Père : « Pardonnez-nous nos offenses. » Enfin, parce qu'il entre et réside tous les jours dans le cœur du prêtre, comme dans un ciboire, il l'empêche de dire jamais à qui que ce soit : Désespérez ou seulement : Découragez-vous. Ces mots-là

1. *Le Château intérieur*, VII<sup>e</sup> demeure, ch. II, p. 52), 521.

n'ont rien de sacerdotal ni même de chrétien, parce que le Sauveur a fait de l'eucharistie le sacrement de l'espérance, comme de l'amour, et voulu que le ministre du sacrement devienne, par la communion, le héraut de la confiance en la miséricorde.

L'Église s'en souvient dans les oraisons de plusieurs messes. Le 3 avril, à la messe d'une pécheresse convertie, sainte Marie Égyptienne, elle demande que l'hostie nous obtienne la plénitude de l'indulgence, et que par l'efficacité du sacrement nous éteignons, avec des pleurs incessants, les flammes dues à nos péchés. A la messe des vierges et martyres, telles que sainte Ursule et ses compagnes, le 21 octobre, elle prie le Seigneur de nous prodiguer l'indulgence, comme il leur donna la gloire, par ces mystères sacrés. En d'autres messes, elle demande que le sacrifice nous obtienne la rémission de nos fautes et des châtements mérités, qu'il multiplie la miséricorde et la rende perpétuelle, qu'il brise tous les liens de l'iniquité, et nous purifie de toutes les souillures, qu'il éteigne les flammes expiatoires, et fasse découler sur nous la continuelle rosée de la miséricorde infinie. Partout la victime immolée semble se redresser sur la pierre du sacrifice, pour nous répéter ce qu'elle aimait tant à dire durant sa vie : « Ayez confiance, mon fils; ayez confiance, ma fille (Matth., IX, 2, 22); ayez confiance, c'est moi (Marc., VI, 50); ayez confiance, car j'ai vaincu le monde (Joan., XVI, 33)!

Sainte Thérèse avait cette confiance, et la pous-

sait jusqu'à la certitude de son salut. Sur quoi l'appuyait-elle ? non sur ses révélations, mais uniquement sur la miséricorde divine. Quel aliment lui donnait-elle, pour l'entretenir en son âme ? la messe où elle allait tous les matins faire les provisions de son cœur. Si elle était retenue par quelque infirmité, elle y assistait en esprit, elle y communiait en esprit, et de loin elle s'unissait au prêtre qui, dès le commencement, avant de monter à l'autel, s'excite à la confiance par la récitation du psaume *Judica me*. Elle le récitait aussi et se l'appliquait à elle-même, comme on le voit par ces paroles de sa dernière élévation : « Bienheureux ceux qui sont écrits dans le livre de l'immortelle vie ! Mais, mon âme, si tu es de ce nombre, pourquoi es-tu triste, et pourquoi me troubles-tu ? Espère en Dieu ; car, dans cet exil, je lui confesserai encore mes péchés, et je publierai ses miséricordes ; c'est le cantique de louange, que je ferai monter vers mon Sauveur et mon Dieu<sup>1</sup>. »

Vous imitez votre séraphin, ma révérende Mère, quand vous ne pouvez quitter le lit où la douleur vous tient étendue, comme une victime sur la croix, comme une hostie sur l'autel. Car alors encore vous faites chaque matin, plusieurs fois même par jour, vos provisions de confiance, d'amour et d'abandon. Où les prenez-vous ? dans le Cœur de l'adorable victime, de la divine hostie, par une communion de patience et de conformité.

1. *Elévations*, xvii<sup>e</sup> élévat. p. 587, 588.

Selon l'enseignement du concile de Trente, personne ne peut avoir, sans une révélation spéciale, la certitude absolue de son salut<sup>1</sup>; toutefois nous pouvons en avoir la certitude morale, puisque la vertu théologique d'espérance est obligatoire pour tous. Mais en votre héroïque fondatrice, on voit quelque chose de plus qu'une certitude morale, qu'une juste confiance qu'elle sera sauvée. Atteinte à vingt ans d'une grave et longue maladie, elle passa quatre jours en une sorte de défaillance ou d'extase, où son âme goûta les délices du paradis, et sonda du regard les abîmes de l'enfer. Elle y reçut révélation de ses grandes destinées, et de sa sainteté future. Elle n'en parla d'abord que comme d'un rêve, mais elle avoua plus tard, disent les bollandistes<sup>2</sup>, que c'était Dieu même qui lui avait tout montré.

Va-t-elle s'en prévaloir? non certes, et sa confiance n'aura pour appui, pour fondement, ni ce que le Sauveur lui révélera, ni ce qu'elle fit ou endura pour lui. Le pape Grégoire XV la félicitera même, en sa bulle de canonisation, d'avoir eu coutume de dire qu'elle pouvait se tromper dans le discernement des visions, tandis qu'elle ne craignait aucune illusion en obéissant à ses supérieurs<sup>3</sup>. Elle ne s'appuyait et ne se reposait que sur la miséricorde du Seigneur.

Elle aurait même voulu que ses péchés fussent

1. *Concile de Trente*, Sessio VI, de justificatione, cap. XII.

2. *Acta Sanctorum*, t. LV, p. 136, n° 95. — Spis. *Du culte*, p. 64.

3. *Histoire de sainte Thérèse*, t. II, 473.

divulgués, pour que cette miséricorde brillât d'un plus vif éclat aux yeux des hommes. En finissant le récit de sa guérison, elle parle du religieux qui lui ordonna d'écrire sa vie, et de se modérer dans l'aveu de ses fautes : « Je le conjure, dit-elle, pour l'amour de Dieu, de ne rien retrancher de mes fautes dans cet écrit, puisqu'elles servent à mieux révéler les magnificences des bontés de Dieu, et son inépuisable patience à l'égard d'une âme<sup>1</sup>. » Ailleurs après avoir résumé les souffrances du Fils de l'homme elle s'écrie : « Seigneur, Seigneur, tout cela ne fait qu'augmenter la douleur de ceux qui vous aiment. La seule chose qui me console, c'est que plus ma malice sera connue, plus on exaltera pendant l'éternité votre divine miséricorde<sup>2</sup> ». Le R. P. Chevalier prête un sentiment tout semblable à Marie-Madeleine, au milieu même des joies du paradis : « Se figure-t-on sainte Madeleine prise pour une innocente ! Avec quelle ardeur elle protesterait ! Quoi ! la gloire de son bon Maître n'est-ce pas qu'il lui ait beaucoup pardonné ? Et on ne le saurait pas ! Ignorant les misères de Madeleine, on ignorerait les miséricordes du Cœur de Jésus ! non, non, Madeleine ne le permettra pas<sup>3</sup>. »

Qui alimentait cette foi vive en la miséricorde divine pour soi-même ? Je vous l'ai déjà dit, l'autel. Dans la pierre sacrée les reliques des saints, au-dessus le corps du Seigneur à l'état de victime,

1. *Vie*, ch. v, fin.

2. *Élévation* III, p. 557.

3. *Le Sacré Cœur de Jésus*, t. III, ch. v, n° 1, p. 496.

plus haut la croix dressée comme sur le Calvaire : tout ce qui pouvait distiller sur le cœur de Thérèse le baume délicieux du plus ferme espoir. Prosternée au pied de l'autel après la communion, quelles paroles entendit-elle plus d'une fois ? Les plus capables d'accroître sa confiance. Un jour, après lui avoir commandé de dédier son premier monastère sous le nom de saint Joseph, Notre-Seigneur ajouta : « Ce saint veillera à votre garde à l'une des portes, la très sainte Vierge à l'autre, et moi je serai au milieu de vous<sup>1</sup>. » Un autre jour, où saint Jean de la Croix ne lui avait donné que la moitié d'une hostie, pour la mortifier ou l'éprouver, Jésus se montra et lui dit : « Ne crains pas, ma fille, que qui que ce soit puisse te séparer de moi<sup>2</sup>. »

Non seulement ces deux paroles sont une consolation, une gloire et une assurance pour tous les enfants du carmel, à qui elles s'adressaient dans la personne de leur Mère ; mais de plus ils ont un autre aliment à leur confiance, dans le propre même de sa messe, qui semble la reproduire elle-même avec son expérience et son esprit. L'introït vous invite à chanter un cantique nouveau, et le trait vous redit cet oracle divin : « J'ai eu pitié de toi dans une miséricorde éternelle. » L'évangile vous fait entendre ces paroles du Maître : Instruisez-vous auprès de moi, parce que mon Cœur déborde pour vous de mansuétude

1. *Vie*, ch. xxxii, p. 405.

2. *Ibid.* additions, p. 595.



et de condescendance, parce qu'il aspire à s'abaisser encore pour vous élever, parce qu'il s'humilie tous les jours pour vous exalter.... La préface célèbre dans les anciennes faveurs le gage de nouveaux bienfaits. Suivent le sacrifice et la communion, qui mettent Dieu même sur l'autel et sur vos cœurs, comme le sceau ineffaçable de vos espérances. Aussitôt après, par un trait de génie, par une inspiration d'en haut, ce magnifique concert en l'honneur de votre bienheureuse Mère donne sa note finale. Quelle est-elle ? une action de grâces, un cri de pardon, le vœu de continuer au ciel l'hymne commencée sur la terre, à la louange des miséricordes du Seigneur.

Ainsi Thérèse de Jésus s'attirait la miséricorde divine, et par cette humilité à laquelle la grâce se donne (Jacob., IV, 6), et par cette confiance qui étant méritoire est bientôt récompensée. Se l'attirait-elle aussi par sa miséricorde envers les autres, par sa facilité à pardonner, par son amour pour ses ennemis ? Oui, elle ressemblait au Sauveur par sa générosité : elle pensait et parlait comme lui, elle conformait ses actes aux siens.

Nous admirons le bon Maître, dans ses discours, faisant des pardons accordés aux hommes la condition indispensable, le prix nécessaire des pardons demandés à Dieu : « Si vous pardonnez aux hommes leurs torts envers vous, votre Père céleste vous pardonnera vos offenses envers lui. Mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera point vos péchés (Matth., VI, 14, 15). Pardonnez donc, et vous serez pardonnés,

*dimittite et dimittemini* (Luc, VI, 37) ». Nous l'admirons élevant le pardon des injures à la hauteur d'une béatitude : « Bienheureux les miséricordieux, parce qu'ils obtiendront eux-mêmes miséricorde ! Aimez donc vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, priez pour ceux qui vous persécutent et vous calomnient (Matth., V, 7, 44) ». Admirons aussi l'harmonie entre ces sublimes enseignements et cette page de votre Mère :

« C'était pour les saints un sujet de joie que les persécutions et les injures, parce qu'elles leur fournissaient un moyen d'offrir quelque chose à Dieu, en retour des choses si grandes qu'ils lui demandaient. Mais une pauvre pécheresse comme moi, que pourra-t-elle offrir, elle qui a eu si rarement occasion de pardonner, et qui a besoin de tant de pardons?... Quoi ! après l'exemple du divin Maître, nous croirons faire quelque chose de grand, que de pardonner certaines petites choses, qui ne sont ni une injure, ni un affront, ni rien du tout ; et nous nous imaginerons que Dieu nous doit le pardon, parce que nous avons pardonné ! Desillez nos yeux, Seigneur, et pardonnez-nous nos fautes, uniquement par un effet de votre bonté et de votre miséricorde...

« Ce pardon des offenses est la pierre de touche de toutes les vertus, et de toutes les grâces. Ainsi, une âme reçoit-elle réellement les faveurs, dont Dieu comble ceux qu'il élève à la contemplation parfaite, non seulement elle sera très déterminée à pardonner, mais elle pardonnera de fait

quelque injure que ce soit, si grave qu'elle puisse être... Je ne saurais croire qu'une âme, qui approche si près de la source même de la miséricorde, qui voit à cette lumière son néant, et tout ce que Dieu lui a pardonné, puisse ne pas pardonner sur le champ, et refuser une véritable affection à celui qui l'offensa<sup>1</sup>. »

Trouverons-nous la même harmonie entre les actes de Jésus et ceux de Thérèse ? Elle avait mis son cœur virginal, tellement d'accord avec le divin Cœur, que toute injure qui le frappait lui faisait rendre le même son. Ce n'était pas le son strident ou rauque de la colère, du ressentiment et de la vengeance, comme celui que rendent beaucoup d'autres cœurs, qui sont toujours prêts à crier à la haine, à l'injustice ; c'était le son si suave de la charité qui ne pense pas le mal, de l'indulgence qui le pardonne, de la bienveillance universelle qui s'étend jusqu'aux adversaires et aux persécuteurs. Quelle différence entre votre séraphique Mère et ces laïques, ces prêtres, ces religieux qui, dès qu'on les critique, se plaignent d'être victimes d'une hostilité de parti pris, qui s'irritent et s'emportent parfois, au point de faire supposer qu'ils sont atteints de cette folie particulière, qu'on nomme le délire des persécutions ! Qui fut jamais autant critiqué et blasphémé que Dieu, et après lui son Fils Notre-Seigneur ?

Pourtant, lorsque ses détracteurs passèrent de la critique à la condamnation, et même à l'exécu-

1. *Chemin de la Perfection* ch. 37, p. 227-233.

tion capitale, que fit-il? Il fit de sa première parole sur la croix une parole de pardon, une prière pour ses bourreaux, un plaidoyer où il exposa en leur faveur les circonstances atténuantes (Luc, XXIII, 34)? Il n'a pas changé, et les théologiens ont une expression charmante pour caractériser la grâce qu'il offre toujours et donne à ses ennemis : elle est *prévenante*, c'est elle qui les prévient, c'est elle qui leur fait des avances. Saint Ambroise disait et l'Église répète : « Il oublie nos injures et se souvient de sa clémence, *immemor injuriæ, memor clementiæ*<sup>1</sup> ». Saint Jean Chrysostome disait et l'Église répète encore : « Quand nous revenons à une fervente charité, il ne se souvient plus de nos antécédents, *non recordatur priorum*; car Dieu n'est pas comme l'homme. A ceux qui se repentent il ne reproche point le passé, il ne dit pas : Pourquoi vous être éloignés si longtemps? Mais il aime ceux qui reviennent<sup>2</sup> ». Il est tout cœur, tout amour pour les convertis.

Comme le cœur de son Dieu, le cœur de Thérèse n'était aussi qu'amour et pardon. La bulle de 1622 le reconnaît en ces termes : « Assaillie par de violentes persécutions et de cruelles adversités, elle chérissait néanmoins ses persécuteurs, et priait pour ceux qui la haïssaient. Les outrages

1. *In Lucam*, l. IV, n° 57. P. L., t. XV, p. 1629. — *Brev.* samedi après la Pentecôte, homélie leçon I.

2. *in Matth.*, homil. 67, alias 68, n° 4. P. G., t. LVIII p. 637. *Brev.* propre de Paris, 3 avril, sainte Marie Égyptienne, leçon VIII.

mêmes et les maux qu'elle avait à souffrir, donnaient à son amour et à sa charité un nouvel aliment. Aussi plusieurs hommes graves avaient-ils coutume de dire que, si l'on voulait gagner son amitié, il fallait lui faire éprouver quelque dommage, ou lui adresser quelque injure<sup>1</sup>. »

Un de ces hommes graves était l'évêque d'Avila, Mgr Alvaro de Mendoza, selon les bollandistes, qui comparent votre réformatrice au martyr saint Étienne, pour son assiduité à prier Dieu de pardonner à ses ennemis<sup>2</sup>. Son historien ajoute : « Elle parlait d'eux avec de grands égards, les excusait si on les accusait en sa présence, et prenait plaisir à mettre en évidence leurs bonnes qualités. Elle allait plus loin : elle épiait l'occasion de leur être agréable, de se ménager une rencontre, qui lui permit de leur témoigner son affection et son bon vouloir<sup>3</sup>. »

Ce penchant à la miséricorde achève de nous expliquer ce qu'atteste l'histoire : la magnanime Thérèse eût voulu chanter par tout l'univers les miséricordes du Seigneur<sup>4</sup>. Durant sa messe, ne semble-t-elle pas ressusciter, afin de pousser encore sa chère exclamation, afin de nous donner le signal, et de nous faire crier avec elle : Je chanterai éternellement, ô mon Dieu, vos miséricordes ? Ainsi stimulés, combien de fois n'avons-nous pas mis nos cœurs dans le cœur du célébrant, et nos

1. *Hist.*, t. II, p. 473.

2. *Acta Sanctorum*, t. LV, p. 387, n° 1233.

3. *Hist.*, ch. 31, t. II, p. 402.

4. *Hist.*, ch. xi, t. I p. 227.

voix dans sa voix, pour protester avec lui de notre disposition à chanter, en effet, toujours les miséricordes divines, à répéter la parole du psalmiste : *Misericordias Domini in æternum cantabo!* Combien de fois les peintres aussi ont-ils mis ces paroles, entourant sa tête ou sortant de sa bouche, sur les portraits, les tableaux ou les images de votre héroïque Mère !

O trait touchant de ressemblance entre l'Épouse et l'Époux ! Quand nous honorons Jésus comme auteur de notre rédemption, en la fête du très saint Rédempteur, aussitôt après l'octave de sainte Thérèse, le 23 octobre, quelle est l'antienne de la communion ? Un hommage rendu à l'une des plus belles fonctions de la miséricorde, hommage répété quatre fois par un verset intercalaire dans le même psaume : *Confiteantur Domino misericordiarum ejus* (Ps. CVI, 8, 15, 21, 31), que les miséricordes du Seigneur, que ses merveilles annoncent sa gloire aux enfants des hommes ! Incapables de célébrer nous-mêmes, autant qu'elles le méritent, les divines miséricordes, nous les personnifions par une hardiesse poétique, nous les considérons comme des êtres vivants, riches d'intelligence et de cœur, et nous leur réitérons l'invitation que leur fit le roi-prophète, celle de célébrer elles-mêmes la grandeur et la bonté de Dieu, en présence de tous les hommes.

## II. — LA MISÉRICORDE POUR NOUS.

Comme son divin Époux, votre sainte Mère ne se contentait pas de pardonner elle-même : elle priait Dieu de pardonner aussi, de disposer les pécheurs à recevoir les effusions de sa grande miséricorde. Ce qu'elle demandait sur la terre, elle le demande encore dans le ciel ; voilà pourquoi la postcommunion nous fait recourir à son intercession, afin d'obtenir nous-mêmes miséricorde maintenant, et de pouvoir chanter éternellement en paradis les miséricordes du Seigneur. Et de même que le Sauveur ne se borna pas à prier, mais parla, mais agit, mais souffrit, pour que notre Père céleste épanchât sur nous les flots de sa miséricorde : ainsi la généreuse carmélite voulut ajouter à sa prière la parole, l'action, la souffrance, pour assurer plus largement aux pécheurs les bienfaits de la miséricorde.

Un tel exemple, donné par une humble recluse, ne pouvait être perdu, ni oublié, ni stérile. L'Église a soin de nous le rappeler dans la dernière oraison, où nous conjurons le Seigneur d'accorder à sa famille soumise, à ses enfants dociles, la grâce de célébrer à jamais ses miséricordes, par l'intercession et l'exemple de la bienheureuse Thérèse, *intercessione et exemplo*. Que de choses en ces deux mots ! Méditons-les.

Les associations réparatrices se multiplient fort

à propos parmi nous, et chacune d'elles a ses réunions, qui sont de véritables foyers, où les âmes s'embrasent d'un saint zèle pour réparer tous les outrages faits à Dieu, pour lui faire sur mille choses réparation d'honneur. Mais ne s'y borne-t-on pas trop à la sentimentalité, à la prière et à la communion, aux hymnes et aux cantiques? Ne voit-on pas un grand nombre d'associés s'arrêter en chemin, ne faire presque rien pour atteindre pleinement le but désiré, qui est non seulement d'offrir des satisfactions verbales et réelles à notre divin Père, pour toutes les offenses qu'il reçoit, mais encore de supprimer la cause des blessures faites à son cœur, ou du moins d'en diminuer le nombre et la gravité?

Toute réparation qui se contente de verser un peu de baume sur la plaie, est incomplète et mutilée : elle a une tête qu'elle porte jusqu'aux cieux, pour glorifier le Seigneur; mais elle n'a pas de pieds à poser sur la terre, pour suivre de près ses enfants prodigues, comme la miséricorde suit le pécheur (Ps. XXII, 6), et pour les lui ramener. Si l'on veut qu'elle soit efficace et entière, il faut faire plus que d'avoir des intentions élevées, plus que de pousser des exclamations et des soupirs, plus que de répandre des larmes et des condoléances sur le cœur blessé, sur la gloire ternie, sur l'honneur outragé; il faut marcher, il faut courir à la recherche des brebis égarées, il faut hâter leur rentrée au bercail par des sacrifices et des actes, aussi bien que par des intentions et des prières. Moins d'offenseurs, moins d'offenses; plus



de retours, plus de joies pour le Père céleste et pour ses anges (Luc, XV, 7, 10). La miséricorde qui descend sur les hommes, est le complément nécessaire de la réparation qui monte vers Dieu.

La pauvre veuve, connue aujourd'hui sous le nom de *Sœur Rose*, qui, durant l'été de 1864, me confia son petit manuscrit de la *Sainte Messe Réparatrice*, pour que je le fisse approuver et le publiasse, se servait d'une comparaison fort juste : « Supposons qu'un père, ayant élevé douze enfants, leur dise que, pour lui témoigner leur reconnaissance de tous les bienfaits, dont il les a comblés depuis leur naissance, il désire que chacun d'eux travaille pour lui une heure par semaine. Supposons que six refusent de le faire, que trois le fassent avec négligence, et les autres avec zèle. Ces bons fils, voyant la conduite de leurs frères envers leur père, en seraient très affligés et le prieraient de pardonner. Ce serait bien. Mais si le père avait besoin du produit du travail de tous, il lui manquerait toujours quelque chose. Je compris alors, et dans un esprit de réparation je promis d'entendre, tous les dimanches et fêtes d'obligation, une seconde messe à l'intention de mes frères absents<sup>1</sup>. »

Deux choses me charmèrent dans ces paroles d'une humble femme, dont la mémoire est en bénédiction, et dont le tombeau est devenu le centre d'une archiconfrérie, au monastère des

1. *La sainte Messe réparatrice*, 21<sup>e</sup> édit. p. 7, chez Palmé, 76, rue des Saints-Pères, à Paris.

Norbertines à Notre-Dame de Bonlieu, près de Marsanne, dans le diocèse de Valence : l'acte prescrit et la comparaison employée.

L'acte est une pratique hebdomadaire, qui exige plus que de la sentimentalité, plus même que des prières et des chants : elle consiste en une de ces démarches, qui combattent la paresse et la somnolence, qui prennent du temps et imposent une gêne. Elle nous oblige à fréquenter plus assidûment la principale école de sacrifice, qu'on nomme l'église, où nous n'avons qu'un seul maître pour nous instruire, *magister unus* (Matth., XXIII, 10), Jésus-Christ, qui nous y donne la plus sublime leçon d'abnégation et de dévouement. Elle demande de nous l'assistance attentive et recueillie à une seconde messe, à deux messes par conséquent, dans un siècle où tant de chrétiens n'ont pas le courage de sortir du lit, de faire un kilomètre, de se tenir debout ou à genoux, de remporter une victoire sur l'indifférence et le respect humain, pour assister à une seule messe, à une messe basse et tardive.

La comparaison est prise dans la famille, où trop souvent une partie des enfants manquent à leurs devoirs, envers les auteurs de leurs jours. Si les autres enfants veulent consoler les parents, cicatriser la plaie faite à des cœurs si tendres, quels sont ceux qui réussiront le mieux, qui répareront le plus ? Seraient-ce les fils et les filles, qui se contenteraient de redoubler de prévenances et de soins, d'application et de travail ? Ce ne serait là qu'une demi-satisfaction. La répa-

ration complète viendra de l'enfant qui, à tous ces témoignages de piété filiale, ajoutera de persévérants efforts pour attirer sur les coupables la miséricorde divine, avec ses grâces de lumière et de force, de repentir de générosité : elle viendra de celui qui convertira ses frères, c'est-à-dire qui les ramènera à leurs parents en les ramenant à Dieu. Le mal ayant disparu et la cause en étant supprimée, cette conversion séchera les larmes du père et de la mère, guérira leur blessure, et changera leur amertume en allégresse.

L'Évangile nous le fait entendre par une parabole et une résurrection, qui se rapportent aussi à la famille. Que nous dit-il du père de l'enfant prodigue, et de la veuve de Naïm ? Par quoi furent-ils mieux consolés, celle-ci du trépas de son fils unique, celui-là de l'éloignement du plus jeune de ses enfants ? par les attentions multipliées et les vives condoléances des autres membres de la famille, des proches et des amis ? non, car cette sorte de réparation laissait subsister les causes de la douleur, la mort de l'un, les désordres de l'autre. Ils ne furent entièrement consolés que par le Seigneur miséricordieux, qui ramena au malheureux père le fils repentant et corrigé, qu'il croyait perdu (Luc, XV, 18, 32); et par Jésus lui-même qui, tout ému de compassion ou de miséricorde, *misericordia motus*, rendit à la mère en pleurs son fils ressuscité (Luc, VII, 13).

L'autorité ecclésiastique voulut que, dans les premières éditions, j'ajoutasse au titre de *Sainte Messe Réparatrice* ces mots explicatifs : « en-

tendue pour obtenir la conversion de quelqu'un qui ne l'entend pas », moins pour la distinguer des autres messes dites ou entendues en réparation, que pour prémunir les fidèles contre l'erreur, qui eût consisté à croire que le devoir d'assister à la messe n'est pas rigoureusement personnel, qu'on peut le faire remplir par un autre, que quelqu'un pourrait entendre la messe, comme il peut payer nos dettes, en notre lieu et place, en nous déchargeant de toute obligation de le faire nous-mêmes. Quelques personnes crurent que, pour éviter cette interprétation erronée, j'avais mis la gloire de Dieu au second plan, j'avais fait de la conversion des pécheurs la première et suprême intention de l'assistance à la messe réparatrice. Il n'en était rien.

En théorie, ces deux intentions ayant leurs racines dans la charité, on peut dire d'elles ce que le bon Maître disait de cette vertu. La gloire de Dieu est la première et la plus grande intention, comme l'amour de Dieu est le premier et le plus grand commandement ; le salut des âmes, la conversion des pécheurs par conséquent, est la seconde intention, qui ressemble à la première, comme l'amour du prochain est le second commandement, tout semblable au premier (Matth., XXII, 38, 40). Le champ immense de la perfection est circonscrit par ces deux intentions, comme la loi et les prophètes sont renfermés dans ces deux commandements. De même encore que ces deux amours ne sont point séparables, ne forment qu'une seule et même vertu, où la charité pour le prochain est tout à la fois unie et subordonnée à la

charité pour Dieu : ainsi les doctes et les saints ne séparent jamais les deux intentions ; ils les maintiennent unies, tout en subordonnant la seconde à la première. Glorifier Dieu est l'intention dominante, qui commande et dirige toutes les autres ; mais sauver les âmes est le meilleur moyen de procurer la gloire de Dieu.

C'est même à ce zèle des âmes, aux mérites qu'il nous fait acquérir, que l'ange de l'école rattache, comme l'effet à la cause, cette forme si suave et si touchante de la miséricorde, que nous appelons les indulgences : à ses yeux elles sont la continuation de l'intention qu'avaient ceux qui travaillèrent pour l'utilité de l'Église, par là même et surtout pour la conversion ou la sanctification de ses membres. La cause de la rémission de la peine dans les indulgences, dit-il, n'est autre que l'abondance des mérites de l'Église : ils surabondent toujours. Celui à qui l'indulgence est concédée, doit être uni par la charité à celui qui la mérita, et cette concession doit respecter l'intention de ceux, qui firent des œuvres méritoires. Or, ils les firent pour l'honneur de Dieu et l'utilité de l'Église en général, *ad honorem Dei et utilitatem Ecclesiæ*. Conséquemment ce qui tourne ou contribue à l'utilité de l'Église, et à l'honneur de Dieu, est un motif suffisant d'accorder des indulgences.

Un peu plus loin, complétant sa pensée, le saint docteur dit encore : Pour que la peine soit remise à quelqu'un, il faut que l'intention de ceux, dont les mérites sont communiqués, puisse parvenir

ou s'étendre jusqu'à lui. Or le bien de l'un est communiqué à l'autre par deux canaux : la charité de celui qui reçoit, et l'intention de celui qui donne. De la première manière, on devient, sans les indulgences, participant de tout le bien qui se fait, pourvu qu'on soit dans la charité. De la seconde manière, l'intention de celui qui travailla pour l'utilité de l'Église, *qui pro utilitate Ecclesiæ operatus est*, peut se continuer à un autre par les indulgences, *potest intentio ad istum continuari*<sup>1</sup>.

Dans la pratique l'illusion est facile, et le divin Maître, nous en avertit lui-même : Pour entrer dans le royaume des cieux, il ne suffit pas de me dire : Seigneur, Seigneur, il faut faire la volonté de mon Père (Matth., VII, 21). Si vous m'aimez, prouvez-le en gardant mes commandements ; car il n'y a à m'aimer, que celui qui les garde (Joan., XIV, 15, 21). Mais n'est-ce pas dans l'obéissance filiale aux préceptes, incomparablement plus que dans la récitation orale ou mentale de formules et d'actes d'amour, que réside toute la difficulté ? Notre expérience nous l'apprend tous les jours. De même, quoi de plus facile que de diriger notre intention vers la gloire de Dieu, en disant du bout des lèvres ou du fond du cœur : Seigneur, pour votre gloire ! Mais si nous voulons entreprendre et mener à bonne fin la sanctification d'un juste, ou la conversion d'un pécheur, il faut secouer no-

1. *In iv Sent.* Distinc. XX, q. I, art. III. Rome 1570, t. VII, folio 125.

tre mollesse ou notre torpeur, souffrir, agoniser, suer sang et eau. Saint Paul compare ce travail de sanctification à un enfantement prolongé, et par suite très laborieux (Gal., IV, 19). Saint Ignace affirme qu'une conversion à faire, c'est de toutes les œuvres la plus difficile, *opus omnium difficillimum*<sup>1</sup>. Voilà pourquoi Dieu permet que ce soit souvent la seconde intention, le salut des âmes, l'utilité de l'Église, qui nous fasse le plus d'impression; voilà pourquoi ses ministres, dans leurs écrits et leurs discours, même pour nous rendre plus fidèles à ses préceptes, s'efforcent tant d'allumer en nous les ardeurs apostoliques, le feu sacré du zèle des âmes et du dévouement à l'Église.

Qui fut plus zélé pour la gloire de Dieu, que le grand apôtre et le fondateur de la compagnie de Jésus, que je viens de vous nommer? Mais comment le prouvèrent-ils le mieux? par leur généreuse ardeur à lui ramener ses enfants, à guérir les membres mystiques de son Fils Notre-Seigneur, à souffrir et combattre pour l'exaltation de notre mère la sainte épouse du Christ.

L'Apôtre nous recommande de nous proposer la gloire de Dieu, en tout ce que nous faisons, même dans le boire et le manger, *omnia in gloriam Dei facite* (I Cor., XV, 31). Il n'a pas besoin d'insister beaucoup, parce que cette intention, si élevée qu'elle soit, ne nous impose ni une mortification ni une fatigue, et que nous n'avons pas

1. *Regulæ concionatorum*, 2.

de longs efforts à faire, pour prendre notre nourriture. Mais s'agit-il de châtier notre corps, et de le réduire en servitude, s'agit-il d'endurer toutes sortes de douleurs, de persécutions et d'outrages, il met en avant l'utilité de l'Église, il nous propose la miséricorde pour les autres, et il adresse aux Colossiens ces paroles, que chacune de vos filles, ma révérende Mère, peut comme vous, comme Thérèse de Jésus, s'appliquer à elle-même : « Je complète dans ma chair ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, pour son corps qui est l'Église (Coloss., I, 23). » On reconnaît là l'héroïque Paul qui s'écriait : Je voudrais être anathème pour mes frères, séparé de Jésus-Christ, privé non de l'aimer, mais d'en jouir, pour leur salut éternel (Rom., IX, 3) ! Ah ! pour vos âmes je me dépenserais très volontiers, et je me sacrifierais en sus (II Cor., XII, 15) !

Le 31 juillet, la VI<sup>e</sup> leçon du bréviaire loue saint Ignace d'avoir toujours eu à la bouche, et d'avoir toujours cherché en toutes choses la plus grande gloire de Dieu. Il n'oubliait pas que toute autre intention est subordonnée à celle-ci, et il rappelait aux prédicateurs dans la seconde de leurs règles, où il leur prescrit, comme moyen de tenir l'instrument uni à Dieu, le zèle sincère des âmes pour la gloire de la Majesté divine. Mais dans la même règle, il leur a d'abord recommandé de se souvenir, qu'ils sont appelés à ramener les âmes à leur Créateur, et il affirme ce que je vous ai dit, que c'est là de toutes les œuvres la plus difficile. Aussi, lorsqu'il expose, au début de ses constitu-



tions la fin de la compagnie de Jésus, se contentait-il de la définir par ce qu'elle a de plus pénible : « La fin de cette compagnie n'est pas seulement de vaquer, avec la grâce de Dieu, au salut et à la perfection de nos propres âmes, mais encore de nous appliquer très fortement, avec la même grâce, au salut et à la perfection du prochain <sup>1</sup>.

C'est parce que gagner des âmes à Dieu, étendre les conquêtes de sa miséricorde, est le plus difficile pour nous et le plus glorieux pour lui, que j'ai pu dire avec vérité, au premier chapitre de la *Communion réparatrice en union avec Marie* : « Dans le sens traditionnel la réparation a directement pour objet le mal fait à l'homme. On en a la preuve dans le missel et le bréviaire romains, dans le langage des Pères et des écrivains ecclésiastiques. Notre langue française en conserve elle-même la trace profonde. Ouvrez le Dictionnaire de l'Académie au substantif masculin *réparateur*, vous y lirez : « Jésus-Christ est appelé *réparateur du genre humain*. » Or, c'est dans le même sens que Marie fut appelée *Réparatrice*, par plusieurs de nos auteurs. Et certes que n'a pas fait Jésus, que n'a pas fait Marie, pour mériter ce glorieux titre ainsi entendu <sup>2</sup> ? »

Une image empruntée à l'Écriture sainte, nous donne de la réparation complète une idée aussi juste que grandiose : les âmes réparatrices ne

1. *Summarium constitutionum*, 2.

2. *La Communion réparatrice en union avec Marie*, 25<sup>e</sup> édition, p. 8.9.

sont-elles pas les anges ascendants et descendants, dont nous parlent la Genèse et l'Évangile ?

La réparation nous est représentée par l'échelle que Jacob vit en songe, et qui avait sa base sur la terre, son sommet dans le ciel. Elle servait de communication entre l'homme et Dieu, les anges montaient et descendaient de l'un à l'autre (Gen., XXVIII, 12). De même les âmes réparatrices montent d'abord vers Dieu, par l'intention qu'elles ont de le glorifier, de lui offrir les satisfactions auxquelles il a droit. Elles descendent ensuite vers les hommes qui trop souvent, comme Jacob, sont endormis et plongés dans les ténèbres. Elles leur amènent la miséricorde, et déploient un saint zèle pour les réveiller, pour les éclairer, pour leur faire trouver sur la terre la maison de Dieu et la porte du ciel.

Si en France, sur un sol labouré par les révolutions impies, la fleur de l'espérance germe et croît, embaume nos âmes et ranime nos courages, ne le devons-nous pas à cette échelle de Jacob, qui se dresse en tous lieux durant la nuit que la libre-pensée fait dans les intelligences ? Partout les anges de la réparation, multipliés par l'influence du carmel et de quelques autres familles religieuses, montent et descendent. Le matin, on les voit descendre dans un humble sanctuaire, assister à une réunion réparatrice, entendre la messe et communier, avec l'intention de rendre au Seigneur d'autant plus de gloire qu'il est plus outragé. Après midi, Dieu les voit monter à la mansarde du pauvre

ou du malade, offrir un bon d'affection plus précieux qu'un bon de pain, et préparer par la miséricorde corporelle un facile accueil à la miséricorde spirituelle. Le soir, dans un cercle de parents et d'amis, les hommes les admirent exerçant cet apostolat de l'amabilité, qui suit les inclinations et amène les relèvements, qui par de gracieuses condescendances détermine les conversions, et qui par l'élévation des pensées et des sentiments, comme le prêtre par le *sursum corda*, porte vers Dieu les âmes et les cœurs.

La réparation complète est un mouvement de va-et-vient entre la terre et le ciel, assez semblable à celui que le divin Réparateur annonça, et dont les anges devaient nous donner le spectacle, en montant et descendant au-dessus de lui (Joan., I, 51). Ils commencent par monter, parce que l'intention ascendante, l'honneur de Dieu, est la première; mais ils ne tardent pas à se rapprocher de l'humanité, parce que l'intention descendante, l'utilité de l'Église, est le but de la mission ou du ministère que ces purs esprits, *in ministerium missi* (Hebr., I, 14), remplissent auprès de nous, qui sommes appelés à partager avec eux l'héritage du ciel. Monter et descendre, voilà leurs voies, dit saint Bernard, monter pour eux, descendre pour nous; monter par la contemplation de la divinité, descendre par la compassion pour les hommes.... Nous devons les imiter, d'abord en élevant nos désirs, en nous efforçant de monter jusqu'à la vérité souveraine et perpétuelle; puis en nous abaissant, en ayant de la

condescendance pour le prochain, en exerçant envers lui la miséricorde <sup>1</sup>.

Voilà justement l'œuvre de Jésus et de Marie, l'œuvre de Thérèse et de ses filles; voilà une des plus belles ressemblances entre le Calvaire et le carmel.

On ne vit, et on ne verra jamais, de cœurs plus ardents pour la gloire de Dieu, que les deux cœurs qui furent percés sur le Golgotha, l'un par une lance en fer, l'autre par un glaive de douleur. Jamais, absolument jamais, il ne s'élèvera de cœurs humains des sentiments aussi sublimes, aussi capables de glorifier et de consoler notre Père céleste, de lui faire réparation d'honneur. Mais pour lui offrir une satisfaction plus complète, pour mieux lui témoigner leur souci de sa gloire, ces deux cœurs, les plus réparateurs de tous, voulurent convertir les auteurs mêmes des outrages, faire descendre sur eux la miséricorde, par la prière et la parole, par l'humiliation et le sacrifice. Ils y réussirent dès lors comme aujourd'hui. Un des larrons crucifiés et blasphémateurs se convertit : on l'honore comme un saint le 24 avril. Le centurion qui présidait le crucifiement, se convertit : on le fête le 16 octobre. Le soldat qui insulta la victime déjà morte, et lui ouvrit le côté, se convertit : il a sa fête le 15 mars. Appelée par Jésus et Marie, la miséricorde descendit également sur les autres spectateurs du drame san-

1. In Psalmum *Qui habitat*, sermo XI, n° 6 et 11. P. L., t. 183, p. 228, 230.

glant, et on les entendit se frapper la poitrine, *percutientes pectora sua*, en retournant à Jérusalem (Luc, XXIII, 48).

Les Espagnols ont une ode admirable au divin Crucifié; elle est tout entière une hymne à la miséricorde. Elle fut le dernier chant du célèbre augustin, Louis de Léon, qui était poète autant que théologien, et qui chargé de publier une édition authentique des œuvres de votre Mère, mit une remarquable épître dédicatoire en tête du volume, qu'il adressa aux carmélites de Madrid le 15 septembre 1587. Un auteur français en fait un grand éloge en peu de mots : « Louis de Léon écrit avec son cœur, et on peut dire de lui, comme de sainte Thérèse, ce qu'on a dit de Pascal : Ce style est beau comme cette âme<sup>1</sup>. » En visitant l'université de Salamanque, j'ai pu m'asseoir dans sa chaire, lire un de ses manuscrits, saluer l'urne de bois qui contient ses cendres, et qui fut placée dans la sacristie de la chapelle, le 28 mars 1856. J'ai considéré l'élégante statue de bronze, qu'on lui éleva de nos jours, vis-à-vis la belle façade de l'université.

Dans son ode, il représente le pécheur au Calvaire, devant la croix, et lui fait adresser au Sauveur expirant des paroles, trop longues pour que je vous les cite toutes; je mets seulement ici celles qui se rapportent à la source même de la miséricorde, au Cœur sacré de Jésus :

« Puisque de ton Cœur royal s'exhale ta voix,

1. Rousselot, *Les mystiques espagnols*, ch. VII, p. 300.

pour implorer de la toute-puissance de ton Père le pardon des fautes et des forfaits, qu'il te souvienne, Seigneur, de mes péchés... Ici où tu rachètes les captifs, répandant de toutes parts la miséricorde, ton Cœur ne reste point satisfait dans sa générosité, tant que ton corps n'est pas épuisé de sang... Ce sont les plus grandes fautes, qui font briller le plus la noblesse de ton Cœur sacré ; car la réparation de ces fautes, en te coûtant plus de sang, réjouit davantage ta clémence... J'ai confiance en ce Cœur, que je vois maintenant à jour par les fenêtres de ce corps ouvert ; Cœur mis à nu de telle sorte qu'un voleur, les mains liées, seul avec toi, en deux mots seulement te l'a dérobé ; et si nous attendons encore, un aveugle bientôt s'en emparera... Si, docile à ma prière, tu entends la voix lamentable qui t'invoque, j'espère une grande fortune ; car étant fils je reste héritier<sup>1</sup>. »

De même sur les hauteurs du carmel, tous les foyers de la réparation furent allumés par le prophète Élie, et sont entretenus par ses successeurs, dont la devise fut toujours la sienne, le zèle pour la gloire de Dieu, *zelo zelatus sum pro Domino Deo* (III. Reg., XIX, 10). De ces foyers s'élancent vers le ciel, non seulement les flammes des sentiments les plus généreux, et les intentions les plus sublimes, mais encore d'instantes prières en faveur des coupables, d'ardentes supplications pour leur obtenir miséricorde, et les plus tendres accents de la piété filiale, pour répéter ce cri d'un

1. *Ibid*, p. 301-303.

cœur sacerdotal! : *Parce, Domine, parce, pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple* (Joel, II, 17).

Pendant que les pères étudient, prêchent, parcourent le monde, en réveillant par leur austère éloquence les chrétiens endormis, en faisant briller la vérité par une doctrine sûre et lumineuse, aux yeux des fidèles qu'aveugle un épais bandeau de préjugés, aux yeux même des idolâtres qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort; les filles se privent et se mortifient, répandent leur sang innocent par une flagellation fréquente, s'offrent chaque jour en victimes expiatoires, pour ceux qui crucifient de nouveau le Fils de Dieu, afin de faire surabonder la grâce là où abonda le péché. Comme Jésus et Marie au Calvaire, elles parlent peu sur leur sainte montagne, elles prient beaucoup et souffrent plus encore.

L'Église félicite sainte Thérèse, le 27 août, de s'être engagée par vœu à faire constamment ce qu'elle estimerait se rapporter, ou devoir contribuer, à une plus grande gloire de Dieu, *ad majorem Dei gloriam*. Elle semble lui donner, par ces expressions, la devise même de saint Ignace. Remplies de son esprit, ses filles visent en toutes choses, par leurs intentions et leurs efforts, à la plus grande gloire de leur Père céleste. Mais, à l'exemple des vaillants compagnons de Jésus, ces femmes courageuses prétendent arriver plus sûrement au but, par ce que l'intrepide soldat de Jésus-Christ appelle la plus difficile de toutes les œuvres, *opus omnium difficillimum*, c'est-à-

dire l'exercice de la miséricorde spirituelle, le salut des fidèles, la sanctification des prêtres, la conversion des pécheurs et des païens. Elles ne se trompent pas; car une conversion glorifie plus le Seigneur, que la résurrection d'un mort et la création d'un monde. Résurrection et création ne lui coûtent qu'une parole, ne manifestent que sa puissance; une conversion lui a coûté le sang de son Fils unique, nous révèle ses miséricordes, et nous les fera chanter éternellement dans le ciel.

Je connais des congrégations religieuses, et de ferventes associations, qui enregistrent par milliers, dans leur bulletin trimestriel ou mensuel, les demandes de prières pour toutes sortes de besoins, et par centaines les actions de grâces pour les bienfaits reçus de Dieu. Ah! si tous les carmels comptaient de même les demandes qu'on leur adresse, et les remerciements qui leur parviennent, quel chiffre énorme leur saint ordre ne pourrait-il pas inscrire, chaque trimestre ou chaque mois, dans les annales ou sur le bulletin de la miséricorde!

### *Intercessione.*

L'intercession de sainte Thérèse imite la divine miséricorde, dont elle est l'instrument : elle prend l'âme sur la terre, et l'élève jusqu'au ciel; elle saisit le pécheur dans l'abîme de l'indifférence, et le fait monter jusqu'aux sommets de la contemplation.



Moïse comparait le Seigneur, dans l'exercice de sa miséricorde envers les Israélites, à un aigle qui provoque ses petits à voler, et vole au-dessus d'eux : de même il a déployé ses ailes et pris son peuple sur lui, pour le transporter d'une terre déserte et d'une vaste solitude, jusqu'à la terre de promesse où le miel coulera de la pierre, et l'huile du plus dur rocher (Deuter., XXXII, 10-13). Le séraphin du carmel n'est-il pas cet aigle, qui provoque en nous une sainte émulation, *aquila provocans ad volandum*? Lors même qu'il nous trouve dans un horrible état, *in loco horroris*, dans un lieu d'horreur, il excite notre attention par le bruit de ses ailes, il plane au-dessus de nous, et par l'efficacité de son intercession, comme par un vol puissant, il nous fait passer des sécheresses et du dégoût pour la prière, à la terre promise de l'oraison mentale où, pour prix de notre persévérance en un travail parfois aride, nous savourons le miel des célestes consolations, nous voyons l'huile de la joie nous éclairer de divines lumières.

A la fin de la messe de sainte Thérèse, l'Église nous fait demander à Dieu, par son intercession, ce qu'il y a de moindre, de plus modeste, de plus rudimentaire, de plus urgent pour les pécheurs : le pardon, la miséricorde, la grâce de l'éprouver maintenant, afin de la chanter plus tard. Ainsi fit le divin Maître, dans la prière qu'il nous enseigna ; il n'y mit pas : Faites de nous des héros chrétiens, des saints à extases et à miracles ; il dit, et nous répétons tous les jours, ce qu'il y a de plus simple,

de plus élémentaire, de plus propre à réprimer notre orgueil : « Pardonnez-nous nos offenses. » Ce fut la prière de l'humble publicain au-dessus du temple, d'où il descendit justifié (Luc, XVIII, 14), c'est-à-dire redevenu, par l'effet de la miséricorde, l'enfant du bon Dieu et l'héritier du ciel.

Mais après avoir obtenu que nos fautes soient pardonnées, que Notre-Seigneur nous fasse miséricorde, par l'intercession de son épouse virginale, si nous continuons à la prier, à la conjurer d'intercéder pour nous, cet oiseau de paradis qui s'appelle notre âme, ne restera pas longtemps sur la terre et dans la fange, où les liens de l'iniquité le tenaient captif : l'habitude de la prière lui rendra la liberté de ses ailes, lui fera reprendre son essor et son vol gracieux. L'Écriture ne dit-elle pas que la prière de celui qui s'humilie, traversera les nuages, montera jusqu'aux cieux (Eccli., XXXV, 2)? La prière monte, disait un vieil auteur, et la miséricorde descend<sup>1</sup>.

En descendant elle nous relève, et rend notre prière conforme à la définition, donnée par saint Jean Damascène : une ascension de l'esprit jusqu'à Dieu<sup>2</sup>. Nous éprouvons peu à peu toute la vérité de ces paroles de l'auteur inconnu, que l'Église fait lire par les prêtres en la fête de saint Raphaël : *Oratio justi clavis est cœli*, la prière du juste est la clef du ciel<sup>3</sup>. Oui, elle est la clef

1. Inter opera sancti Augustini, appendix, sermo 47. P. L., t. 39, p. 1838.

2. *De fide orthodoxa*, 1, III, cap. 24. P. G., t. 94, p. 1090.

3. Endroit cité, et *bréviaire*, 24 octobre, leçon IV.

qui nous ouvre la porte du ciel, et nous donne accès au divin Trésor; elle est la clef qui nous ouvre le cœur même de Dieu, et nous y fait entrer. Bientôt nous entendons la voix du Très-Haut qui nous dit, selon la belle pensée de saint Augustin: « Demandez-moi des dons meilleurs, demandez-moi des dons plus grands, demandez-moi les biens spirituels, demandez-moi moi-même à moi-même, *ipsum me pete a me*<sup>1</sup>. » Nous voilà sur la voie pour gravir la montagne escarpée de l'oraison, où sainte Thérèse a mission de nous attirer, de nous élever et de nous maintenir, par son intercession comme par ses exemples.

N'est-ce pas une pieuse et générale croyance, parmi les fidèles, qu'il n'est pas un seul de nos besoins, pour lequel Dieu ne nous ait donné un patron spécial, dans les deux sens de protecteur et de modèle, en quelqu'un des bienheureux et des saints du paradis? Nous invoquons saint Joseph pour une bonne mort, saint Roch dans les épidémies, saint Hubert contre la rage, saint Florian contre les incendies, et ceux dont la réputation est menacée, recourent à saint Jean Népomucène. Quelle grâce spéciale attendons-nous à bon droit de la réformatrice du carmel? la grâce de faire oraison, puisqu'elle est par excellence la maîtresse, la protectrice et le modèle de l'oraison mentale. Personne n'en parla mieux, personne n'en fit mieux l'expérience, personne n'en connut

1. *Sermo* 311, cap. 16. P. L., t. 38, p. 1419.

et monta plus complètement tous les degrés, depuis la simple méditation des paroles jusqu'à la contemplation surnaturelle la plus haute. Personne aussi peut-être ne l'a autant recommandée. Les Espagnols répètent de vive voix, et gravent sur le marbre sa maxime favorite, que je n'ai pas rencontrée dans ses écrits, mais qui s'est transmise par tradition, et qui a le mérite de résumer ses pensées : « Donnez-moi chaque jour un quart d'heure d'oraison, et je vous donnerai le ciel. »

Nous pouvons d'autant plus hardiment la prendre pour patronne de l'oraison, recourir à son intercession pour être bénis dans cet exercice spirituel et mental, que saint Alphonse de Liguori l'a fait avant nous. Il avait écrit de sa main, et redisait souvent en italien : *Assistetemi in modo particolare nell'orazione, ed intercedetemi da Dio si glorioso dono che in voi fu si grande* ; littéralement en français : « Assistez-moi d'une façon particulière dans l'oraison, et obtenez-moi de Dieu un si glorieux don, qui fut en vous si grand <sup>1</sup> » .

### *Et exemplo.*

Dans sa généreuse compassion pour les affligés et les pécheurs, votre sainte Mère ne cessa de donner l'exemple de la miséricorde corporelle et spirituelle.

Jésus avait dit : « Ma nourriture est de faire la

1. Spis, *Du culte*,... p. 71, 73, 77.

volonté de celui qui m'a envoyé (Joan. , IV, 34); » la nourriture de Thérèse était de secourir et de consoler les malheureux. Quand elle avait tout donné, nous dit son historien, elle prenait sur sa nourriture ou se dépouillait de ses vêtements. Un jour d'hiver, dans les rues de Tolède, on la surprit couvrant de ses propres manches les bras nus d'un mendiant. Elle se dépouilla de ses manches pour les lui donner, disent les bollandistes, comme saint Martin avait couvert un pauvre de la moitié de son manteau. Ils ajoutent qu'elle avait pris la résolution, d'autant plus méritoire qu'elle fut plus persévérante, de ne passer aucun jour sans faire un acte spécial de charité pour le prochain<sup>1</sup>.

Elle avait en son cœur un trésor inépuisable de compassion, et le déversait sans mesure. Les malheureux, les affligés, les méprisés du monde, trouvaient toujours près d'elle l'accueil le plus empressé. Une pauvre femme qui se présenta au monastère de Salamanque, vers l'heure de midi, demanda la fondatrice. Thérèse commençait son repas, après le jeûne du matin, que ses infirmités lui rendaient plus pénible. Les sœurs la prièrent d'achever de diner, avant d'aller au parloir : Cette femme attendra bien un peu, lui dit-on. — Non, non, mes filles, elle est dans la peine, je suis pressée moi-même d'aller lui parler ; car ma meilleure nourriture, c'est de consoler une âme affligée<sup>2</sup>.

1. *Acta Sanctorum*, t. LV, p. 387, n° 1231, 1232.

2. *Hist. de sainte Thérèse*, ch. xxxi, t. II, p. 401, 402.

A quel prix aurait-elle donc voulu préserver de l'enfer une multitude d'âmes ! « Pour en arracher une seule à de si horribles supplices, écrivait-elle, je le sens, je serais prête à immoler mille fois ma vie. Je m'arrête souvent à cette pensée : nous sommes naturellement touchés de compassion, quand nous voyons souffrir une personne qui nous est chère, et nous ne pouvons nous empêcher de ressentir vivement sa douleur, quand elle est grande. Que doit donc nous faire éprouver l'infortune d'une âme, en proie pour une éternité à un tourment, qui surpasse tous les tourments ? Qui pourrait soutenir une pareille vue ? Quel cœur n'en serait déchiré ? Émus d'une commisération si tendre pour les souffrances d'un jour, que devons-nous sentir pour des douleurs sans terme ! Et pouvons-nous prendre un moment de repos, en voyant la perte éternelle de tant d'âmes, que le démon entraîne chaque jour avec lui dans l'enfer<sup>1</sup> ? »

Aussi quel zèle parmi les fils et les filles de sainte Thérèse, pour arrêter les âmes sur le chemin de l'inferral abîme ! A mes yeux, chaque carmel est un cénacle, où l'Esprit-Saint descend, comme autrefois sur les apôtres, pour renouveler les merveilles de la Pentecôte. Les carmes seuls sortent, pour parler et prêcher comme saint Pierre, en s'exposant au martyre. Les carmélites restent au dedans, comme Marie et les saintes femmes, pour contribuer au succès de la prédication, au

1. *Vie*, ch. xxii, p. 401, 402.

gain de la bataille, en préparant le triomphe de la miséricorde sur les pécheurs, par la prière et le jeûne, par la mortification et le sacrifice. Or, l'exemple est une perpétuelle pentecôte, parce qu'il est compris de tous, quelle que soit la langue qu'ils parlent ou qu'ils entendent. L'exemple donné, dans plusieurs centaines de villes, par vous et toutes vos sœurs, ma révérende Mère, n'en devient que plus fécond, n'entraîne que mieux des légions de chrétiens et de chrétiennes. Sans interrompre leurs travaux quotidiens, sans désertier leur intérieur, sans négliger les devoirs de la famille, ils s'associent et concourent au mouvement apostolique, qui déverse sur les plages les plus barbares des flots de vie surnaturelle, avec le sang de Jésus-Christ et les sueurs de nos missionnaires.

Moi qui ne suis qu'un airain sonore et une cymbale retentissante, si j'ai parfois secondé l'œuvre de la miséricorde divine envers les coupables, à quoi dois-je l'attribuer ? aux exemples donnés par sainte Thérèse, reproduits en tous temps par ses filles, imités en tous lieux par les âmes ferventes. Car, pour rester dans le langage évangélique, et reprendre la comparaison employée par Notre-Seigneur, que sont les missionnaires ? que sont les prédicateurs ? *operarios in messem*, des ouvriers envoyés dans une moisson (Matth., IX, 38). Ils coupent les épis, lient les gerbes et les mettent à l'abri. Mais qui a fait croître et mûrir ces épis ? le suc de la terre et le soleil des cieux, le suc de la terre qui est monté par les racines, et le soleil des cieux qui est descendu par ses rayons.

Quand les épis sont des prédestinés, quand il s'agit de la moisson des élus, qu'il faut mettre en paradis, ce suc, c'est la prière de l'humilité qui se tient près de terre; ce soleil, c'est la charité qui rivalise d'ardeur avec l'astre du jour. Oui, ce sont les âmes tout à la fois humbles et charitables, à l'exemple des enfants du carmel et de leur Mère, qui hâtent par leurs prières et leurs souffrances, que relèvent les plus pures intentions et les plus nobles sentiments, la germination, la croissance et la maturité de toutes les semences jetées, par la prédication apostolique, dans le cœur des idolâtres et des pécheurs.

Saint François d'Assise avait coutume de pré-munir ses disciples, contre l'illusion où tombent les prédicateurs, qui s'imaginent faire des conversions par leur savoir et leur éloquence. C'est, disait-il, par les prières, les larmes et les exemples des simples frères, des pauvres et des humbles, que le Seigneur édifie et convertit, presque toujours à leur insu. Mais à leur entrée en paradis, il leur montrera, pour fruit de leur apostolat laborieux et secret, les âmes nombreuses qu'ils auront ainsi sauvées<sup>1</sup>. Voilà aussi le spectacle et la joie qui attendent, au ciel, tous les imitateurs et toutes les imitatrices de sainte Thérèse, en particulier ses fils et ses filles, qui ne cesseront de recevoir durant l'éternité, les remerciements et les actions de grâces d'un nombre prodigieux d'élus, dont ils auront procuré le salut et la perfection.

1. *Opuscula*, collatio XVI, p. 192, 193, Mayence, 1710.



J'aime à le rappeler à mes frères dans le sacerdoce, au début d'une retraite, en leur citant ces paroles de saint Liguori : « Que celui qui prêche à des prêtres, attende le fruit qu'il veut produire, non de ses talents et de ses efforts, mais de la divine miséricorde et de ses prières ; car on sait que, pour l'ordinaire, les sermons faits aux prêtres demeurent presque entièrement sans effet, et que pour qu'un prêtre, en assistant aux exercices spirituels, se décide à changer de vie, s'il est pécheur, ou à devenir meilleur, s'il est tiède, il faut une espèce de miracle qui arrive rarement ; de là vient que, pour convertir des prêtres, la prière est plus nécessaire que l'étude <sup>1</sup>. »

Cette espèce de miracle, Thérèse et ses filles l'ont fait souvent, par leurs prières accompagnées de privations, de souffrances et de sacrifices. Un prêtre qui avait aggravé ses fautes par une mauvaise confession, fit savoir à la sainte qu'il ne se sentait pas le courage de sortir de l'abîme. Elle s'offrit aussitôt à endurer, à sa place, toutes ses tentations et tous ses tourments. Il en fut délivré sans retour, mais la miséricordieuse carmélite fut tourmentée, durant un mois, de la manière la plus cruelle <sup>2</sup>.

Je suis convaincu qu'il existe dans le cœur de Dieu, et dans tous les cœurs qui lui ressemblent, une miséricorde spéciale pour les prêtres prévaricateurs, et j'ai souvent remarqué qu'après avoir

1. *Œuvres ascétiques*, trad. Dujardin, 2<sup>e</sup> édit., t. XIII, p. 7 et 8, avertissement, *dignité et devoirs des prêtres*.

2. *Sa Vie*, ch. xxxi, p. 383.

disposé une âme fervente à lui servir d'instrument, elle la met en relation avec eux dans l'exercice même de leur ministère, soit au confessionnal, soit à l'autel.

A Bécédas, un ecclésiastique distingué oubliait ses devoirs depuis sept ans. Que fait la miséricorde? Elle y envoie Thérèse de Jésus, atteinte d'une maladie grave, pour suivre un traitement, vers la fin de 1535. Ce prêtre dut la confesser. Il fut si frappé de la candide innocence, et des larmes amères d'une religieuse de vingt ans, qu'il en devint l'admirateur et l'ami, qu'il en subit bientôt l'ascendant jusqu'à briser pour toujours ses tristes chaînes<sup>1</sup>. A Paris, vers le même temps, vivait un prêtre scandaleux. Ignace de Loyola y vient faire ses études en vue du sacerdoce. Qu'est-ce que lui inspire la miséricorde? La volonté de se confesser à cet indigne ministre, pour le convertir par l'aveu de ses fautes et l'accent de son repentir. Plus les larmes du pénitent coulaient, plus le confesseur se sentait pénétré lui-même de contrition. Bientôt il voulut faire les exercices spirituels, sous la direction du saint, et il vécut désormais saintement<sup>2</sup>.

A Beaune, au temps de Marguerite du Saint-Sacrement, un prêtre sacrilège vint dire la messe au carmel. C'était là que la miséricorde l'attendait. La vénérable sœur fut aussitôt saisie par de très violentes douleurs en son âme, et retenue par une

1. *Vie de sainte Thérèse par elle-même*, ch. v, p. 42-46.—*Hist.*, ch. v, t. I, p. 91.

2. Ribadénéira. *Vita Ignatii*, l. V, cap. x, p. 314.

force secrète, qui rendit impossible de la porter au chœur. Elle tomba par terre, et au moment de la consécration, on entendit craquer tous ses os. « Ah! dit-elle, que nous sommes obligées de prier pour les prêtres! La sainte Vierge aura pitié de celui-ci, et le Fils de Dieu m'a promis de lui faire miséricorde<sup>1</sup>. » Rodriguez raconte qu'un grand serviteur de Dieu, entendant la messe d'un mauvais prêtre, vit sur la patène, au moment de la consommation ou communion, un très bel enfant qui se débattait, pour ne pas entrer dans la bouche du célébrant. Celui-ci s'étant plaint ensuite de ne pouvoir prendre les saintes espèces qu'avec peine, l'homme de Dieu l'avertit de la vision qu'il avait eue plusieurs fois. Le coupable comprit, purifia sa conscience et se corrigea<sup>2</sup>.

Lorsque le prêtre, qui connaît ces attentions providentielles, par les études qu'il a faites, par l'expérience qu'il a acquise et par les confidences qu'il a reçues, se recueille après la messe pour remercier Dieu, ah! qu'il lui est doux de chanter, au fond de son cœur, une hymne d'action de grâces à la miséricorde! Il pourrait même emprunter les sentiments et les paroles de sainte Thérèse, s'adressant au Père, s'adressant au Fils, avec l'accent de la plus vive reconnaissance :

« O tendre Père, quelles incestimables richesses ne nous avez-vous point confiées! Je veux dire les

1. Amelotte. *La vie de sœur Marguerite du Saint-Sacrement*. Paris, 1655, l. V, ch. iv, p. 177-178.

2. Rodriguez. *Pratique de la perfection chrétienne*, III<sup>e</sup> p., VI<sup>e</sup> traité, ch. XIII. Toulouse, 1699, p. 540-541.

trente-trois années d'ineffables souffrances de votre divin Fils, les mérites infinis de sa mort cruelle et sanglante; enfin, ce Fils bien-aimé lui-même, vous nous l'avez donné. Et ces biens d'un si grand prix, ô le plus aimant de tous les pères, vous nous les avez confiés de longs siècles avant notre naissance, et votre amour n'a pu être arrêté par la prévision de notre ingratitude future. Vous avez fait de votre côté toutes les avances. Ainsi, un tel trésor en main, il ne tient plus qu'à nous de négocier et de nous enrichir pour le ciel<sup>1</sup>.

« O mon tendre Rédempteur, est-il possible que, malgré notre ingratitude, votre souveraine bonté se souvienne encore de nous? Quoi, c'est lorsque nous vous avons porté au Cœur un coup mortel par notre chute, qu'oubliant tout vous nous tendez la main pour nous relever, et que vous arrachez notre âme à son incurable frénésie, afin qu'elle vous cherche et vous conjure de la guérir! Béni soit un tel Maître! Bénie soit une si riche miséricorde! Louange éternelle à une si tendre compassion<sup>2</sup>! »

Puisque j'ai le bonheur de terminer, par la miséricorde, mes considérations sur le propre de la messe, je ne puis me défendre d'un souvenir, d'une réflexion, d'une prière, et je vous demande, ma révérende Mère, la permission de vous en faire part.

Le souvenir est celui d'un grand pape, fameux

1. *Élévations*, élévat. XIII, p. 557.

2. *Élévat.* III, p. 555.

pour son énergie dans la lutte, saint Grégoire VII. Il avait pris pour devise le IX<sup>e</sup> verset du psaume CXLIV : *Miserationes ejus super omnia opera ejus*, qu'il modifiait un peu en mettant : *Miserationes tuæ, Domine, super omnia opera tua*, vos miséricordes, Seigneur, surpassent toutes vos œuvres. Pour signature, sur ses bulles, il faisait écrire ce texte ainsi modifié, puis tracer tout autour une roue, un cercle; enfin il traçait lui-même une croix au milieu<sup>1</sup>. N'était-ce pas là une manière éloquente, bien que silencieuse, de célébrer aussi les divines miséricordes ?

La réflexion est celle-ci : Les âmes les mieux trempées, les caractères les plus virils, les cœurs les plus intrépides, comme Thérèse et Hildebrand, une carmélite et un pape, sont les plus fidèles à bénir les miséricordes du Seigneur, et à se montrer eux-mêmes miséricordieux envers les coupables, les affligés et les indigents. Qui les y dispose ? la pureté des mœurs et la vivacité de la foi. L'immoralité et l'idolâtrie furent causes que saint Paul put, dans son épître aux Romains (I, 31), accuser les philosophes d'être sans miséricorde, comme sans affection.

Les vierges chrétiennes, au contraire, participent toutes à la qualité de leur reine, que nous invoquons sous le titre de Vierge clémente, comme sous celui de Mère de miséricorde. La ferme croyance au vrai Dieu eut pour effet, en dehors même de la Palestine et avant l'incarnation, que le saint homme

1. *Cosmos*, nouvelle série, n° 23, 6 juillet 1885, p. 639.

Job put dire avec vérité : « La commisération, ou la miséricorde, est sortie avec moi du sein de ma mère, et depuis mon enfance elle a grandi avec moi, *crevit mecum miseratio* (Job, XXXI, 18). » On a même dit du Sauveur et de la miséricorde qu'ils sont deux jumeaux, nés ensemble du sein de Dieu dans l'éternité, et du sein de Marie dans le temps ; ou du moins que la miséricorde est pour Jésus une sœur de lait, qui a grandi avec lui.

Hélas ! en moi rien n'a grandi, tout est resté petit. Pourtant, mon Dieu, je voudrais avoir la seule grandeur qui me soit encore possible : une grande confiance en votre miséricorde, un grand zèle à la communiquer aux autres, une grande application à vous imiter en ce qui vous est propre : *Misereri semper et parcere*, avoir toujours pitié, pardonner toujours<sup>1</sup>.

Mon désir, ma prière, c'est qu'au *memento* du prêtre réponde le *memento* du malade. Le prêtre, à l'autel, durant le sacrifice de la loi nouvelle, fait deux *memento*, qui sont deux appels à la miséricorde divine, le premier pour les vivants, le second pour les morts. De même, chaque malade, sur un lit de douleur, durant ses longues angoisses, peut offrir ses prières et ses souffrances, tour à tour, pour les défunts qui sont captifs de la justice, dans le lieu des expiations temporaires, et pour les vivants que l'infirmité enchaîne et tient prisonniers, dans une chambre étroite, sur un méchant grabat, comme dans un purgatoire anticipé.

1. B. év. Litanies des saints, oraison.

Écrivant à une malade, et souvent malade moi-même, je ne parle que de ceux-ci, en ce moment, et je demande à Notre-Seigneur qu'il s'établisse entre eux une entente, une sainte ligue, une sorte d'assurance mutuelle contre l'abandon. Sans former d'autre confrérie qu'une vaste confraternité de douleurs, sans contracter d'autres engagements que ceux d'une charité compatissante, ne pourraient-ils pas prendre l'habitude d'élancer vers le ciel, plusieurs fois par jour, chacun pour tous et tous pour chacun, une ardente et courte prière ? Elle hâterait le retour de la santé en leur corps, et l'entrée de la consolation dans leur âme.

Je le fais depuis longtemps, et je vous conjure, ma révérende Mère, de le faire aussi. Faites-le durant le jour, pour ceux qui sont en proie aux tortures de graves infirmités ; faites-le durant la nuit, pour ceux qui souffrent d'une insomnie souvent cruelle ; faites-le chaque matin, pour les prêtres qui se désolent de ne pouvoir ni dire ni entendre la messe. Puisque Dieu vous étend sur votre couche comme sur une croix, vos memento de victime seront l'écho répété des memento du sacrificateur à l'autel ; ils feront descendre sur les malades, non moins que sur les trépassés, la rosée de l'indulgence, la pluie des miséricordes, le rafraîchissement, la lumière et la paix. Vous complèterez ainsi l'œuvre commencée par de bons livres, et par de religieuses associations.

Un de ces livres est *le Consolateur*, écrit par le P. Joseph Lambillotte durant une maladie de langue, qui le fit mourir à Saint-Acheul, le 14 août

1842. Ce sont de pieuses lectures, adressées aux malades et à toute personne affligée ; il les rédigea pour consoler les autres, en se consolant lui-même, et elles ne furent publiées qu'après sa mort, en 1844, à Tournai. Une de ces associations est celle de *Notre-Dame des Malades*, qui fait célébrer tous les jours de l'année une messe, pour les malades et les infirmes, dans la chapelle de la Vierge, à Saint-Laurent de Paris. Elle y fut établie par M. Salacroux, curé de cette paroisse, le 22 août 1847 ; et le pape Pie IX l'érigea en archiconfrérie, le 12 décembre 1856. Elle compte bientôt de nombreuses affiliations, dans les églises paroissiales et les ferventes communautés de plusieurs diocèses. L'unique obligation des associés est de réciter, une fois par jour, l'*Ave Maria* avec l'invocation *Salus infirmorum*, pour tous les infirmes, pour tous les malades.

Par vos memento plus fréquents, par l'offrande réitérée de vos afflictions, non-seulement vous imitez votre sainte Mère, qui se distingua toujours par ses soins et ses prières pour les malades<sup>1</sup>, mais encore vous exercerez votre apostolat de la souffrance au delà du carmel, jusqu'aux extrémités de la terre, et vous ferez déborder la miséricorde sur la multitude de ceux qui souffrent. Quels titres n'acquerez-vous pas à la reconnaissance de tous, en particulier de celui qui a l'honneur d'être, avec un humble respect, le moindre de vos serviteurs parmi les plus dévoués !...

1. *His!*. ch. xxvi, tome II, p. 230-233.



## DIX-SEPTIÈME LETTRE

### UNE MESSE DE PÈLERINAGE

Ma Très Révérende Mère Prieure,

La vue des lieux sanctifiés par une âme bienheureuse n'influe pas moins, que la lecture du propre de sa messe, sur le célébrant et les assistants, durant un pèlerinage et longtemps après. Entendue ou dite en ces lieux, la messe secoue la négligence ou la routine des pèlerins, ranime en nous la ferveur, accroit la lumière de l'esprit et double l'énergie de la volonté.

Un jour que Jonathas, fils de Saül, gémissait de sentir ses forces épuisées, sa vue même obscurcie, par l'extrême lassitude d'une journée de combat, il entra avec le peuple dans un bois, où l'on voyait couler le miel : il plongea dans ce miel l'extrémité de son bâton de commandement, il en mit dans sa bouche, et recouvra aussitôt cette vigueur des membres, cette vivacité du regard, qui lui étaient utiles contre les Philistins (I Reg. XIV, 26-31). Quand le Seigneur nous inspire un voyage de dévotion, c'est vers une terre où coulent le lait et le miel qu'il nous conduit (Exod. III, 17). Prêtres et fidèles, touchons alors de notre bâton de pèlerin

l'autel ou la table sainte, mettons dans notre bouche le divin rayon de miel qui nous y attend : bientôt nous sentirons notre jeunesse renouvelée, comme celle de l'aigle (Ps. CII, 5), la jeunesse de l'âme, le printemps du cœur.

Je dis plus : l'étude d'un lieu de dévotion, faite amoureusement et sur place, attire au bout supérieur de notre bâton tout un essaim d'abeilles, en notre esprit tout un groupe d'idées. En dépit des images et représentations traditionnelles, le pèlerin d'aujourd'hui n'a pas plus besoin de porter une gourde au haut de son bâton, que des coquillages sur son habit et son chapeau : étancher durant le jour la soif de son corps, s'assurer pour la nuit un gîte, un bon accueil, ne lui cause plus aucun souci, ne présente plus aucune difficulté. Il n'en a que mieux le loisir d'orner son esprit, par l'étude et la méditation, d'un essaim de pensées fécondes, de sentiments généreux, de considérations savoureuses, qui l'aideront à retirer plus de fruit du sacrifice offert et de la communion reçue, en un lieu qui fut le théâtre des merveilles accomplies par le saint ou la sainte qu'il vient honorer. Au retour, ce qu'il conserve en sa mémoire de ces études et de ces souvenirs, est un rayon de miel dont son âme se nourrit longtemps, pour mieux voir et plus aimer la manière, dont elle doit s'immoler à Dieu avec Jésus, se donner aux hommes avec Jésus.

Cette heureuse expérience faite par moi, faite par tous les pèlerins studieux, nous engage à effectuer d'autres pieux voyages, si ce n'est de corps,

au moins en esprit. Ma lettre vous le prouvera. Elle va décrire quelques-uns des lieux variés, où j'eus la joie de dire réellement une messe de pèlerinage, ceux où je ne l'ai dite que spirituellement, en y priant, comme le Colisée et les Catacombes, Saint-Paul de Rome et Saint-Étienne de Salamanque, ceux mêmes où je n'ai célébré et prié qu'en désir, comme l'Étable et la Crèche, le Calvaire et le saint Sépulcre.

Cette expérience nous suggère encore le moyen d'aiguiser notre appétit spirituel, ou de reprendre goût aux choses célestes, sans aller plus loin que l'église voisine. N'est-il pas aussi doux qu'avantageux de considérer l'assistance à la messe, ou la visite au saint Sacrement, comme un pèlerinage fait aux reliques des saints qui sont sur l'autel, au Dieu vivant qui est captif dans le tabernacle ? Je n'ai garde d'oublier ce point de vue, si consolant pour les travailleurs et les pauvres, réduits à ne faire d'autre pèlerinage que le chemin, parfois mauvais et long, qui mène de leur demeure au saint lieu ; si consolant même pour les religieuses cloîtrées et malades qui, comme vous, bénissent les heures trop rares où elles peuvent se traîner péniblement, d'un lit d'infirmierie au chœur du monastère, à la grille de communion.

Peut-être ce cadre vous choque-t-il par sa largeur et son étendue ; peut-être vous fait-il craindre que je ne perde de vue et néglige le tableau, où je dois vous représenter Thérèse avec son Époux Jésus, Thérèse avec ses frères les saints. Ne craignez rien : au centre de mes études comparatives

les plus développées, à la place d'honneur, vous trouverez toujours le séraphin du carmel. Du moins l'essaim d'abeilles, que j'ai réuni et porté au bout de mon bâton de pèlerin, dans tous les sanctuaires d'Espagne, où j'ai pu dire la messe en réalité ou en esprit, et même dans plusieurs sanctuaires d'Italie ou d'ailleurs, aura usé sur moi seul tous ses aiguillons, n'aura piqué ou fatigué que moi par le travail et les veilles. A vous tout le miel qu'il va distiller dans ces pages, à vous toutes les douceurs qu'il va répandre en votre âme par cette lecture, si Dieu daigne exaucer ma prière, celle d'étendre à ma longue lettre la parole proverbiale, que le diacre Paulin étendait aux écrits de saint Ambroise: Les bons discours sont des rayons de miel, *favi mellis sermones boni* (Prov. XVI, 24)<sup>1</sup>. Est-il un discours, un écrit, un rayon de miel, comparable à une messe de pèlerinage?

Mais comme Jonathas et le peuple d'Israël, c'est dans un bois, *in saltum*, que vous allez entrer pour voir couler ce miel. Car quel qualificatif convient mieux à cette lettre sans fin, sans ordre et sans plan, que le nom de bois ou de forêt, que le nom même de taillis, de fouillis, de labyrinthe et de ramassis ? Je veux cependant vous y tracer, vous y frayer un peu trois sentiers : celui de la pierre sacrée, celui des lieux sanctifiés, celui des corps saints. Si vous avez la patience de les parcourir jusqu'au bout, ils vous mèneront au terme désiré, à la quatrième lettre promise, devant ce

(1) *Vita sancti Ambrosii*, n° 3. P. L. T. XIV, p. 28.

qui reste à Albe de votre séraphique Mère; car ces quatre choses se réunissent pour accroître le charme et l'avantage, la joie et l'utilité, d'offrir l'auguste sacrifice ou d'entendre la messe, sur le lieu même et au jour anniversaire de son enterrement.

### I. — TOMBEAU DANS LA PIERRE SACRÉE.

Afin de se distinguer des païens dont l'autel, *ara*, ne s'élevait sur aucune marche, les chrétiens voulurent que leur autel fût élevé, *altare*, *alta res*, *alta ara*. Ils lui donnèrent la forme d'une table carrée, afin de nous rappeler la table sur laquelle Notre-Seigneur, la veille de son sanglant sacrifice, avait institué le sacrement et le sacrifice eucharistiques. L'autel fixe était toujours placé sur la tombe d'un ou de plusieurs saints, ou bien l'on mettait dessous des reliques considérables. Ce fut un motif de lui donner, assez souvent, quelque ressemblance avec un sarcophage et un tombeau.

Mais parce que, souvent aussi, l'autel fixe eût été impossible ou gênant, on se contenta d'un autel mobile, que nous appelons aujourd'hui *Pierre sacrée*, et qui repose sur un support auquel on donne, par extension ou par abus, le nom d'autel. Dans cette pierre plate et portative, qui ne pourrait évidemment contenir le corps entier d'un saint, on fait une petite cavité, où l'on dépose quelque fragment de ce corps. Autrefois on y mettait en même temps trois particules d'une hostie consacrée; mais

au XIII<sup>e</sup> siècle Innocent IV blâma cet usage, qui disparut peu à peu. La cavité n'en a pas moins gardé le nom de tombeau ou de sépulcre.

En réalité, chacun de nos sanctuaires est un monument érigé sur le tombeau d'un saint, et c'est l'autel qui représente ce tombeau. Voulez-vous savoir pourquoi l'Église exige que dans cet autel, dans la pierre sacrée qui le constitue, qui en est la partie essentielle; il y ait quelques reliques des saints, et toujours celles d'un martyr? Je vais vous indiquer les principaux motifs, empruntés à l'histoire, au symbolisme, à l'esthétique.

Le cardinal Bona insiste sur le motif historique, le respect pour les traditions et les usages. Au temps des persécutions, dit-il, les chrétiens avaient coutume de s'assembler, pour la messe et la communion, dans les souterrains et les cimetières où reposaient les corps des martyrs, et quand ils eurent la liberté de bâtir partout des temples à Jésus-Christ, ce fut de préférence sur ces corps qu'ils se plurent à les construire. L'Église romaine fut la première à donner l'exemple, à n'élever ni temple ni autel sans y mettre des reliques des martyrs, et à célébrer la messe sur ces reliques. Les autres Églises l'imitèrent, et le pape Félix I<sup>er</sup> en fit une loi inviolable dès le III<sup>e</sup> siècle.

Le pieux cardinal y voit un touchant hommage rendu au dogme de la communion des saints, une manière de mettre l'Église triomphante en relation avec l'Église militante, un moyen de faire assister en quelque sorte les saints à notre sacrifice, et de nous aider à remonter de leurs osse-

ments, qui gardent sur la terre une semence de résurrection et d'éternité, jusqu'à leurs âmes qui jouissent au ciel de la béatitude et de la gloire. Un motif analogue, ajoute-t-il, l'unité de la foi à conserver, la légitimité de la succession à démontrer, fit inhumer anciennement les évêques orthodoxes sous l'autel, de façon que l'évêque vivant paraissait d'autant mieux en communion avec l'évêque défunt, qu'il offrait le sacrifice et faisait les ordinations avec lui<sup>1</sup>.

Durand, le docte et ingénieux évêque de Mende, allègue des motifs mystiques. Le trou fait dans la pierre sacrée pour y enfermer les reliques, et nommé pour cela même sépulcre ou tombeau, rappelle l'urne d'or pleine de manne qui était dans l'arche sainte. Il figure aussi notre cœur que l'Esprit-Saint dispose, par les quatre vertus cardinales, à recevoir les secrets divins, comme le prélat consécrateur prépare le sépulcre à recevoir les reliques, par quatre onctions faites en forme de croix avec le saint chrême.

On porte d'abord solennellement les reliques autour de l'église, comme autrefois l'arche dans le temple (III Reg., VIII, 1-6), pour lui assurer des protecteurs auprès de Dieu. Elles sont par elles-mêmes les témoins irrécusables, et de cette mort sanglante des martyrs et de cette vie sainte des confesseurs, que nous devons imiter. On les conserve soigneusement dans le tombeau, comme nous conservons dans notre cœur les préceptes, les

1. *Rerum Liturg.*, l. I, cap. XIX, n° V, p. 415-416.

leçons et les exemples que nous avons à suivre. On les y met avec trois grains d'encens, de même que nous devons mettre en notre mémoire les exemples des saints, avec la foi aux trois personnes divines, à l'adorable Trinité. Si elles sont recouvertes dans le sépulcre, par la pierre marquée du signe de la croix, c'est pour nous rappeler que la charité, qu'allument en nous les exemples des saints, couvre la multitude des péchés (I Petr., IV, 8).

Cette pierre aux reliques se place sur l'autel dont elle est la table. Elle en confirme et perfectionne la destination, de même que la connaissance de Dieu est la confirmation et la perfection de tous les biens. Elle représente Jésus-Christ, que le prophète Daniel vit se détacher de la montagne comme une pierre, sans l'intervention d'aucun homme, pour briser la statue, renverser le colosse, détruire nos ennemis (Dan., II, 34, 45), nous être le fondement et le gage de la protection divine<sup>1</sup>.

Quant à moi, ma révérende Mère, je vous exposerai les raisons tirées de l'esthétique religieuse, et en même temps les motifs parénétiqnes, qui paraissent propres à nous diriger dans l'appréciation du beau, et à nous stimuler dans la pratique du bien.

Dieu avait dit, pour le premier Adam : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul, faisons-lui une aide semblable à lui-même (Gen., II, 18). » Il ne laissa pas le second Adam seul au Calvaire, il mit

1. *Rationale*, l. I, cap. VII, n° 21-27, folio 34, 35.



auprès de sa croix la nouvelle Ève, qu'il fit toute semblable à lui par l'amour, la souffrance et le pardon. Que l'homme ne sépare donc pas ce que Dieu a uni (Matth., XIX, 6), et qu'il laisse Marie près de Jésus durant le sacrifice sanglant. Ce fut là qu'elle devint la Mère de tous les vivants (Gen., III, 20); ce fut là qu'il lui donna tous les hommes pour enfants, et particulièrement les prêtres qui étaient tous en saint Jean, le seul prêtre chrétien qui eût accompagné la grande victime jusqu'au lieu et à l'heure de l'exécution (Joan., XIX, 25, 27). Il ne faut pas même isoler, ou séparer, les saintes femmes qui pleurent et les pécheurs qui se convertissent; rien n'est de trop, tout concourt à nous instruire et à nous sanctifier, sur la scène à la fois lugubre et consolante du Golgotha.

Ainsi pensait le P. Faber, dans les paroles que je vous ai citées, où il énumère les fonctions de Marie pendant la grand' messe de la Rédemption, et affirme que le crucifiement ne saurait être bien compris sans elle. Ainsi pensait Louis de Léon, dans son ode au Crucifié, puisqu'il fait dire par le pécheur accouru au pied de la croix : « Je suis arrivé en temps propice, au moment où tu fais la répartition de tes biens par un nouveau testament. Si à tous tu as légué ce que tu possèdes, moi aussi je me présente à tes yeux. Et quand, au même instant, tu lègues à la Mère un fils, au disciple une mère, au Père l'esprit, et au larron la gloire, comment serais-je assez malheureux, pour rester seul dépourvu au milieu de tant legs? »

Ainsi pensèrent les grands artistes, peintres ou

sculpteurs, qui représentèrent sur la toile, sur le bois ou le marbre, autant qu'ils purent, le cortège du Sauveur mourant, du moins les justes qui lui furent plus généreusement fidèles. Ainsi pense l'Église elle-même qui, ne pouvant mettre entre nos mains, souvent même sous nos yeux, qu'un crucifix portatif, un christ seul, n'omet dans ses chants et ses fêtes, nous presse de n'omettre en nos méditations, aucun personnage de l'horrible drame, ni l'ange qui fortifia la victime, ni le Cyrénéen qui l'aida à porter sa croix, ni Jean, ni Marie, ni les autres femmes, qui la suivirent en pleurant sur le chemin du Calvaire, et qui l'assistèrent jusqu'à la mort, ni même le larron pénitent et les autres convertis.

Or, de même que la passion de Jésus-Christ, la messe est un drame; autant que le Calvaire, l'autel est un théâtre; et, comme le sacrifice sanglant, le sacrifice eucharistique est un spectacle. L'acteur principal, le héros y est personnellement présent, avec toutes les forces de la vie, quoique sous les apparences de la mort. Mais les acteurs secondaires, comment y sont-ils? On peut croire que sa Mère y est aussi réellement, bien que nous ne l'y voyions pas. Quant aux autres, ils n'y sont ordinairement qu'en esprit. De pieuses images nous rappellent parfois Marie, saint Jean, la Madeleine, et nous aident à nous les représenter.

L'Église a voulu faire plus encore, pour rapprocher de nous la réalité, pour mettre sous nos yeux la ressemblance exacte. A son divin Époux, étendu comme un trépassé, couvert du suaire des espèces

sacramentelles, enfermé dans le tombeau du tabernacle, elle donne pour escorte d'honneur des saints déjà morts, spécialement des martyrs qui versèrent comme lui tout leur sang, pour la gloire de Dieu et le bien de l'humanité. Ne pouvant faire descendre du ciel leurs âmes invisibles, et ne voulant pas se contenter d'images faites de mains d'hommes, elle apporte là leur corps, ou ce qui nous est resté de leurs os et de leur chair, de précieuses parcelles, qu'elle nous fait honorer d'un culte qui remonte à la personne même. Pour les rapprocher davantage du Sauveur, pour mieux le représenter lui-même en son sépulcre, elle en cache toujours une partie dans la pierre sacrée, sur laquelle il repose après la consécration, qui l'immole par le glaive de la parole : il y est immobile et adoré, comme l'était son corps descendu de la croix, sur la pierre de l'onction.

Quand l'Église le peut, elle est heureuse de compléter cette ressemblance, de la rendre plus sensible et plus émouvante pour nous, pour Dieu même, en plaçant des ossements ou des fioles de sang, tantôt au-dessus de l'autel entre les fleurs et les flambeaux, tantôt sous l'autel en de riches reliquaires. Elle s'estime plus heureuse encore, lorsque ce ne sont plus de simples fragments, mais des corps entiers qu'elle peut offrir ainsi à nos hommages et à nos contemplations, soit au-dessus ou au-dessous de l'autel, soit d'un côté ou de l'autre et tout près.

Voilà qui explique plus d'un usage et plus d'une parole de la liturgie, certains passages des anciens

Pères, et l'efficacité même des prières de l'Église. Après l'*introïbo*, dès qu'il monte à l'autel, le prêtre le baise à l'endroit où est le sépulcre, et dit au Seigneur : « Nous vous prions par les mérites des saints, dont les reliques sont ici, *quorum reliquiæ hic sunt*, de me pardonner tous mes péchés. » Avant le dernier évangile, il baise encore l'autel au même endroit, comme pour y puiser les bénédictions qu'il va répandre à pleines mains sur les assistants.

Saint Paulin, évêque de Nole, célébra cette persévérance des martyrs à ne se séparer, même après leur trépas, ni de la croix qu'ils portèrent, ni de l'eucharistie qui les fortifia. En un seul distique il montre réunis, sur un même autel, tous les témoignages en faveur du Christ Sauveur : la croix, le corps ou le sang d'un martyr, et Dieu même :

Cuncta salutiferi coeunt martyria Christi,  
Crux, corpus, sanguis martyris, ipse Deus <sup>1</sup>.

Cette réunion exerce une si douce influence sur le cœur de notre Père céleste, qu'elle rend plus efficace l'intercession de l'Église notre mère, en faveur de ses enfants coupables. « Grâce à ce rapprochement, disait vers le milieu de ce siècle un prélat qui a beaucoup écrit, grâce à ce rapprochement de la victime du ciel et des victimes de la terre, l'Église réunit, dans un espace de quelques pieds, tout ce qu'il y a de plus puissant sur

1. *Epistola* 32, ad Severum, n° 7. P. L., t. 61, p. 334.

le cœur de Dieu; car la vengeance que demandent les martyrs du fond de leur tombe, est la même que sollicita l'auguste victime du haut de sa croix : le salut de ses bourreaux. Ainsi toutes les fois que dans la personne de son ministre, l'Église catholique monte à l'autel, savez-vous à qui elle ressemble ?

« Elle ressemble à une veuve qui, à la suite d'une grande guerre, s'en irait trouver le prince, et lui présentant d'une main les ossements de ses fils, et de l'autre le sang de son époux, glorieusement tombés au champ d'honneur pour la défense de la patrie, dirait au monarque : « Voilà mes titres à vos faveurs ! » Est-il un roi dans l'univers qui ne s'empressât d'exaucer la pauvre veuve ? Dieu serait donc moins qu'un homme, s'il refusait l'Église quand, pour obtenir ses grâces, elle lui présente, dans nos saints mystères, et le sang de son Époux et les ossements de ses enfants<sup>1</sup> ». Non, il ne la rebute jamais lorsque, dans la maison de prière, elle lui dit : Seigneur, abaissez vos regards sur la face de votre Christ, *respice in faciem Christi tui* (Ps. LXXXIII, 10), de votre Christ sur la croix, de votre Christ sur l'autel, de votre Christ dans les martyrs et tous les saints.

Cette réunion exerce aussi une grande et durable influence sur les cœurs chrétiens. Ne lisons-nous pas, dans la secrète du jeudi de la III<sup>e</sup> semaine de carême, cette allusion aux saints martyrs Cosme et Damien : Du sacrifice que nous offrons,

1. Mgr Gaume. *Les trois Rome*, hist. des catacombes, 13 janvier, t. IV, p. 265. Paris, 1818.

le martyr a tiré tout son principe, *martyrium sumpsit omne principium*? S'inspirant de cette pensée, Bossuet put dire dans le panégyrique de saint Gorgon :

« C'est de ce sacrifice que les martyrs ont tiré toute leur force, et c'est aussi dans ce sacrifice qu'ils ont pris leur instruction. C'est la nourriture céleste que l'on nous donne à ces saints autels, qui les a affermis et fortifiés contre toutes les terreurs du monde ; et le sang que l'on y reçoit, les a animés à verser le leur pour la gloire de l'Évangile. Et n'est-ce pas dans ce sacrifice que voyant Jésus-Christ s'offrir à son Père, ils ont appris à s'offrir eux-mêmes en Jésus-Christ et par Jésus-Christ? Et cette innocente victime qui s'immole tous les jours pour nous, leur a inspiré le dessein de s'immoler pour l'amour de lui. Saint Ambroise, après avoir découvert les corps des martyrs de Milan, les mit dans les mêmes autels sur lesquels il célébrait le saint sacrifice ; et il en rend cette raison à son peuple : *Succedant*, dit ce grand évêque avec son éloquence ordinaire, *succedant victimæ triumphales in locum ubi Christus hostia est* : il est juste, il est raisonnable que ces triomphantes victimes soient placées dans le même lieu où Jésus-Christ est immolé tous les jours ; et si ce sont des victimes, on ne peut les mettre que sur les autels <sup>1</sup>. »

Saint Ambroise parlait des saints Gervais et

1. Bossuet. *Panégyr. de saint Gorgon*, exorde. Œuvres, Vivès, t. XII, p. 306-307.

Protails, et il ajoutait : « Mais Jésus-Christ sur l'autel, parce qu'il a souffert pour tous ; les martyrs sous l'autel, parce qu'ils furent rachetés par sa passion. Ce dessous de l'autel, je l'avais réservé pour moi, parce que c'est chose digne que le prêtre repose où il avait coutume d'offrir le sacrifice ; mais je le cède aux saintes victimes, parce qu'il était dû aux martyrs <sup>1</sup>. »

L'effet produit sur nous par ce rapprochement, lorsque les temps sont tranquilles, que l'orage de la persécution ne gronde plus, est ordinairement amoindri par l'habitude qui, en nous familiarisant avec les choses saintes, émousse le sentiment. Mais ce sentiment reprend toute sa vivacité, cet effet montre toute sa puissance, dans un pèlerinage entrepris par pénitence et par zèle, beaucoup plus que par plaisir et curiosité. Comme on nous parle souvent d'une grâce d'état, on doit reconnaître aussi une grâce de pèlerinage. Les malades lui doivent une amélioration de leur santé, les pécheurs une conversion sincère, les justes une communion plus sainte, les prêtres un notable accroissement de ferveur durant la messe. Ces heureux changements ne sont le fruit ni de la nouveauté ni de l'ébranlement, mais d'un secours spécial, d'une grâce particulière, dont Dieu se montre plus prodigue en un lieu de pèlerinage, comme il exauce plus volontiers nos prières dans une église.

1. Saint Ambroise. *Epistola* XXII, n° 13, P. L. t. 16, p. 1023.

Qu'est-ce qui peut l'y déterminer, outre les dispositions, les fatigues et le courage de celui qui vient prier ? dans l'église le sainteté du lieu, et la présence réelle du corps de son Fils Notre-Seigneur ; en un pèlerinage le lieu qu'il choisit lui-même, et le corps d'un de ses serviteurs ou d'une de ses servantes qu'il sanctifia, qu'il éleva à une éminente sainteté.

Ce que j'avais dit jusqu'ici s'appliquait à tous les sanctuaires du carmel, puisqu'ils ont tous une pierre sacrée, plus particulièrement à ceux qui dans cette pierre possèdent une relique de votre bienheureuse Mère, parce qu'ils ont alors véritablement, au sens liturgique, un sépulcre ou tombeau de sainte Thérèse. On peut même étendre cet honneur, jusqu'à un certain point, aux sanctuaires qui gardent sur l'autel, sous l'autel ou tout près, une relique de l'illustre Vierge. N'est-ce pas assez pour qu'on y voie accourir, au jour de sa fête, prêtres et fidèles désireux de dire ou d'entendre sa messe, de baiser ou de vénérer sa relique ?

Mais ce que je vais dire successivement sur le lieu et sur le corps, ne s'appliquera plus qu'aux sanctuaires peu nombreux, qui doivent à des circonstances spéciales le privilège d'attirer plus fortement les âmes dévouées à votre séraphique réformatrice, et de causer au cœur du prêtre venu de loin des émotions plus salutaires. Je prendrai plus d'une fois pour exemples d'autres sanctuaires, afin de continuer ces études comparatives, ces essais d'hagiographie comparée, qui peuvent



rendre plus vives, et la lumière dans votre esprit et la flamme dans votre cœur.

## II. — LIEU SANCTIFIÉ.

Par rapport au lieu, les circonstances à considérer se réduisent à quatre : l'apparition, la naissance, l'habitation, la mort d'un saint ou d'une sainte.

I. — S'agit-il du lieu d'une apparition ? il est du nombre de ces lieux de dévotion, dont saint Jean de la Croix disait : « Ce sont ceux que le Seigneur a désignés, pour y être servi et invoqué d'une manière spéciale. Tels furent le mont Sinaï où Dieu donna la loi à Moïse, la montagne qu'il indiqua au père des croyants pour immoler son fils, le mont Horeb où il voulut se manifester à notre père saint Élie. Dans l'ère chrétienne, nous voyons saint Michel apparaître à l'évêque de Siponte, et lui demander de bâtir une église en l'honneur des saints anges sur le mont Gargan, dont il était le gardien. Enfin la glorieuse Vierge elle-même désigna dans Rome, par le prodige inouï de la neige tombée au mois d'août, l'emplacement où elle désirait que le patrice Jean élevât un sanctuaire dédié à son nom.

« Dieu seul connaît le secret de ces préférences, données à tel endroit sur tel autre, pour y recevoir le culte et l'hommage des hommes. Quant à

nous, il nous suffit de savoir que sa sagesse adorable coordonne tout pour notre avantage. Les prières que nous lui adressons en quelque lieu que ce soit, avec une foi sincère, trouvent un accès favorable auprès de sa divine Majesté ; cependant les sanctuaires spécialement dédiés à son honneur, nous offrent plus d'assurance d'être exaucés, attendu que l'Église les a consacrés à la prière<sup>1</sup> ».

N'a-t-elle pas consacré ainsi presque tous les lieux, qui furent honorés d'une apparition de Notre-Seigneur ou de sa divine Mère, et qui n'ont cessé depuis lors d'être un but de pèlerinage ? Plusieurs fois je suis allé prier, près de Rome, sur la voie Appienne, dans le modeste oratoire bâti à l'endroit, où Jésus apparut à Pierre qui fuyait la persécution. L'apôtre lui dit : *Domine, quo vadis*, Seigneur, où allez-vous ? Le bon Maître lui rendit le courage de rentrer dans la ville, et d'y être martyr, en lui répondant : « Je viens à Rome pour y être crucifié de nouveau<sup>2</sup>. » Les enfants de saint Ignace recherchent avec amour, aux environs de la ville éternelle, le temple désert et solitaire où le Sauveur, portant sa croix, se tourna vers leur père d'un air bienveillant, et lui dit : « Je vous serai propice à Rome<sup>3</sup>. »

A l'Incarnation d'Avila, on a conservé tel qu'il était le second parloir d'en bas, où Jésus se montra triste, attaché à la colonne, sanglant, pour faire

1. *La montée du Carmel*, l. III, ch. xli, fin. Paris, 1880, Œuvres, t. III, p. 212-215.

2. *Acta Sanctorum*, 29 juin, t. 27, p. 390, n° 11.

3. Riba lencira. *Vita Ignatii*, l. II, cap. xi, p. 69.

comprendre à Thérèse le déplaisir que lui causaient les amitiés et les conversations qu'elle entretenait. Un tableau y représente cette vision<sup>1</sup>. En bas aussi, un grand tableau rappelle qu'entre l'église et le chœur des religieuses, à l'endroit où elles viennent communier, le Fils de Dieu épousa l'humble vierge, lui montra un clou et lui donna sa main droite. De combien d'autres apparitions de Notre-Seigneur et de la Trinité, ne fut-elle pas honorée dans ce même *comulgatorio*, ou lieu de la communion<sup>2</sup>! A Saint-Joseph, dans la chapelle ouverte à tous où elle pria, avant d'entrer pour donner l'habit aux novices, Jésus s'inclina vers elle avec un indicible amour, et posa une couronne sur sa tête en la bénissant<sup>3</sup>. Autant de représentations et de souvenirs éloquents pour le pèlerin, le visiteur et le prêtre.

Sur le lieu des apparitions de la très sainte Vierge, j'ai eu le bonheur de célébrer les divins mystères : à Einsiedeln, devant l'image miraculeuse de Notre-Dame-des-Ermites, qui remonte au IX<sup>e</sup> siècle ; au Laus, où la pauvre bergère des Alpes, nommée sœur Benoite, vit souvent la Mère de Dieu au XVII<sup>e</sup> siècle ; à Lourdes, où l'Immaculée Conception se montra à Bernadette en 1858, à Pontmain, où je parlai à tous les petits enfants, qui avaient vu Notre-Dame d'Espérance en 1871.

1. *Histoire de sainte Thérèse*, t. I, ch. VI, p. 108-109.

2. *Recuerdos históricos de Avila*, por Don Benito Garcia. Madrid 1877, p. 107-110.

3. *Histoire*, ch. XIV, p. 317 du t. I.

Près d'Avila, au monastère de l'Incarnation, aucune carmélite ne peut oublier que dans le chœur d'en haut, sur la chaire de la prieure, à la place où Thérèse avait placé la statue de Marie, la Reine du Carmel daigna apparaître et parler, le 18 janvier 1572<sup>1</sup>. La Vierge représentée par cette statue est invoquée sous le titre de Notre-Dame de la Clémence, *Nuestra Señora de la Clemencia*. Au même monastère, dans la chapelle élevée sur l'emplacement d'une cellule de votre Mère, on indique l'endroit où saint Pierre d'Alcantara lui apparut après sa mort.

D'ordinaire on note moins exactement le lieu, et on célèbre moins solennellement le fait, de l'apparition d'un saint ou d'une sainte, que le lieu et le fait des apparitions de Jésus et de Marie; pourquoi? Est-ce seulement à cause de la dignité et de la sainteté, incomparablement plus grandes, du Fils de Dieu et de la Mère de Dieu? Je pense que c'est aussi parce qu'étant seuls ressuscités, ils peuvent seuls apparaître avec leurs propres corps, et se montrer complètement en personne, comme le prouve M. Ribet<sup>2</sup>. L'âme des autres saints peut bien se trouver réellement au lieu où elle apparaît, mais elle n'y peut revêtir qu'un corps fantastique ou étranger. Néanmoins cette présence réelle d'une âme bienheureuse ne pourrait-elle nous suffire, pour élever au lieu de l'apparition un monument, où l'on se rendrait en pèlerinage?

1. *Histoire*, ch. XXI, t. II, p. 29.

2. *La Mystique divine*, les visions, ch VII, n° V, t. II, p. 74-76, et ch. VI, n° XI, XII, p. 57-61.

Combien je regrette qu'on ignore, ou qu'on ne nous montre pas, le lieu précis des apparitions de sainte Thérèse, qui furent si nombreuses et si remarquables ! Je voudrais reconnaître à quelque signe, qui me permit de le vénérer, l'endroit où elle apparut à sa nièce Thérésita, à son ami le P. Gratien, à la prieure de Véas et à une jeune sœur de Médine<sup>1</sup>.

A Paris en particulier, combien ne nous serait-il pas agréable de dire : C'est ici même, à cette place, que la séraphique Thérèse apparut une première fois, en 1601, à Mme Acarie, béatifiée depuis sous le nom de Marie de l'Incarnation, et qu'elle l'avertit que Dieu voulait se servir d'elle, pour établir la réforme du carmel en France ! C'est ici, à cette place même, qu'elle lui apparut une seconde fois, en 1602, pour lui ordonner de renouveler ses tentatives, et pour lui promettre le succès, malgré toutes les oppositions<sup>2</sup> ! Qu'il serait doux à tous les amis du carmel d'y venir prier ! Qu'il serait délicieux aux prêtres d'y offrir le sacrifice !

II. — S'agit-il du lieu de la naissance ? La piété nous rappelle aussitôt Bethléem et la grotte, où daigna naître le saint des saints, le Sauveur du monde. « Il n'y a pas de lieu sur la terre, écrit un pèlerin, dont l'identité soit mieux établie que celle de la grotte de Béthléem... Avec quel bonheur je baisai la poussière d'un si saint lieu ! Il faut honorer,

1. *Hist. ch.* xxxii, t. II, p. 437-439.

2. *Ibid* pièces justificatives, n° IV. p. 489.

dit saint Jérôme, bien plus avec son silence que par ses faibles paroles, la crèche où le petit Enfant fit entendre ses cris. J'étais près du berceau d'un Dieu, d'où est parti ce rayon de lumière qui a éclairé le monde, cette étoile radieuse qui nous montre le chemin des cieux !... A sept pas du lieu de la Nativité est une autre petite grotte : c'était là qu'était la crèche, dans laquelle la sainte Vierge plaça l'enfant Jésus, entre un âne et un bœuf ; c'est là qu'il fut adoré par les bergers et par les mages. Cette grotte appartient aux catholiques ; mais comme elle est trop petite pour qu'on puisse y dire la messe, on a dressé un autel vis-à-vis, à l'endroit où se tenaient les mages ; on l'appelle l'autel des Trois-Rois. J'ai eu deux fois le bonheur d'y célébrer le saint sacrifice <sup>1</sup> ».

Pour moi, ma révérende Mère, je n'espère pas avoir jamais un pareil bonheur. Je m'en suis un peu dédommagé, en méditant plus fréquemment sur le mystère de cette naissance.

Tantôt j'y vois poindre la première lueur de la sanglante lumière, que jettera le sacrifice du Calvaire : à Bethléem, Jésus est déjà victime et commence à faire sa peine ; je le vois étendu sur la paille, comme il le sera un jour sur la croix, avec le même amour généreux, avec la même résignation silencieuse. « Tertulien dit que les langes du Fils de Dieu sont le commencement de sa sépulture, *pannis jam sepulturæ involucrum initia-*

1. Mgr. Mislin, *Les Saints Lieux*, ch. xxix, Bruxelles, 1852, t. III, p. 75-80.

*tus*<sup>1</sup>. » En effet, ajoute Bossuet, ne paraît-il pas un certain rapport entre les langes et les draps de la sépulture? On enveloppe presque de la même façon ceux qui naissent, et ceux qui sont morts; un berceau a quelque idée d'un sépulcre, et c'est la marque de notre mortalité qu'on nous ensevelisse en naissant. C'est pourquoi Tertullien, voyant le Sauveur couvert de ses langes, il se le présente déjà comme enseveli; il reconnaît en sa naissance le commencement de sa mort<sup>2</sup>. »

Tantôt je considère dans le nom de Bethléem, *maison du pain*, et dans la naissance de celui qui a dit: « Je suis le pain vivant descendu des cieux (Joan., VI, 41) », la gracieuse aurore du sacrement d'amour, du sacrifice de nos autels. J'ai même eu plus d'une fois la consolation de faire aux fidèles plusieurs instructions de suite, sur un charmant sujet que j'énonce et résume en quatre mots : *Noël dans la messe*.

Tantôt mes yeux et mon esprit, après avoir contemplé le divin Enfant, se sont fixés sur sa Mère admirable. J'ai redit des lèvres et médité du cœur une prose du bienheureux Jacopone. « En même temps que le *Stabat* du Calvaire, nous dit Ozanam, il avait voulu composer le *Stabat* de la crèche, où paraissait la Vierge Mère dans toute la joie de l'enfantement. Il l'écrivit sur les mêmes mesures et les mêmes rimes; tellement qu'on pourrait douter

1. Tertullien, *Adver. Marcion.* t. iv, cap. XXI. P. L. t. II, p. 412.

2. Bossuet, 1<sup>er</sup> sermon pour le jour de Noël, 2<sup>d</sup> point Vivès, t. VIII, p. 251, 252.

un moment lequel fut le premier, du chant de douleur ou du chant d'allégresse. Cependant, la postérité a fait un choix entre ces deux perles semblables; et tandis qu'elle conservait l'une avec amour, elle laissait l'autre enfouie. Je crois le *Stabat Mater speciosa* encore inédit; et quand j'essaye d'en traduire quelques strophes, je sens s'échapper l'intraduisible charme de la langue, de la mélodie et de la naïveté antique: « Elle était debout, la gracieuse Mère; auprès de la paille elle se tenait joyeuse, tandis que gisait son enfant. Son âme réjouie, tressillante et toute embrasée, était traversée d'un rayon d'allégresse...

Stabat Mater speciosa,  
 Juxta fœnum gaudiosa,  
 Dum jacebat parvulus.  
 Cujus animam gaudentem,  
 Lætabundam et ferventem,  
 Pertransivit jubilus<sup>1</sup>... »

Ce sentiment me poussa, dès que je fus ordonné prêtre, à dire ma seconde messe dans Sainte-Marie-Majeure, où sont conservées et la crèche qui fut le premier berceau du Sauveur naissant, et l'image vénérée de la divine Mère peinte par saint Luc. Ah! combien j'aurais voulu que mon cœur fût une crèche transfigurée, où je pusse continuellement adorer, réchauffer et servir l'Enfant-Dieu! Combien j'eusse voulu honorer, réjouir, aider sa Mère virginale et son Père nourricier, en suivant le con-

1. Frédéric Ozanam, *Les Poètes franciscains en Italie, au XIII<sup>e</sup> siècle*, ch. v, 6<sup>e</sup> édition, p. 196-197.



seul de saint Ignace, *faciendo me pauperulum et servulum indignum*<sup>1</sup>, en faisant de moi un petit pauvre, un petit serviteur indigne, pour être à leurs ordres, pour me tenir à leur disposition, avec tout le dévouement et le respect possibles!

Vis-à-vis des hommes, le prêtre, comme ministre de Dieu et de l'Église, chargé du gouvernement des âmes, est supérieur aux ministres des rois et des États; mais vis-à-vis de son bon Maître, il n'est toujours qu'un petit serviteur indigne; et même plus il monte dans la hiérarchie, fût-il au sommet, plus il aime à se dire le serviteur des serviteurs de Dieu. Qui le lui enseigne? Celui qui, en naissant sur la paille de la crèche, prend la forme de serviteur, *formam servi* (Philip., II, 7), comme en mourant sur le bois de la croix il prendra celle de victime ou d'hostie, *hostiam Deo* (Ephé., V, 2).

Plus tard la Providence me ménagea un autre dédommagement, la joie sainte d'offrir l'auguste sacrifice dans cette maison de la bienheureuse Vierge Marie, que Dieu consacra miséricordieusement par le mystère du Verbe incarné, et qu'il plaça par un miracle au sein de son Église, *in sinu Ecclesiæ*<sup>2</sup>, le 10 décembre 1294, quand la Palestine fut retombée tout entière sous le joug des ennemis de notre foi, des sectateurs de Mahomet. Très peu de pèlerins auraient pu, peuvent encore, se transporter à Nazareth; au contraire un nom-

1. *Exercitia spiritualia*, 2<sup>e</sup> hebd., de Nativitate.

2. *Brev. supplém.* 10 déc. collecte.

bre énorme est allé, va toujours, à Lorette, dans cette *santa casa* où l'on est mieux disposé à prier, selon moi, que partout ailleurs en Europe. Qu'il est profitable à tous d'y méditer la salutation angélique, et la réponse de Marie ! Qu'il est plus utile encore au cœur du prêtre d'y vérifier, d'y renouveler même ce que disait saint Jean : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous (Joan., I, 14) ! Tour à tour il tremble et il tressaille, en réitérant ce mystère par la consécration, dans l'humble demeure où il s'était accompli une première fois.

Il ne pense alors ni aux marbres de Carrare, sculptés sur les dessins de Bramante, qui recouvrent la sainte maison à l'extérieur, ni à la vaste basilique qui lui sert d'écrin, qui l'enchâsse comme un diamant, ni aux nombreux et riches objets qu'on admire dans le trésor, ni à ce qui attire le plus l'attention à l'intérieur : ces briques nues et un peu noircies, cette croix antique, cette statue en cèdre, ce foyer nazaréen, cette armoire, cette écuelle. Il ne détourne le cours de ses pensées, ni vers les reliques qui sont devant lui, sous l'hostie, dans le tombeau de l'autel, ni vers les pieux fidèles qui se pressent derrière lui avec recueillement, pour entendre la messe et recevoir la communion : tout s'efface dans son souvenir, tout disparaît à ses yeux. Il n'a de pensée, d'attention et d'amour, que pour le Fils de Dieu et de Marie, qui descend du ciel à sa voix *propter nos homines, et propter nostram salutem*, pour nous, pauvres humains, et pour notre salut. Il n'a

d'hommages, d'adorations et de sentiments, que pour le Verbe qui étend son incarnation à tous les lieux, à tous les temps, jusqu'à devenir pour chacun de nous un contemporain, un compatriote, un voisin.

Ne me demandez pas jusqu'à quel point un cœur sacerdotal voudrait, en ce moment, rivaliser de pureté et d'humilité avec Marie, de dévouement et d'immensité avec Jésus. La mesure de l'humilité est la mesure du dévouement, et l'on se donne volontiers, quand on ne s'estime rien. Mais les paroles manquent à l'homme, là où la parole substantielle de Dieu semble impuissante à nous dire son amour, autrement que par ses anéantissements, *semetipsum exinanivit* (Philip., II, 7).

Enfin, près de la frontière de France, en Espagne, l'aimable Providence m'a permis de faire descendre Jésus du ciel, dans la maison même où naquit un des saints les plus chers à mon cœur; elle m'a conduit à Loyola, où j'ai dit la messe propre de saint Ignace, au second étage, sur l'autel principal de la chambre, qui fut le lieu de sa guérison et de sa conversion, le lieu où saint Pierre lui apparut. La disposition qui dominait toutes les autres en moi, durant le sacrifice, fut celle que le saint exprima dans sa célèbre prière, où nous offrons tout, et ne demandons en retour qu'un peu d'amour: «*Sume, Domine, et suscipe*, prenez, Seigneur, et recevez toute ma liberté, ma mémoire, mon intelligence et ma volonté entière... Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce, car

elle me suffit<sup>1</sup>. » Avec quelle suavité, avec quel élan, avec quelle ardeur, je la récitai plusieurs fois de suite après la messe, devant l'autel où tout parle d'Ignace!

Dessous, il est représenté par une statue de grandeur naturelle, en uniforme d'officier du XVI<sup>e</sup> siècle; sa jambe droite nue et cassée est étendue sur le lit, sa jambe gauche un peu relevée soutient un livre, qu'il lit attentivement et qui n'est autre que la *Vie des Saints*, dont la lecture le convertit. Dessus, dans un enfoncement qui surmonte un peu le tabernacle, il est représenté par une petite statue en habit religieux, en jésuite, tenant d'une main les Constitutions de son ordre avec sa devise *A.M.D.G.* Je lui demandai d'abord une étincelle de son zèle pour la gloire de Dieu, afin de continuer utilement mon double apostolat de la parole et de la plume; j'implorai ensuite, avec confiance, d'être exaucé, sa protection pour mon heure dernière, afin que mes lèvres ne deviennent pas muettes, et que mon cœur ne cesse point de battre, sans que j'aie fait ce que m'a permis son successeur, et acquis le droit de lui dire: Mon Père!

Le manoir ou château des ancêtres d'Ignace est en parfait état de conservation, et on lit ces mots au-dessus de la porte d'entrée, qui est la même qu'autrefois avec ses pierres dures et son cintre gothique:

1. *Exercitia, contemplatio ad amorem.*

Casa solar de Loyola  
 Aquí nació S. Ignacio en 1491  
 Aquí visitado por S. Pedro y la SS. Virgen  
 Se entregó a Dios en 1521.

Cette maison seigneuriale est un assez grand carré, ayant à chacun de ses angles une légère et gracieuse tourelle, qui commence à peu près au premier étage. Les étages ne sont en réalité qu'au nombre de deux, et tous en briques, parce qu'un souverain fit abattre de cet édifice, un siècle avant la naissance du saint, tout ce qui était en pierres, à l'exception du rez-de-chaussée.

Cet ordre d'abattre, ou la défense de bâtir, à la campagne une maison qui aurait ressemblé à une forteresse, explique le proverbe français : *faire des châteaux en Espagne*, former des projets en l'air, se repaître de chimères, avec le désir et l'espoir d'une fortune. Il est antérieur à la découverte de l'Amérique, et se justifie par les précautions prises contre les Maures, qui aimaient à faire des incursions en pays espagnol, où ils eussent facilement surpris les maisons fortifiées, et s'y seraient établis eux-mêmes solidement<sup>1</sup>.

A Loyola, un escalier large et doux mène à chaque étage, et en bas un autel est dressé, pour avertir le visiteur que toute cette demeure est transformée en sanctuaire. Au premier étage sont de nombreux confessionnaux pour les pèlerins, avec un bel autel. Au second est la petite chambre

1. De la Mésangère. *Dictionnaire des proverbes français*, 3<sup>e</sup> édit., 1823, p. 233-235.

qui fut convertie en chapelle, à l'occasion du mariage du frère aîné de saint Ignace. Isabelle de Castille donna à la jeune épouse, Madeleine de Araoz, un petit tableau représentant l'Annonciation. Ce fut pour le garder avec plus d'honneur, que la famille fit cette étroite chapelle, où la très sainte Vierge apparut au futur fondateur, où saint François de Borgia vint dire sa première messe, où l'on admire aujourd'hui de précieux autographes d'Ignace, dont l'écriture avec la signature est grande, nette et ferme, comme celle de sainte Thérèse.

En m'éloignant, je fis un parallèle entre le fondateur de la compagnie de Jésus et la réformatrice du carmel, entre leurs personnes et leurs vertus, entre leurs maximes et leurs œuvres, entre leurs enfants. Il fut long et très instructif pour moi. Je me borne à vous dire qu'il augmenta mon regret, de ne pouvoir comparer aussi les lieux de naissance. Tout a été conservé à Loyola ; rien ne l'a été dans Avila. De la maison où naquit votre glorieuse Mère, et qui est située au nord de la ville, il ne reste que ce qui ne pouvait être détruit, l'emplacement même. Sans doute on a bâti à la place, de 1631 à 1636, une église et un couvent pour ses fils spirituels ; mais on pouvait aussi bien construire à côté, comme on l'a fait magnifiquement à Loyola. Néanmoins le peuple continue de dire *la casa de la santa*, ou par abréviation *la santa*.

Après avoir adoré le saint Sacrement dans l'église, j'ai cherché à gauche, du côté de l'évan-

gile, l'entrée de la chapelle assez petite, qui occupe la place de la chambre où sainte Thérèse vint au monde, et dont l'autel s'élève, paraît-il, à l'endroit même où étaient l'alcôve et le lit. C'est du moins ce que fait supposer l'inscription mise au-dessus de cet autel, qui est adossé à l'église : *Aquí nació santa Teresa de Jesús*. Cette chapelle fut consacrée, le 25 septembre 1729, par don Pedro de Ayala, de l'ordre de saint Dominique, évêque d'Avila. Elle possède une belle statue de la sainte, représentée à genoux, les yeux levés vers le ciel; plus haut est une statue de saint Joseph. A la place du tabernacle, dans une sorte de châsse, on remarque un crucifix indulgencié très expressif.

Don Benito Garcia Arias, dans ses *Souvenirs historiques d'Avila*, prétend que c'est celui-là même qui resta dans les mains de la sainte, durant son extase de quatorze heures, jusqu'après sa mort<sup>1</sup>. Mais c'est une affirmation sans preuves, qui ne saurait prévaloir sur le silence des bollandistes, lorsqu'ils parlent des croix de votre séraphique réformatrice<sup>2</sup>, ni sur le silence de l'excellent père carme qui me servait de guide, et qui m'expliquait toutes choses aussi bien en français qu'en espagnol. Rien n'enlève donc aux clarisses de Perpignan le gracieux privilège, que la tradition leur reconnaît depuis plus de deux siècles. Pour être une relique de votre Mère, il suffit que le

1. *Recuerdos históricos de Avila*, 2<sup>e</sup> édition, Madrid, 1877, p. 94.

2. *Acta sanctorum*, t. LV, p. 170, n° 221 et p. 436, n° 1467.

crucifix d'Avila l'ait accompagnée en quelque'un de ses voyages, comme l'accompagnait, dit-on, un petit tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs, qu'on voit au-dessus de la porte de la chapelle des reliques.

On appelle ainsi une chapelle très étroite, qui communique avec la précédente et qui, suivant don Benito, occupe la place du cabinet ou bureau du père de sainte Thérèse. Là elle nous est rappelée par un très gros rosaire qui fut à son usage, par un long bâton qui lui servait d'appui, par une de ses alpargates ou sandales, par un de ses doigts, un index bien conservé. Il est long, et laisse voir l'origine de l'ongle ; quelques personnes croient même distinguer une trace de sang à l'endroit où il fut coupé.

Je priai avec ferveur pour moi, pour vous, pour tous les carmes et toutes les carmélites ; puis je descendis dans le peu qui reste, deux ou trois mètres, du jardin attenant à la maison d'autrefois. C'est là que Rodrigue et Thérèse essayaient de construire de petits ermitages, et s'enflammaient du désir d'aller à Dieu par le plus court chemin, celui du martyr ; c'est là que sont aujourd'hui cultivées quelques fleurs, surtout des pensées, que le visiteur emporte comme souvenir. Quant à moi, la pensée que j'emportai, fut moins un souvenir qu'un désir. Je conserve et sens croître, en mon cœur, le désir de donner plus de temps à la visite de ces lieux bénis, d'y prier davantage, et d'offrir à Dieu le sacrifice d'action de grâces, à la même place où sainte Thérèse vit le jour, non



loin du baptistère où elle reçut ce titre de fille de l'Église, dont elle se glorifia jusqu'à son dernier souffle.

III. — S'agit-il du lieu de l'habitation ? La messe est-elle dite à l'endroit où s'écoula seulement une partie de la vie d'un saint ? L'effet produit est encore considérable, comme peuvent l'attester tous les prêtres qui, dans leur jeunesse, habitèrent Rome plusieurs années, avant ou après leur ordination. Avec quel plaisir et quel profit spirituel nous dirigions, presque tous les jours, notre promenade du soir vers une de ces chambres ou cellules, dont la piété fit un sanctuaire, parce qu'une fleur de sainteté s'y épanouit, en attendant que Dieu la transplantât sur un autre sol, ou dans son paradis ! Pour n'en citer qu'une seule, un écrivain célèbre n'a-t-il pas dit : « Cette chapelle intérieure de Saint-Stanislas, attenante à l'église de Saint-André, l'une des plus aimables de Rome, est un de ces lieux où la prière naît spontanément dans le cœur, et s'en échappe comme par un cours naturel ? »

Ces chapelles sont si nombreuses dans la capitale du monde chrétien, qu'on peut satisfaire sa dévotion et sa curiosité plusieurs fois par semaine, lors même qu'on y fait un séjour prolongé, qui a de grands avantages. Il laisse au soleil de la justice et de la vérité le temps de percer, par ses rayons, l'épais nuage de préjugés qui

1. Louis Veullot. *Le parfum de Rome*, liv. X, ch. vi, t. II, pag. 77.

nous enveloppait ; il nous fait apprécier plus saine-ment les choses et les personnes ; il permet à nos impressions de se graver plus profondément dans notre cœur, parce qu'elles se succèdent moins rapidement, et que la suivante n'efface pas la précédente.

Il s'exhale des moindres reliques des saints, dans les chambres qu'ils habitèrent, un parfum de piété que l'âme aspire d'autant mieux qu'elle y est moins distraite que dans les basiliques, par le bruit, le concours et les chefs-d'œuvre de l'art. Ces effluves de la sainteté, fortifiés par la vertu qui sort du sang de Jésus-Christ, répandu plusieurs milliers de fois chaque jour, enveloppent la ville éternelle d'une atmosphère particulièrement saine et sanctifiante, pour tous les esprits sincères et réfléchis, qui viennent y chercher la doctrine, l'édification et la force morale.

Elle fait même souvent sentir son influence salutaire à ceux qui n'y séjournent que pour se distraire ou s'instruire par l'étude des monuments et des œuvres qu'ils admirent, par la vue du gouvernement et des mœurs qu'ils critiquent. Pourvu qu'ils ne soient ni superficiels, ni sectaires, ni vendus, ils ont moins à craindre de *la mala aria* pour leur corps, qu'ils n'ont à gagner pour leur âme à ce bon air de christianisme antique, qui sort des catacombes et des églises, des couvents et des chapelles, parfois même des palais.

Ainsi fut guéri de son hostilité ou de son indifférence, le catholique qui écrivit plus tard le *Parfum de Rome*, Louis Veuillot. Il y dit de lui-même

à la seconde page : « Je suis de ceux que Rome a pris en bas, blessés, de la vieille mort. Sa main lumineuse m'a transporté sur les hauteurs divines, sa main maternelle m'a baigné dans l'air divin, sa main sainte m'a nourri du divin aliment. J'ai reçu d'elle la vie, je lui rends l'amour. »

Ainsi fut préparée à se convertir la protestante, qui est devenue l'héroïne du *Récit d'une sœur*, Alexandrine d'Alopéus. Elle fit plus tard sa première communion, en même temps que son mari, Albert de la Ferronays, faisait la dernière, et chacun reçut une moitié de l'hostie, que leur porta et partagea M. l'abbé Gerbet, mort évêque de Perpignan. Plus tard encore, vouée par charité à un perpétuel veuvage et habitant Paris, elle écrivit : « Après tant de douleurs, tant de morts, ma passion pour l'Italie n'est pas éteinte... J'aime ce pays qui contient la ville du Christ victorieux, la ville sainte, la cité des vertus suprêmes, où sont venus se fortifier tous les grands bienfaiteurs de l'humanité<sup>1</sup>. »

Dans cette ville du Christ victorieux, le 15 juin 1856, fut ordonné un pauvre prêtre âgé de trente et un ans, qui avait enseigné en France la littérature, mais qui ne fut ni ne sera jamais un bienfaiteur de l'humanité, qui mérita même toujours, mille fois plus que saint Paul, d'être réputé la balayure du monde (I Cor., IV, 13). En cette ville sainte, en cette cité des vertus suprêmes, il

1. Cité dans le *Parfum de Rome*, liv. 7, chap. 28, t. I, p. 437, 438.

eut la douleur de ne pouvoir célébrer qu'un très petit nombre de messes, parce que la maladie qui fit avancer son ordination, l'obligea de précipiter son départ. Du moins il voulut avoir la consolation de les dire, en quelques-uns de ces sanctuaires qui étaient un aimant pour son cœur, qui l'attiraient fortement, par l'éloquence des souvenirs qu'ils rappellent à tous, et par l'abondance des grâces qu'ils nous font espérer.

A *San-Francesco a Ripa*, il monta à l'autel dans la chambre qui fut habitée par son patron, le séraphique François d'Assise, et qui est aujourd'hui enrichie d'un nombre prodigieux de reliques, dix-huit mille, disait-on. Il alla de même à Sainte-Sabine, offrir l'auguste sacrifice dans la chambre qu'habita saint Dominique, et où presque tous les saints de son ordre ont célébré. Le 21 était la dernière fête de saint Louis de Gonzague à laquelle il pût assister au Collège Romain, où étudia et mourut cet héroïque modèle et protecteur de la jeunesse studieuse. Dès trois heures du matin, il montait à l'étage supérieur, et il goûtait la joie bien douce de faire descendre du ciel l'adorable victime, dans la chambre que le jeune saint avait embaumée du parfum de ses vertus.

Le soir du même jour, anniversaire du couronnement de Pie IX, Mgr de Mérode le présentait au Pontife tant aimé, qui daignait lui adresser quelques paroles, et lui donner une dernière bénédiction. Il suivit Sa Sainteté dans la basilique vaticane, où elle descendait pour présider l'ou-

verture de la neuvaine préparatoire à la fête des saints apôtres. Puis il s'éloigna tout ému, le cœur gros, avec le pressentiment qu'il ne reverrait plus l'intrépide successeur de Pierre, le généreux vicaire de Jésus-Christ. Plus tard néanmoins, le grand pape eut la paternelle bonté d'envoyer au moindre de ses fils un précieux souvenir, par un évêque bienveillant, et de lui adresser des encouragements dans une lettre signée de son auguste main.

Ah ! croyez-le, ma révérende Mère, en descendant sur le cœur du prêtre, un bienfait ne tombe pas dans cette terre d'oubli dont parle l'Écriture, *in terra oblivionis* (Ps. LXXXVII, 13). Chaque jour la pluie des grâces, chaque matin la rosée du sang divin, qui s'écoulent du ciel dans le calice de notre cœur, rafraichissent en nous la mémoire, entretiennent les fleurs les plus odorantes du souvenir, font mûrir les fruits les plus savoureux de la reconnaissance. De tout ce que j'ai gardé d'un séjour de plusieurs années à Rome, rien n'est plus vivace que ma vénération pour Pie IX, que ma dévotion au pape, que mon amour filial pour l'Église, dont il est la tête et le cœur. Combien de fois me suis-je efforcé d'allumer, par mes discours, le feu de ces sentiments dans l'âme des fidèles, et d'en raviver la flamme dans celle des prêtres ! Combien de fois, après avoir assisté dans Saint-Pierre à la solennelle définition de l'Immaculée Conception, le 8 décembre 1854, ai-je demandé à Marie, par d'instantes prières, de glorifier le pontife qui la glorifia, de ne pas se borner

à le faire proclamer infaillible, dans le même temple où il la proclama immaculée, mais de lui rendre dans Rome son entière liberté d'action, d'accroître dans l'univers son antique prestige, de lui tresser enfin une couronne de joie et d'honneur, par le dévouement de ses enfants et le triomphe de l'Église!

Béni soit donc la Providence, qui m'a procuré la consolation de respirer le plus pur parfum de cette filiale piété, dans la catholique Espagne, aux lieux mêmes qu'habita une grande âme, qui se distingua toujours par l'attachement à Jésus et à sa Mère, à l'Église et à son chef! J'ai visité plusieurs couvents qu'elle sanctifia par sa présence, mais je ne vous parlerai que de trois, où j'ai offert le saint sacrifice.

A dix ou quinze minutes d'Avila, à l'orient, au delà d'une étroite vallée, se dresse sur une petite éminence le monastère de l'Incarnation, où votre bienheureuse Mère passa la moitié de sa vie, et qui n'a presque pas changé d'aspect. La porte par laquelle on entre, est encore celle que doña Teresa de Ahumada franchit, le 2 novembre 1533, pour prendre l'habit de carmélite mitigée. En bas comme en haut, les cloîtres, les parloirs et les chœurs sont à peu près les mêmes que de son temps. Rien n'est changé au troisième parloir du rez-de-chaussée où, pendant qu'ils s'entretenaient de la Trinité, Thérèse et Jean de la Croix furent ravis en extase, élevés dans les airs. On a seulement mis au premier étage un autel, dans le parloir à deux grilles, où la future réformatrice reçut

les conseils et l'approbation de saint François de Borgia, et de saint Pierre d'Alcantara. Voici l'escalier au pied duquel Jésus lui-même, sous l'apparence d'un charmant enfant, lui demanda comment elle s'appelait. *Thérèse de Jésus*, répondit-elle. Et moi, reprit-il, *Jésus de Thérèse*. Un autre jour, comme elle revenait fatiguée d'une fondation, et montait avec peine, il lui apparut sur les dernières marches chargé de sa croix, et lui dit : « J'étais plus fatigué que toi sur le chemin du Calvaire. » Puis il l'accompagna jusqu'à sa cellule<sup>1</sup>.

Un vénérable prêtre français, qui a pu visiter tout l'intérieur, écrivait : « A chaque pas en ces cloîtres, en ces cellules, on s'arrête, on se met à genoux, on baise cette terre, ces marches, ces mille souvenirs ; mais l'oratoire de la transverbération dépasse tout le reste. » N'ai-je pas vu moi-même des dames et des prêtres, venus de France, s'agenouiller et prier dans les parloirs, puis baiser avec respect les grilles qui n'ont pas été changées, mais qui manquent de ces pointes ou piquants, dont vous les pourvoyez abondamment dans les couvents de la réforme ?

L'oratoire de la transverbération, dans l'aile orientale du monastère, est très petit et retiré, loin de tout bruit, à quelque distance du chœur d'en haut, où la sainte reçut de nombreuses faveurs. Mais don Benito fait observer que le prodige s'étant réitéré plusieurs fois, eut lieu aussi dans sa

1. *Recuerdos historicos de Avila*, p. 107.

cellule, *en su celda*. Cette cellule, ajoute-t-il, conserve la forme qu'elle avait alors, bien qu'elle soit convertie en une petite chapelle, que les religieuses nomment *le maravédís*. Un autel la divise en deux parties, et représente le fait de la transverbération. Dans la partie la plus intérieure, qu'on ne laisse visiter que par une rare exception, le pavé est rougi du sang de Thérèse. Quelques gouttes restent même aussi vives, que s'il eût coulé depuis peu, soit par le transpercement de son cœur, soit par la rigueur de ses pénitences. On remarque constamment aussi, en cette chapelle, une odeur qu'on ne saurait définir, et qui est souverainement agréable. En certaines occasions, elle augmente à tel point qu'elle se répand dans tout le monastère, console et remplit de dévotion les carmélites, qui croient jouir de la présence de leur sainte Mère<sup>1</sup>.

L'église, qui n'est ni gothique ni romaine, mais plutôt grecque avec une belle voûte et une coupole carrée, paraît être dans le même état que de son vivant, et porte ce cachet ou caractère champêtre, *carácter lugareño*, que lui reconnaît M. De la Fuente<sup>2</sup>. Dans le riche sanctuaire, presque toutes les statues sont habillées, et rien ne manque à leurs vêtements aux couleurs voyantes, pas même un bout de pantalon blanc. Au sommet du retable est une statue du prophète Élie avec son glaive; au-dessous est un bas-relief qui re-

1. *Recuerdos...*, p. 113, 114.

2. *Manual del peregrino*, cap. III, § V, p. 75.



présente l'annonciation de la Vierge, pour rappeler l'incarnation du Verbe, titre ou vocable du monastère. Du côté de l'évangile est une statue de sainte Thérèse : ne communia-t-elle pas durant plus de trente ans dans cette église ? Du côté de l'épître est une statue de saint Jean de la Croix : tous les jours ne célébrait-il pas la messe sur cet autel, pendant qu'il était le confesseur de la communauté, et qu'il habitait tout près ?

Vis-à-vis, dans le chœur d'en bas, est la même table de communion que de leur temps. « Elle se trouve au milieu de la grande grille, entre les deux fenêtres du chœur qui s'ouvrent sur la nef de l'église. Elle a la forme d'un tabernacle assez profond, fermé par une double porte dont l'une s'ouvre du côté des religieuses, et l'autre du côté de l'église. Le prêtre qui vient donner la communion, pose d'abord le saint ciboire sur le corporal étendu dans l'intérieur, et doit ensuite étendre la main pour communier les religieuses qui, se mettant successivement à genoux devant ce tabernacle, et avançant tant soit peu la tête, reçoivent leur Dieu à la place même où la séraphique Thérèse communia si souvent, et où elle reçut de la main de Jésus-Christ l'anneau nuptial<sup>1</sup>. »

En allant de ce *comulgatorio* au grand autel, on voit à gauche un large et long couloir, qui conduit à une chapelle vaste et haute, dite de Sainte-Thérèse. Elle comprend dans son enceinte l'emplacement d'une cellule, que votre Mère occupa

1. Bouix, *Vie*, note, p. 659-660.

longtemps. Au milieu, sur ce sol sanctifié par ses larmes et son sang, par ses prières et ses extases, une grande pierre porte cette inscription : *La tierra que pisas es santa*, la terre que tu foules est sainte ; *palabras oidas en la edificacion de esta capilla*, paroles entendues pendant la construction de cette chapelle. Commencée en 1628 par les soins de don Pedro Cifuentes y Loarte, évêque d'Avila, elle fut bientôt interrompue par la mort de ce prélat. La toiture ne fut même terminée définitivement qu'en 1868, par la générosité de la reine Isabelle qui visita le couvent, et donna 2,500 écus pour l'achèvement et la réparation <sup>1</sup>.

J'ai eu le bonheur de dire la messe en cette chapelle, et parce que ce lieu béni nous invite à unir dans notre pensée, notre amour et notre culte, la réformatrice et son coadjuteur, j'ai célébré sur l'autel de sainte Thérèse avec le calice de saint Jean de la Croix. Au-dessus de l'autel, deux tableaux superposés représentent la sainte, l'un blessée par le séraphin, l'autre écrivant ses ouvrages. Sur le calice dont le saint fit souvent usage, est gravé le nom de la personne qui le donna en 1587. Je n'en fus que plus fidèle à unir dans ma prière les deux réformateurs du carmel, les deux écrivains mystiques : je les conjurai de me communiquer leur esprit, j'implorai la faveur de les avoir pour inspireurs et pour guides, dans mes paroles, mes écrits et mes actes.

1. *Recuerdos*, p. 116-417.

Avant de sortir, je considérai les reliques ou souvenirs, qu'on avait placés sur une table du côté de l'épître, comme pour nous consoler de la destruction d'une cellule, dont la vue aurait fait tant de bien à nos âmes. Mes regards se fixèrent un instant sur un de ces crucifix de bois, que votre Mère portait en ses voyages ; sur la croix formée par une goutte d'huile, qui tomba de ce qu'elle mangeait ; sur des linges brodés de ses mains, sur sa clef, sa cruche, sur sa guimpe ou *toca* et autres objets. Ils furent attirés aussi par trois autographes, et principalement par le dessin, que votre bienheureux Père fit, pour représenter le divin crucifié, tel qu'il s'était montré à lui.

Dans l'intérieur d'Avila, au midi, est le couvent de Saint-Joseph, que le peuple désigne avec respect par le surnom de *Las Madres*, les Mères. J'y voulus dire deux fois la messe, parce qu'il fut le berceau de la réforme, la résidence de la réformatrice, et le point de départ des carmélites réformées qui s'établirent à Paris, en France et en Belgique. « Après la fondation de Saint-Joseph d'Avila, écrit la sainte, je demeurai cinq années dans ce monastère. Autant que j'en puis juger maintenant, ce seront les plus tranquilles de ma vie. Que de fois, depuis, mon âme n'a-t-elle pas regretté la douceur d'un si paisible repos <sup>1</sup> ! »

Sous un vestibule ouvert à tous, on remarque au milieu l'entrée principale, à droite le tour, à gauche la porte du parloir. Au-dessus de l'entrée

1. *Les Fondations*, ch. 1, p. 7.

sont peints un calice et une hostie, entourés de cette inscription en majuscules : *Alabado sea el santísimo Sacramento*. Derrière le tour se tient une religieuse de chœur, qui répond à tout venant, et dont la patience est d'autant plus mise à l'épreuve, que ni concierges, ni tourières ne sont là pour écarter les indiscrets. Le parloir est unique, et n'a qu'une grille sans tiroir. C'est celui où dut venir souvent s'entretenir avec votre Mère le bon prêtre Julien d'Avila, qui lui servait de compagnon, de confesseur et d'agent durant ses voyages. Il laissa en manuscrit un récit de sa vie, qui ne fut retrouvé qu'en 1866 par M. Le Rebours, chez un notaire d'Avila, Zoilo Fournier, et qui a été publié à Madrid, en 1881, par les soins du savant éditeur des œuvres de sainte Thérèse, don Vincent de la Fuente.

Ce fut aussi dans ce parloir que M. de Bérulle, et M<sup>me</sup> Jourdain, en 1604, vinrent s'entretenir avec Thérésita, l'angélique nièce de la sainte réformatrice, et avec les carmélites qu'ils désiraient emmener au delà des Pyrénées : Anne de Saint-Barthélemy, qui l'assista jusqu'à la mort, Eléonore de Saint-Bernard, qui savait seule parler français. Trois autres étaient arrivées de Salamanque, et la sixième fut prise à Burgos en passant. Depuis le 22 juillet jusqu'au jour du départ, le 29 août, on vit jour et nuit six étoiles briller au-dessus du monastère, pour figurer les six filles de sainte Thérèse, qui allaient répandre au loin l'éclat de la réforme.

Ma révérende Mère, que vous dirai-je de l'in-

térieur ? Vous voudriez tout savoir, et je ne puis vous satisfaire en partie qu'en vous donnant un extrait de la lettre d'un supérieur, qui l'a visité en détail, avec le jardin, les oratoires, particulièrement celui du Christ à la colonne.

« Il faut, dit-il, avoir vu cette image, pour comprendre ce qu'elle inspire de recueillement et de compassion. Que de grâces et de faveurs ont été accordées là, à la bienheureuse Mère et à ses filles ! Mais aussi quelle prière et quel entier don de soi ! Le petit chœur primitif est tout rempli encore de cette atmosphère incomparable de ferveur, en ce bienheureux jour de Saint-Barthélemy ; puis la cellule de la sainte, où elle écrivit à genoux le *Chemin de la perfection*, et ce prologue, gage de son dévouement pour la France. Mille objets de son temps que l'on baise avec émotion, mille souvenirs qui se pressent, et enfin le chœur où elle pria le bon Dieu avec ses admirables filles. Au milieu, le Christ donné par Mendoza. Un jour, une de ces âmes simples et ardentes disait devant cette image : « Seigneur, nous avons déjà le Christ à la colonne, le Christ du portement de croix, quel nom vous donnerons-nous ? » Le Sauveur répondit : « Vous m'appellerez *Amor*. » L'amour est bien vraiment son nom par excellence ; puissions-nous le comprendre, et commencer à le payer de retour ! »

Parmi les souvenirs du long séjour de la séraphique réformatrice en ce monastère, on cite le Christ auquel ses filles doivent d'être préservées de certains insectes, ce *Cristo del piojo*, dont je

n'ose traduire le nom<sup>1</sup> ; on remarque la Vierge que Marie de Vélasco d'Aragon, comtesse d'Osorno, lui avait donnée : image si majestueuse et si belle, que la sainte lui trouvait un peu de ressemblance avec la Mère de Dieu, qui lui apparut à l'Incarnation<sup>2</sup> ; on note une effigie de saint Joseph qui, dit-on, lui parla plusieurs fois<sup>3</sup>.

Le premier jour, j'ai dit la messe dans la grande église, qui est plus remarquable par l'art que par les dimensions. De style grec, sans coupole ni transept, mais voûtée et solidement bâtie, elle a trois chapelles de chaque côté : l'une est le tombeau de l'évêque Alvaro de Mendoza, qui fut le protecteur de la fondatrice ; une autre abrite la tombe de son vertueux frère, Lorenzo de Cépéda, dont l'innocente fille Thérésita repose aussi tout près. Commencée pendant que la sainte vivait encore, cette église ne fut achevée qu'après son trépas, et eut pour architecte l'habile et pieux Francisco de Mora. C'est sur le maître-autel que j'ai célébré.

Il est dédié à saint Joseph, représenté par une belle statue, où le divin enfant est sur le bras gauche, souriant et tendant ses petits bras vers son père nourricier, qui le regarde avec amour, et tient de sa main droite une longue tige, au bout de laquelle fleurit un lis. A l'extérieur, sur le frontispice, on aperçoit une autre statue du même saint, qui donne sa droite à Jésus debout, et de la gauche tient un long bâton. Elle est en

1. *Recuerdos*, p. 129.

2. *Vie*, trad. du P. Bouix, additions, p. 593, note.

3. *Manual*, cap. III, § VII, p. 106, note.

marbre de Gênes, un don de Philippe III, et l'œuvre du célèbre statuaire Giraldo de Merlo.

Dès qu'on a franchi la grille qui est devant, on peut entrer à droite dans une très petite église ou chapelle, qui existait du temps de votre Mère, et qui fut bâtie ou du moins embellie aux frais de ce gentilhomme, dont elle loue le dévouement et proclame la sainteté, au XXIII<sup>e</sup> chapitre de sa *Vie*. C'est François de Salcêdo. Devenu veuf, il entra dans les ordres, reçut la prêtrise en 1570, et remplit l'office de confesseur et de chapelain du monastère jusqu'à sa mort, le 15 septembre 1580. Son corps fut inhumé dans cette chapelle. On y a sous les pieds un parquet, au-dessus de la tête un soffite, ou plafond en bois à compartiments.

Les trois autels, maintenant couverts d'or et de peintures, sont dédiés, le principal à saint Paul, celui de droite à sainte Thérèse, celui de gauche à saint Pierre d'Alcantara. Sur celui-ci, dans un charmant tableau, on voit le franciscain assis, tandis que la carmélite est à genoux devant lui pour se confesser ou pour le consulter. Derrière elle, deux anges debout, leurs anges gardiens sans doute, admirent ces saintes âmes. Mais lui, il indique l'étoile qui, dans la ville, fut aperçue lors de la fondation<sup>1</sup>, ou qui rappelle la promesse de Notre-Seigneur : « Cette maison sera une étoile qui jettera une grande splendeur<sup>2</sup>. » Dans le fond apparaissent les fortifications d'Avila, vues du

1. *Recuerdos*, p. 120.

2. *Vie*, ch. xxxii, p. 405.

dehors, avec leurs hautes tours et leur créneaux de briques.

Un peu plus haut est la grille du chœur, qui servait aux premières filles de la réforme, et qui sert encore quelquefois à leurs sœurs, pour assister au saint sacrifice et chanter les louanges de Dieu<sup>1</sup>. Cette grille, comme la vôtre, est hérissée de très longues pointes. On la respecte presque à l'égal d'une relique, et même on l'a fait encadrer et dorer. Les carmélites viennent deux fois par an se ranger derrière elle, dans le chœur, pour chanter la messe et les vêpres en l'honneur de saint Paul, le 25 janvier, fête de sa conversion, et le 30 juin, jour de sa commémoration.

Ce ne fut point sans motif qu'on donna le nom de saint Paul à cette petite église, quand on lui retira celui de saint Joseph, pour éviter toute confusion avec la grande église, à laquelle on le réserva et qui n'a été construite que plus tard, après le trépas de votre bienheureuse Mère. Rappelez-vous les nombreux traits de ressemblance, que je vous ai signalés entre elle et l'Apôtre, dans mes lettres X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup>. Rappelez-vous aussi ce qu'atteste Ribéra des fréquentes apparitions, dont saint Paul l'honorait, comme saint Pierre, en lui promettant de ne pas permettre qu'elle fût trompée par le démon<sup>2</sup>.

Cette petite église n'est-elle point exactement, ou à peu près, sur l'emplacement de la chapelle

1. *Recuerdos*, p. 120.

2. Ribéra, *Vida...* liv. IV. cap. xiii, p. 404.



du premier jour, de ce 24 août 1562, où quatre orphelines furent les premières à prendre l'habit de la réforme ? *L'Histoire* dit : « Pour la chapelle, une simple salle, propre, convenable, mais sans le moindre ornement; près de cette salle, une autre chambre plus petite, devant servir de chœur aux religieuses : à ce dessein, on a percé dans le mur de séparation une assez large ouverture, refermée par une double grille de bois et un épais rideau de toile noire <sup>1</sup>. » Le premier biographe donne le nom d'église à cette salle qui n'était, dit-il, qu'une pièce bien petite, *una pieza piquenita para iglesia*; on entrait dans cette église et dans la maison, par un vestibule très petit aussi <sup>2</sup>. « Enfin, ajoute le dernier historien, saint Joseph, le bien-aimé Père saint Joseph, sera honoré particulièrement dans l'humble église, qui lui est dédiée <sup>3</sup>. » Tout cela s'accorde avec ce que disent de la chapelle dont je vous parle, deux écrivains espagnols nos contemporains.

Don Benito Garcia affirme nettement que ce fut la sainte Mère Thérèse, qui fonda la première église, celle que nous appelons à cette heure la chapelle de Saint-Paul, celle qu'on trouve à droite, lorsqu'on veut entrer dans l'église principale, dont les carmélites se servent présentement. Bien qu'elle soit aujourd'hui sous le vocable de saint Paul, et renferme trois autels, elle n'en est pas

1. *Histoire de Sainte Thérèse*, chap. XIII, t. I, p. 290.

2. Ribéra, *Vida*, l. I, cap. 17, p. 107.

3. *Hist.* t. I, p. 294.

moins la première église, *la primera iglesia*, l'église primitive, *esta iglesia primera*<sup>1</sup>.

Don Vicente de la Fuente, après avoir cité le récit que votre bienheureuse Mère nous a fait de la première prise d'habit, de la première journée de la réforme, s'écrie : « Quelle excellente préparation que cette lecture, pour communier dans cette petite église, *iglesita*, qui fut le berceau de la grande réforme thérésienne ! Combien n'est-il pas intéressant pour le pèlerin de lire ce récit, à la vue des murs élevés avec les pauvres moyens de Thérèse, et devenus les témoins muets de ses angoisses et de ses ferveurs<sup>2</sup> ! » A la page suivante, le noble écrivain reconnaît que le couvent et l'église de Saint-Joseph ne sont plus ce qu'ils étaient au début, *el portalito de Belén*, le petit vestibule de Bethléem, et que la réformatrice elle-même commença d'agrandir la petite chapelle primitive, *ampliar la primitiva capillita*, pour laquelle le titre de chapelle, *el título de capilla*, semblait trop grand, *venía grande*.

J'ai suivi le conseil de l'illustre professeur, d'autant plus volontiers que, s'il y avait une erreur dans cet espace si restreint, elle serait à peine de quelques mètres : j'ai rapporté mes souvenirs de sainte Thérèse à cette chapelle, à ces murs, qui furent *testigos mudos de sus ansias y fervores*. N'est-ce pas en entrant ici que celle, qui recevait des lettres de saint Pierre d'Alcantara, portant sur

1. *Recuerdos*, p. 120.

2. *Manual*, cap. III, § VII, p. 121, 122.

l'adresse : *A la muy magnífica y religiosísima señora*, à la très magnifique et très religieuse dame doña Teresa de Ahumada<sup>1</sup>, ne voulut plus prendre et accepter que son nom de baptême, accompagné du nom de Jésus ? N'est-ce pas ici que s'accomplit ce qu'elle raconte ? « Ce fut pour moi un avant-goût de la gloire céleste, de voir cette petite maison honorée de la présence du très saint Sacrement, et de procurer un état si saint à quatre pauvres orphelines, que je reçus sans dot, mais qui étaient de si grandes servantes de Dieu<sup>2</sup>. » N'est-ce pas ici qu'elles prirent l'habit de la réforme, en la fête de saint Barthélemy, et qu'elles remplacèrent leurs noms de famille par un nom de saint ou de mystère, ajouté au prénom baptismal<sup>3</sup> ?

N'ayant pas à prêcher dans l'élégante et modeste chaire, qui était peut-être aussi un témoin du passé, je ne m'en livrai que mieux à la méditation, pour me préparer au saint sacrifice ; mais toujours me revenaient les mots : *c'est ici*, et mon cœur y ajoutait avec attendrissement, ou admiration, ce que ma mémoire lui rappelait :

C'est ici, dans cette petite église, que Thérèse s'arrêta pour faire oraison, avant d'entrer dans la clôture, et que Notre-Seigneur lui mit une couronne sur la tête<sup>4</sup>. C'est ici, dans ce chœur étroit, que la sainte Vierge lui apparut avec un manteau

1. Ribéra, *Vida*, l. I, cap. 17, p. 106.

2. *Vie*, ch. 36, p. 484.

3. Ribéra, *ibid.*, p. 107, 108.

4. *Vie*, chap. 36, p. 499.

blanc, sous lequel elle abritait la Mère et toutes les filles <sup>1</sup>. C'est ici que durant l'oraison Jésus lui dit : « Cette maison est pour moi un paradis de délices <sup>2</sup>. » C'est ici qu'il lui apparaissait souvent dans la sainte hostie <sup>3</sup>. C'est ici qu'avant de communier elle vit une colombe, qui agitait les ailes avec bruit. C'est ici qu'après la communion elle aperçut clairement la très sainte Trinité, présente en elle. C'est ici qu'en 1571, elle entendit ces paroles : « Un temps viendra où il se fera beaucoup de miracles dans cette église, et on l'appellera sainte <sup>4</sup>. »

Ce temps est venu, et c'est ici, mon Dieu, c'est dans cette église sainte, que je tenais à dire la messe plus qu'en tout autre sanctuaire d'Avila... Je l'ai dite, et vous seul savez avec quel sentiment profond de mon indignité. Il produisait dans mon âme, dans mon corps même, un accablement véritable, une sorte d'anéantissement, auquel je n'échappais que par ma confiance en l'intercession des saints, qui prièrent avant moi dans ce lieu béni, et surtout par ma foi aux mérites du sang rédempteur, que je faisais couler sur l'autel. O Jésus, si le prêtre est à vous, n'existe que par vous et pour vous, n'est-il pas également vrai que vous êtes au prêtre, que vous n'existez que par lui dans le sacrement d'amour, et que vous y êtes pour lui plus que pour les autres hommes? D'aucun autre

1. P. 500.

2. Ch. 35, p. 476.

3. Ch. 38, p. 540, 543.

4. *Additions*, p. 600, 601.

on ne peut dire autant que du prêtre : *corpus Domino et Dominus corpori*, son corps est au Seigneur, et le Seigneur est à son corps (I Cor., VI, 13).

Aussi, comme saint Paul, plus le prêtre sent sa faiblesse, plus il est fort (II Cor. XII, 10), parce qu'alors il cherche mieux en vous seul la force, qui fait qu'il peut tout ce que vous demandez de lui (Philip., II, 13). A l'accablement de l'infirmité sentie succède le tressaillement de la confiance surnaturelle, quand je tiens dans mes mains votre corps et votre sang, puisque avec eux je possède votre Cœur tout entier, ce Cœur divin que l'Église salue comme la sûre et fidèle espérance des mortels, *Cor fida spes mortalium*<sup>1</sup>. O Cœur qui êtes la vie de ce corps et la source de ce sang, gardez donc, gardez mon âme, *custodiat animam meam*!...

Après l'action de grâces, je me suis assis, et j'ai laissé mes réflexions s'étendre aussi loin que le rayonnement de ce petit sanctuaire, qui portait primitivement le nom du Père nourricier de Jésus, de l'Époux virginal de Marie. Son culte avait été apporté d'Orient en Occident par les carmes, dans le XI<sup>e</sup> ou XII<sup>e</sup> siècle; mais on avait tardé à mettre sous son vocable des chapelles et des autels. Il paraît même que le premier autel qu'on lui dédia, fut consacré par le pape Grégoire XI, en 1372, dans l'église Saint-Agricole d'Avignon.

Je voyais partir d'Avila, de la petite église où je

1. Office du Sacré-Cœur, hymne des secondes vêpres.

venais de célébrer, du cœur même de la séraphique Thérèse de Jésus, le mouvement qui se communiqua de proche en proche, et qui poussa les pontifs et les prêtres à donner le nom de saint Joseph à une multitude d'églises, de couvents et d'associations. Votre Mère lui dédia plus des deux tiers des monastères qu'elle fonda, et à la fin du siècle dernier ses seuls enfants, carmes ou carmélites, avaient élevé en l'honneur du saint patriarche plus de cent-cinquante églises. Les fidèles de tous les pays, comme les religieux de tous les instituts, ont imité votre confiance en lui, votre zèle pour sa gloire, et maintenant l'Église entière se place sous son patronage. Tous les prédicateurs font son panégyrique, et le moins éloquent d'entre eux, l'obscur et froid pèlerin de Saint-Joseph d'Avila, a eu le plaisir de le faire plus de deux cents fois.

Parallèlement à ce mouvement expansif, j'ai suivi de la pensée un autre mouvement d'expansion, celui de l'œuvre même de votre glorieuse Mère, la réforme du carmel, que je voyais partir d'un berceau si petit et si pauvre, *todo en pequeño y en pobre* <sup>1</sup>, atteindre les limites de l'univers, et se continuer de nos jours en plusieurs contrées, malgré les obstacles que lui opposent l'esprit révolutionnaire, la haine des francs-maçons, l'apathie des indifférents. De ce point central où je me tenais en repos, les sentiments de pieuse admiration et d'affectueuse reconnaissance s'élançaient de mon cœur, comme des rayons, vers tous les

1. Ribéra, *Vida...*, t. I, cap. 17, p. 107.

carmels du monde, qui se couvrent des plus belles fleurs de sainteté, qui exhalent aux environs un parfum salutaire, et produisent au loin une émulation féconde.

Je comparais cette propagation à celle de deux familles religieuses, dont l'une précéda de peu, et l'autre suivit d'assez près votre réforme, une des plus notables et des plus importantes de la sainte Église<sup>1</sup>. L'œuvre commencée par saint Ignace dans la grotte de Manzèze, et dans la crypte de Montmartre, se déployait sous mes regards avec une merveilleuse puissance d'expansion. Je voyais fleurir au grand jour et embaumer les âmes, l'œuvre commencée par saint François de Sales et sainte Chantal dans une chapelle sombre, basse, étroite, sorte de cave, que j'ai visitée chez les sœurs de Saint-Joseph d'Annecy. Je me disais : L'étroitesse du point de départ n'empêche donc pas l'immensité des effets. Qu'elle était étroite la crèche de Bethléem ! Étroite aussi la croix du Calvaire ! Combien plus étroite encore l'hostie que j'ai consacrée sur cet autel, et mise dans ma bouche ! Pourtant l'influence du Sauveur a rayonné, de sa crèche et de sa croix, sur les hommes qui naquirent plusieurs milliers d'années avant lui, et sur ceux qui ont disparu plusieurs siècles après lui ! Pourtant de cette hostie, que je tenais tout à l'heure dans ma main, jaillit un fleuve de sang et d'amour, de grâce et de vérité,

1. Vincent de la Fuente, *Manual*, cap. III, § VII, p. 121.

Qui lave ou purifie et la terre et les mers,  
Les astres, les vivants, les morts, tout l'univers.

*Terra, pontus, astra, mundus,  
Quo lavantur flumine*<sup>1</sup>.

Pour faire souvent peu de chose, accroître le carnage et multiplier les ruines, il faut aux souverains un budget énorme, une armée vaillante et nombreuse : pour accomplir des prodiges, pour renverser devant l'Évangile toutes les barrières des lieux et des temps, il ne faut aux saints fondateurs, il n'a fallu à la réformatrice du carmel, qu'une étroite chapelle, qu'une cellule plus étroite encore, qu'un crucifix de bois, qu'une hostie si petite qu'elle semble être un néant. O grand apôtre, qui avez succédé à saint Joseph comme patron de cette humble église, voilà donc votre assertion pleinement justifiée : « Dieu choisit les zéros et les nullités, *ea quæ non sunt*, pour confondre et détruire ceux qui s'imaginent être quelque chose, qui s'en font accroire beaucoup (I Cor. I, 28)! » O humilité, je voudrais qu'on t'élevât ici un trône ou une statue, puisqu'en nous vidant de nous-mêmes tu nous rends, entre les mains de Dieu, des instruments aptes à faire de grandes choses pour sa gloire, et pour le bien des âmes!

Votre tendre dévotion à saint Joseph, et votre piété filiale pour sainte Thérèse, vous ont peut-être empêchée, ma révérende Mère, de m'accuser d'exubérance et de prolixité, dans les détails que

1. Dimanche de la Passion, hymne des laudes.



vous venez de lire, sur la première église et le premier couvent dédiés à votre glorieux Père, sur le berceau de la réforme accomplie dans votre ordre par votre séraphique Mère. Je vous donnerai moins de détails sur les autres sanctuaires, que je vais comparer à celui d'Albe pour la messe de pèlerinage. Toutefois il en est un, qui offrira encore à votre cœur un intérêt tout particulier : c'est la cellule occupée autrefois par l'héroïque fondatrice, en son septième monastère, celui de Salamanque, qu'elle nomma aussi Saint-Joseph. Cette cellule est conservée à peu près dans l'état où elle était alors, si ce n'est qu'on y a dressé un autel, où j'ai eu l'ineffable joie de faire descendre des cieux le divin Époux de Thérèse, désireux d'entendre comme moi, l'écho des sublimes accents de la glose ou cantique qu'elle y composa :

*Vivo sin vivir en mí  
Y tan alta vida espero  
Que muero porque no muero!*

Je vis, mais hors de moi ravie  
J'attends de Dieu si haute vie,  
Que je meurs de ne point mourir!

En deux chapitres <sup>1</sup>, la sainte raconte son arrivée à Salamanque, le 31 octobre 1570, vers midi, et son entrée à la chute du jour dans une maison habitée par des étudiants, qui n'en sortirent qu'à la dernière heure et malgré eux. « Il fallut travailler toute la nuit, pour que tout y fût décent

1. *Le Livre des Fondations*, ch. xviii et xix.

et en ordre. Le lendemain au matin on y dit la première messe, et le monastère se trouva ainsi fondé... Je ne saurais me souvenir, dit-elle, sans avoir envie de rire, de la peur qu'eut ma compagne, la première nuit que nous passâmes seules dans notre nouveau monastère : elle ne pouvait s'ôter de l'esprit que quelqu'un de ces étudiants, qui avaient eu tant de peine à déloger, n'y fût resté caché. »

L'un d'eux, Jean Moriz, deviendra évêque de Barbastro, et quarante ans plus tard demandera la béatification de Thérèse<sup>1</sup>. « Nous nous enfermâmes, ajoute-t-elle, dans une chambre où il y avait de la paille : c'était la première chose que j'avais soin de me procurer, quand j'allais fonder un monastère ; au moins de cette manière nous étions sûres d'avoir un lit. Cette paille nous servit donc de couche, et pour nous défendre du froid, nous eûmes deux couvertures empruntées<sup>2</sup>. »

Les carmélites ne restèrent là que jusqu'au 29 septembre 1573, où elles allèrent dans une autre maison, qu'elles durent quitter après la mort de leur Mère, pour s'établir dans une troisième, puis en 1614, dans une quatrième, qui est celle où elles sont encore, où j'ai eu la consolation de m'entretenir avec elles, après avoir célébré la messe dans leur église.

Le couvent délaissé en 1573 est occupé aujourd'hui par les servantes de saint Joseph, *siervas de*

1. *Manual...*, cap. v, § 3, p. 171, note.

2. *Ibid.*, chap. xix, p. 240, 241.

*san José*, que le peuple qui abrège volontiers les noms, appelle *pépas*, *las pépas*, comme il nomme *pépé* par abréviation l'homme qui reçut, au baptême, le nom du Père nourricier de Jésus. C'est une maison de noble, construite à la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, ayant au bout un jardin, et par derrière une cour ou préau, où l'on voit six colonnes de pierres supportant en partie le premier étage, qui s'avance en saillie selon l'usage espagnol. Le devant donne sur la rue ; et près de la porte d'entrée, en dehors, on a gravé ces mots sur une plaque de marbre : *Casa de santa Teresa*, maison de sainte Thérèse<sup>1</sup>.

Au dedans, à gauche en entrant, une autre plaque de marbre blanc offre une inscription de onze lignes, dont six très longues, pour perpétuer de précieux souvenirs : ici l'illustre Thérèse de Jésus fonda le couvent de Saint-Joseph, le dernier jour d'octobre 1570 ; ici elle eut une extase douloureuse, le 15 avril 1571, dimanche de Pâques, *domingo de pascua de resurreccion* ; ici le lendemain, Dieu lui inspira la célèbre glose : *Vivo sin vivir....* Cette inscription fut posée là en 1876 par un excellentissime seigneur, le marquis de Castelar, propriétaire de la maison. On m'assura que tous les propriétaires qui se sont succédés, depuis le départ des carmélites, ont toujours inséré dans le contrat de vente cette clause

1. Le journal *La Ilustracion española y americana*, dans son numéro du 30 septembre 1882, a dessiné sur sa première page la façade de cette maison, et consacré à l'histoire toute une colonne de petit texte.

ou condition : La cellule de sainte Thérèse sera respectée.

Elle est au premier étage, et l'escalier seul a été refait à neuf. Sur le palier qui le termine, cinq petites toiles imprimées et vernies rappellent l'histoire de la fondation, de l'extase, de la glose, et reproduisent cette glose entière, pour qu'on puisse plus aisément la méditer à l'endroit même où elle fut écrite. Les pierres de la porte par laquelle entrait la sainte inspirée, n'ont subi aucun changement ; le bois seul a été renouvelé, parce que la piété l'enlevait par fragments, comme aux cellules d'Avila, pour en faire des reliques. Audessus on lit : *Celda de santa Teresa*, cellule de sainte Thérèse.

Elle a 6 mètres 40 centimètres de longueur, 5 mètres 40 de largeur, 3 mètres 45 de hauteur jusqu'au commencement de la corniche, qui est grande et faite de vieux bois. Le plafond tout en bois, avec poutres et poutrelles ou solives, n'a jamais été refait ; mais le plancher, ou plutôt le pavé, dut probablement être remis à neuf plus d'une fois : aujourd'hui il est en briques rouges non vernies, grandes et carrées. Le jour n'entre que par une seule fenêtre assez petite, près de laquelle est maintenant l'autel de Saint-Joseph. Le *frontal* ou devant en est fort gracieux, et formé de sculptures en bois doré. Les cierges, très beaux, sont entourés de fleurs, qui sont fabriquées par les servantes de saint Joseph, aussi bien que les bouquets sous globes qui sont auprès.

Vis-à-vis, au fond de la chapelle, j'ai remarqué